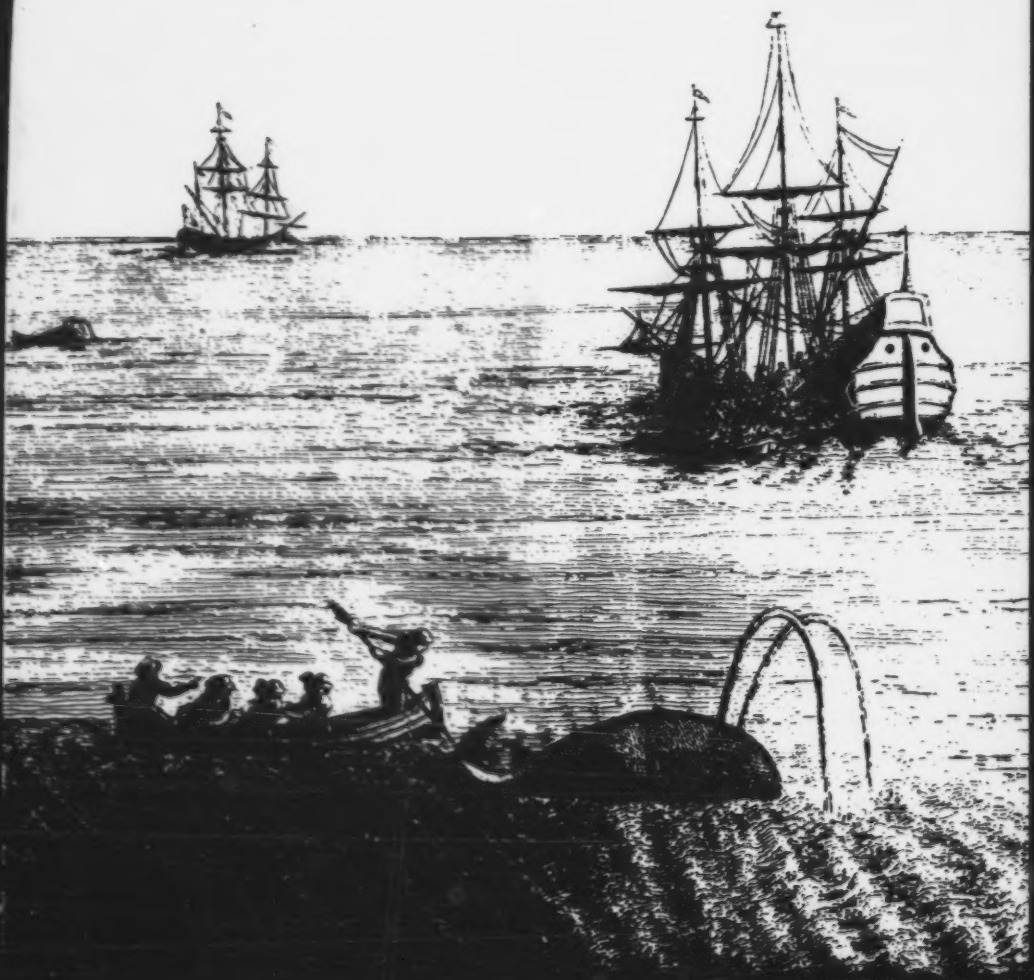
La pêche de la baleine dans l'Atlantique Nord

jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle



Jean-Pierre Proulx

86-03275/

La pêche de la baleine dans l'Atlantique Nord

jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle

Jean-Pierre Proulx

Études en archéologie,
architecture et histoire

Direction des lieux et des parcs historiques nationaux
Parcs Canada
Environnement Canada

©Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1986.

En vente au Canada par l' entremise de nos agents libraires agréés et autres librairies, ou par la poste au Centre d' édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9.

This issue is available in English as **Whaling in the North Atlantic from Earliest Times to the Mid-19th century** (catalogue no. R61-2/9-30E) in Canada through authorized bookstore agents and other bookstores, or by mail from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9.

Prix Canada: 6,50 $
Prix à l' étranger: 7,80 $
Prix sujet à changement sans préavis.

N° de catalogue: R61-2/9-30F
ISBN: 0-660-91716-5
ISSN: 0821-1035

Publié avec l' autorisation
du ministre de l' Environnement,
Ottawa, 1986.

Révision, conception et maquette: Louis D. Richard

Les opinions exprimées dans le présent ouvrage sont celles de l' auteur et ne sont pas nécessairement partagées par Environnement Canada.

Pour obtenir la liste de nos publications, prière de s'adresser au chef des publications de recherches, Parcs Canada, 1600 Liverpool Court, Ottawa, Ontario, K1A 1G2.

Avant-propos 5

Introduction 7

Les précurseurs
Préhistoire 9
Antiquité 10
Les Normands 12
Les Islandais et les Norvégiens 13
Les Flamands 13
Les Allemands 15

Les Basques
Dans le golfe de Gascogne 17
En Amérique 21
Au Spitsberg 26

Les Anglais
Au Spitsberg 31
Au détroit de Davis 36

Illustrations

Les Hollandais
Au Spitsberg 57
Au détroit de Davis 61

Les Américains
De 1614 à 1712 63
De 1712 à 1761 66
De 1761 à 1860 69

Conclusion 83

Appendices
A. L'ordre des cétacés 86
B. Noms des cétacés dans diverses langues 87
C. Les huit espèces de baleines connues des anglais en 1611 88
D. Équipement d'un baleinier anglais au XVII^{e} siècle 90
E. La technique de pêche anglaise au Spitsberg 91

Notes 93

Bibliographie 103

Présenté pour publication en 1982 par Jean-Pierre Proulx, Parcs Canada, Ottawa.

AVANT-PROPOS

Doit-on parler de pêche ou de chasse à la baleine? La question n'ayant pas encore fait l'unanimité parmi les linguistes, nous utiliserons donc dans le présent travail l'expression "pêche de la baleine" dans le sens que lui donne M. Adolphe Bellet dans son histoire de la pêche à Terre-Neuve, c'est-à-dire: "toute opération qui a pour but de capturer les animaux qui vivent habituellement dans l'eau, sans appartenir pour cela à la classe des poissons"[1]. Cette expression est d'ailleurs la plus généralement acceptée en français.

Le nom baleine peut également porter à confusion. Selon la classification scientifique française, la définition stricte de ce mot ne s'applique qu'aux cétacés macrocéphales à ventre lisse et dépourvus de dents. Ces caractéristiques ne conviennent toutefois qu'à un nombre très limité d'animaux faussement connus dans la population sous le nom de baleine. La baleine franche et la baleine de Biscaye sont deux des très rares espèces de baleines au sens rigoureux du terme. Au point de vue scientifique, les rorquals, le cachalot et la "baleine grise" ne sont pas des baleines. Pour la majorité des gens toutefois, cette terminologie scientifique ne signifie rien: pour les non-spécialistes, *clupea harengus* n'a certes pas le même sens que le mot hareng. Il en est de même pour les grands cétacés. Parler d'odontocètes et de mysticètes ne ferait qu'accentuer le caractère déjà suffisamment complexe de notre étude (voir append. A et B). Pour cette raison, nous donnerons donc au mot baleine un sens très général qui s'appliquera à tous les grands cétacés, qu'ils soient à fanons ou à dents. Cette licence scientifique n'est d'ailleurs pas très grave puisque le mot baleine vient du grec *phalaina* qui signifie poisson fort, énorme. Ce n'est qu'au XVII^{e} siècle que la terminologie s'est compliquée au point de devenir incompréhensible aux non-initiés.

INTRODUCTION

Notre planète porte faussement le nom de terre puisque l'eau couvre 70,8 pour cent de sa surface. De plus, toutes les formes de vie qu'elle abrite requièrent de l'eau qui, d'une façon ou d'une autre, vient de l'océan. La mer est le berceau et le moteur de la vie. À bien des points de vue, elle est un milieu plus habitable que la partie émergée de la planète: elle est moins soumise aux changements et aux écarts de température, elle contrebalance mieux la gravité, elle présente un milieu plus uniforme et elle contient tous les éléments essentiels à la vie. Les manifestations de la vie y dépassent d'ailleurs l'imagination, depuis les microscopiques animalcules, jusqu'aux baleines bleues qui pèsent jusqu'à 150 tonnes, soit trois fois plus que le plus grand des dinosaures ou 36 fois le poids d'un éléphant adulte. L'organisation de cette vie ressemble à une pyramide, les plus grandes espèces se nourrissant des plus petites. La chaîne atteint sa limite extrême avec les grandes baleines qui, pour subsister pendant quelques heures seulement, doivent dévorer l'équivalent de 400 milliards de diatomées.

L'humanité, qui est au sommet de la hiérarchie des êtres vivants, connaît encore très mal ce milieu aquatique. Jusqu'à tout récemment, elle possédait moins de renseignements sur la partie immergée de sa planète que sur la face éclairée de la lune. Pourtant, d'ici quelques années, sa survivance pourrait dépendre des richesses alimentaires des océans. En 1961, le président J.F. Kennedy déclarait que l'étude de la mer n'était pas une curiosité mais une nécessité[1]. Cette ignorance s'accompagnait et s'accompagne toujours d'une sous-exploitation souvent désordonnée et néfaste des ressources marines. Encore de nos jours, l'humanité ne tire de la mer qu'un peu plus de un pour cent de son alimentation[2]. Pourtant, la pêche sa pratique depuis des millénaires. Ce long retard à tirer un meilleur rendement de ces ressources est imputable à une foule de facteurs. Le plus général et le plus important est sans doute le fait que, pour pratiquer la pêche, l'humanité a dû quitter son milieu naturel terrestre pour s'aventurer dans le monde aquatique. Ce transfert ne pouvait s'effectuer sans des techniques appropriées fondées sur une connaissance empirique de l'autre milieu. L'humanité a mis des siècles à acquérir ce savoir. De façon générale, cet apprentissage était lié à la taille de l'animal: plus l'animal était gros, moins il était connu parce qu'inaccessible en raison de l'inexistence ou de l'inefficacité des techniques de capture. Les grosses baleines sont un bel exemple de cette assertion. Ce n'est qu'à compter de l'époque moderne mais surtout contemporaine, alors que plusieurs nations leur faisaient une pêche intensive, que la science s'est enrichie de précieuses données sur ces mammifères marins. Encore au début du XX^{e} siècle, les zoologistes ne possédaient que très peu de renseignements sur les baleinoptères, les plus grands animaux à avoir jamais habité la terre; pour des raisons techniques, ces cétacés n'avaient donc jamais été pêchés avant le début du présent siècle.

Il est extrêmement hasardeux de tenter de cerner avec précision la période qui marque les débuts de la pêche de la baleine. Pour ce faire, il faut d'abord définir l'expression "pêcher la baleine". Si nous y incluons l'habileté à extraire et à utiliser les produits des cétacés échoués accidentellement sur la côte, la documentation historique prouve sans équivoque que cette pratique est plusieurs fois millénaire. Par contre, si, comme dans la présente étude, nous donnons à cette activité le sens d'attaquer et de capturer systématiquement les grandes baleines en pleine mer, la pêche de la baleine ne pourrait remonter qu'à quelques siècles seulement. Il est cependant difficile d'être plus précis puisqu'en raison du sens obscur de la terminologie il est impossible de déterminer quelles espèces de cétacés "pêchaient" les Norvégiens et les Normands au 1er millénaire, et les peuples de l'Antiquité. La linguistique comparée pourrait peut-être un jour nous fournir des éléments de réponse à ce problème.

Cette pêche telle que nous venons de la définir, existait de façon certaine à partir du Moyen Âge et s'est poursuivie traditionnellement jusqu'au milieu du XIXe siècle alors que débute la période moderne de l'histoire de la pêche de la baleine. Durant ces quelques siècles, plusieurs nations à travers le monde ont traqué la baleine: les Esquimaux, les Amérindiens, les Français du Nord, les Écossais, les Allemands, les Norvégiens et les Japonais ont tous tenté d'exploiter cette ressource. Toutefois, quatre peuples se dégagent très nettement de tous les autres par l'intensité de leur activité. Il s'agit des Basques espagnols et français, des Anglais, des Hollandais et des Américains. Dans notre étude, nous tenterons donc de découvrir ce qui a incité ces peuples à pourchasser les cétacés, à quelles époques s'est pratiquée cette pêche et à quels endroits. Quant à la technologie en usage, elle fera l'objet de quelques paragraphes à chacun des chapitres sauf dans celui qui traite des Basques. La technologie utilisée par ce peuple sera analysée en détail dans une étude à paraître plus tard.

LES PRÉCURSEURS

La pêche de la baleine telle que l'ont pratiquée les Basques, les Anglais, les Hollandais et les Américains n'est pas apparue de façon spontanée. De fait, les méthodes utilisées par ces nations sont le résultat de connaissances empiriques acquises au cours de quelques millénaires. En ce sens, cette période préparatoire mérite d'être décrite brièvement.

La pêche des cétacés a été pratiquée par les peuples les plus divers depuis les temps les plus lointains. Les écrits anciens, la Bible et même la mythologie parlent de cette activité. Des auteurs aussi connus qu'Aristote et Pline en ont tous fait mention longtemps avant qu'elle ne devienne une industrie bien organisée.

Préhistoire

L'humanité aurait d'abord découvert les qualités de la baleine en dépeçant celles qui s'échouaient sur le rivage. De tout temps, un tel événement a été considéré comme une magnifique aubaine de la nature par les populations côtières. Perron d'Arc, dans ses *Aventures d'un voyageur en Australie*, décrit le festin que faisaient les tribus australiennes à cette occasion[1]. De ces prises, les peuplades tiraient non seulement de la nourriture, mais aussi de l'huile, des vêtements, des outils, des matériaux de construction et même des armes, comme en témoigne la découverte de couteaux et de petits harpons dans le Jutland et à Skara Brae dans les Orcades. À ce dernier endroit, les archéologues ont même découvert des herminettes, ce qui est pour le moins étonnant dans une région où il n'existe pas d'arbres. Selon le professeur V.G. Childe, ces herminettes servaient à dépecer les cétacés. Les ossements ne sont cependant pas en nombre suffisant pour laisser croire à l'existence d'une industrie organisée de la pêche de la baleine[2].

Incités par tout ce qu'ils récoltaient de ces échouements, les pêcheurs ont appris très vite à ne plus attendre ces événements fortuits mais à les provoquer en attaquant les animaux en mer ou en les forçant à s'échouer sur la côte. Cette pratique peut paraître osée compte tenu de l'outillage dont disposait l'humanité il y a environ 8000 ans. Pourtant, si l'on considère que les chasseurs du paléolithique s'attaquaient déjà aux mammouths avec des outils de silex et des épieux, il n'est pas étonnant que l'homme se soit mesuré aux cétacés dès le néolithique. Cette méthode est d'ailleurs fort bien illustrée par des hommes de cette époque dans les dessins rupestres de Roddoy en Norvège[3]. D'après ces oeuvres d'un réalisme étonnant, la pêche se faisait dans des embarcations de peaux cousues montées sur un châssis en bois. Ce genre de kayak très léger, de forme allongée et propulsé au moyen de courts avirons, était recouvert de bout en bout. En préparation pour l'attaque, les pêcheurs disposaient leurs embarcations en demi-cercle de façon à enclore leurs

prises. Au moment de l'attaque, chacun plantait son harpon dans le corps de l'animal. Lorsqu'il était mort, on lui insérait des harpons barbés dans la chair pour le remorquer à la côte. Cette pêche est confirmée par des débris de cuisine qui comprennent des os de marsouins, d'épaulards et de globicéphales noirs, et par la marque des armes ou des outils sur les squelettes. On consommait la chair fraîche ou séchée, et c'est ainsi qu'on nourrit encore les animaux aux îles Féroé; l'huile fournissait lumière et chaleur, l'enveloppe du foie servait de peau de tambour, les boyaux de liens pour coudre les peaux; les fanons, une fois chauffés, prenaient la forme désirée; les tendons permettaient d'attacher des outils ou des armes aux manches, les os devenaient des montants d'embarcations, des manches d'outils, des arçons, des bassins, des pots à colorant, des peignes et même des charpentes de maisons; enfin, la peau servait à faire du cuir pour les vêtements et les cordages.

La pêche des cétacés en Norvège à l'époque préhistorique était, en grande partie, le résultat des conditions climatiques du pays qui empêchaient toute agriculture et qui forçaient la population résidante à puiser sa nourriture dans la mer. Ces conditions se rencontraient également au Groenland où on a récemment découvert des vestiges d'anciens villages esquimaux dont les constructions avaient été édifiées avec des os de baleines[4]. Les tribus mongoles de l'île Sakhalin, au large du Japon, pourchassaient aussi les cétacés dans des kayaks. Quant aux habitants des îles Aléoutiennes et du Spitsberg, ils enduisaient leurs harpons d'un poison qui était probablement un dérivé de l'anaconit et qui rendait toute blessure mortelle. Encore aujourd'hui dans certains fjords de Norvège, pour provoquer une septicémie chez les baleines, on leur tire des flèches rouillées, enduites de sang de précédentes victimes.

Chez tous ces peuples, la pêche s'accompagnait de rituels et de croyances parfois très complexes. Chaque capture était l'occasion d'une grande fête. Partout, les produits dérivés de cette pêche acquéraient une grande valeur. C'était le cas aux îles Fidji, dans le Pacifique Sud, pour une dent de cétacé. C'est d'ailleurs ce qu'on offrit à la reine Élizabeth II lors de sa visite en 1953.

Antiquité

Les peuples de l'Antiquité ont également pêché les cétacés. Malgré les affirmations de certains auteurs et bien que la description de ces animaux soit un peu plus détaillée qu'à l'époque précédente, il est encore impossible de déterminer avec précision si les anciens ont pêché ou non les grandes baleines en haute mer[5]. Cette période comporte d'ailleurs deux sources d'information qui semblent contradictoires ou du moins difficilement conciliables. D'une part, les auteurs les plus avertis, comme Aristote et Pline, étalent leur ignorance au sujet des baleines en affirmant que ces animaux mesurent 200 mètres de longueur sur 100 mètres de largeur et qu'ils remontent le fleuve d'Arcadie. Il est évident également, d'après le récit de Pline de la capture par l'empereur Claude d'une grande baleine échouée sur la côte, que la prise de ces animaux était un fait rare et singulier[6]. D'ailleurs, dans les 42 sortes d'huile qu'il énumère, Pline ne mentionne pas celle des cétacés! D'autre part,

quelques textes en cunéiforme laissent croire que les Phéniciens auraient pu pêcher la baleine, y compris le cachalot, plusieurs siècles avant Pline. En 1100 av. J.-C., le roi assyrien Tiglath-Pileser se serait même embarqué sur un navire phénicien faisant la pêche de la baleine. L'auteur parle d'un animal nommé "nakhiru" ce qui signifie "la souffleuse". Le récit de cette expédition est gravé sur un obélisque maintenant conservé au British Museum: "Il [le roi] navigue sur le bateau d'Arvad lorsqu'il voit une "souffleuse" sur la grande mer [Méditerranée] et l'abat. C'est un mâle sauvage, destructeur et superbe"[7]. Sur un bas-relief, que le roi assyrien Assur-Naçir-Pal (884-860 av. J.-C.) fit sculpter sur les portes d'Assur, apparaissent aussi deux cachalots. Si ces textes sont muets au sujet des méthodes de pêche, des navires et des procédés d'extraction de l'huile utilisés par les Phéniciens, ils révèlent cependant l'utilisation qu'ils faisaient des produits dérivés de cette pêche: les artistes fabriquaient des objets en ivoire qu'ils appelaient aussi "os de baleine" et qui étaient exportés, de même que l'huile, vers les pays étrangers et en particulier vers l'Égypte. Cette activité baleinière des Phéniciens est d'ailleurs attestée par un tribut qu'ils durent payer à leurs conquérants, les Assyriens; une partie de ce tribut consistait en dents de cétacés ce qui semble démontrer que la pêche de la baleine était une activité familière aux Phéniciens: "Des dents de "souffleuse", produit de la mer, ils me donnèrent en tribut"[8].

Comment concilier l'exploitation et le commerce que les Phéniciens semblent avoir faits de la pêche des cétacés et de ses produits avec le silence presque total d'Aristote et de Pline sur cette activité quelques siècles plus tard? La solution la plus plausible serait que, pour des raisons encore obscures, cette technique se soit perdue au cours des siècles. Il est possible que les successeurs des Phéniciens n'aient pas disposé des connaissances techniques et navales leur permettant de poursuivre cette pêche, ou encore qu'une pratique religieuse soit à l'origine de ce déclin. La fresque de la reine Maragon à Cnossos en Crète et les nombreuses poteries minoennes et mycéniennes témoignent du profond respect et même de la vénération que les Grecs portaient aux dauphins en particulier.

Quoi qu'il en soit, la pêche des grands cétacés, si jamais elle a existé à l'époque des Phéniciens, semble s'être perdue à l'époque des Grecs et des Romains. Seules quelques peuplades s'attaquaient encore aux plus petites espèces. Entre autres exemples, il faut citer les résidents de l'île de Cythère qui utilisaient les nerfs de cétacés, sauf ceux des dauphins, dans la fabrication de leurs instruments de musique et de leurs engins de guerre[9]. Vers la même époque, les Ichthyophagi et les Shihuh du cap Musandam, sur la côte sud du détroit d'Hormuz, à l'entrée du golfe Persique, utilisaient les mâchoires de baleines comme encadrements de portes et les côtes comme chevrons de leurs maisons[10]. Rien ne prouve toutefois qu'ils aient fait la pêche des grandes baleines; il s'agit probablement de squelettes d'animaux échoués accidentellement sur la côte.

Les premiers siècles de l'ère chrétienne sont presque totalement silencieux sur la pêche de la baleine. Seul Oppien précise qu'au IIe siècle, on pratiquait cette pêche à l'aide d'une chaîne et d'un hameçon appâté avec une épaule de boeuf[11]!

Les Normands

La documentation sur la pêche des cétacés ne débute véritablement qu'à la fin du 1er millénaire, avec l'invasion du Nord de la France par les Normands. Ce peuple d'origine germanique, établi dans les pays scandinaves, semble avoir importé ou du moins vivifié cette pratique en Normandie. Le partage des menses abbatiales de Saint-Denis mentionne le "crassus piscis", terme habituel pour désigner tous les cétacés capables de fournir du lard[12]. Les documents parlent aussi de "valseta" qui viendrait du scandinave "hval-setr", et qui s'appliquait à la pêcherie ou l'établissement côtier. Est-ce à dire qu'on pratiquait la pêche de la baleine sur les côtes de la Normandie à l'époque carolingienne? Si oui, peut-être faudrait-il faire remonter cette activité au VIIe siècle alors que saint Philibert choisit le site de Jumièges pour établir son monastère. Ce choix était guidé par la possibilité de s'y procurer les animaux marins dont l'huile alimentait les lampes du monastère et dont la chair nourrissait les moines[13]. Vers 875, un texte intitulé *Miracula Sancti Vedasti* décrit une scène de pêche de la baleine conduite par des marins appartenant aux flottilles de divers domaines monastiques du Pas-de-Calais. Ce récit révèle une organisation communautaire de la pêche avec un contubernium auquel on devait verser une redevance et consentir à un partage subséquent des prises[14]. Il semble évident d'après cette description, que la pêche était alors une activité organisée et pratiquée dans le but de capturer le plus grand nombre possible de bêtes. Trois textes qui datent de la période ducale sont particulièrement précis à cet égard: une charte, émanant du prieuré de Héauville dans la Hague, décrit les servitudes liées, dans ce port, à la capture des cétacés; une autre charte du capitulaire de Saint-Étienne de Caen expose le fonctionnement de la société des baleiniers de Dives-sur-Mer; finalement, Raoul Tortaire raconte une pêche à laquelle il a assisté sur la côte de Bessin, entre l'Orne et Port-en-Bessin vers 1115. Cette pêche se pratiquait en hiver sur les bas-fonds. Les pêcheurs utilisaient des filets et des baleinières, désignées sous le nom scandinave de "walmanni", pour cerner les animaux. À grands cris, d'où l'expression "pêcher à cri et à hue" ils pourchassaient les cétacés en les frappant avec des tridents. Une fois blessés, les animaux étaient hissés sur la plage pour y être dépecés[15]. Le droit normand distinguait d'ailleurs les cétacés capturés au cours d'une pêche "à cri et à hue" et ceux qui venaient s'échouer sur la côte "à verec", c'est-à-dire accidentellement. Dans le dernier cas, les prises appartenaient totalement au duc tandis que dans le premier, seule une partie symbolique lui était remise. Cette loi, d'inspiration scandinave, était aussi incluse dans un texte danois du Jutland qui accordait au roi tous les poissons qu'un homme ne pouvait porter[16].

Cette pêche était pratiquée uniquement dans des endroits dotés de grandes plages comme dans les estuaires de la Saire, de la Dives, de la Seine et de la Bresle, ce qui semble favoriser l'hypothèse de l'échouage prémédité. Les prises devaient être relativement importantes puisque, dès 979, les Rouennais exportaient de la chair de cétacé à Londres[17]. Le texte de loi de Ethelred II fixe d'ailleurs les taxes frappant ce commerce de "crapois" qui, selon toute vraisemblance, était du marsouin[18]. Le roi d'Angleterre aurait même aboli le tonlieu pour favoriser ce commerce

qui devait être fondé sur une pêche organisée et régulière et non pas uniquement sur l'échouage fortuit des cétacés.

Les Islandais et les Norvégiens

À la même époque mais plus au nord, les Islandais et les ancêtres des Norvégiens pêchaient également les cétacés. Les Norvégiens, en particulier, utilisaient des navires de forme trapue, bordés avec des planches de chêne posées à clin sur des membrures aux courbes naturelles. Ces courbures étaient données à l'arbre alors qu'il était en croissance. Le bordage était boulonné et rivé de l'intérieur, puis lié aux membrures à l'aide d'osier fait de racines. Le calfatage se faisait avec du poil de vache. Ces vaisseaux ne possédaient pas de quille ni d'étambot, la direction étant donnée par une grande rame située à l'extérieur de l'embarcation. Ils étaient munis de voiles mais n'avaient des rames qu'à l'avant et à l'arrière pour entrer dans les ports. Ils déplaçaient 50 tonneaux et pouvaient en porter 15. Le gaillard avant qui abritait les marins durant leur sommeil et un petit pont de poupe étaient reliés par un passage couvert de chaque côté de la cale. L'équipage comptait de 50 à 60 hommes et femmes. Ces vaisseaux s'appelaient "knorr" ou "kaup-skip", ce qui signifie un navire marchand[19].

La méthode de pêche consistait à faire beaucoup de bruit pour guider les animaux dans un des nombreux fjords qui dentèlent la côte norvégienne. Une fois les cétacés à l'intérieur, les pêcheurs fermaient l'entrée avec des filets à grandes mailles qui avaient pour but, non pas de retenir les bêtes, mais plutôt de les apeurer et de les forcer ainsi à s'échouer au fond du fjord. Un auteur précise que, pour tuer les baleines, les Norvégiens utilisaient une grande baliste ou sorte d'arc géant qui lançait un harpon très lourd. Ce harpon était muni d'une pointe en métal montée sur une tige en bois de 8 centimètres de diamètre et relié à un treuil puissant[20]. On peut cependant mettre en doute l'utilisation d'un tel engin pour exécuter les baleines en raison du caractère invraisemblable de cette méthode. On imagine difficilement en effet les pêcheurs répétant à plusieurs reprises des manoeuvres inefficaces et harassantes en raison même de l'imprécision, de la lenteur et du poids de cet appareil géant. Il est plus logique de prétendre que les animaux étaient tués à l'aide de flèches souillées du sang séché de victimes précédentes, comme le faisaient les pêcheurs de la préhistoire. En quelques jours, cette contamination par des germes étrangers rendait les baleines très malades. On pouvait alors les tuer facilement et les hisser sur la côte probablement à l'aide du treuil déjà mentionné[21].

Les Flamands

L'expédition pour la pêche de la baleine la plus connue à cette époque, est sans doute celle que le Flamand Ohthere fit pour le compte de l'Angleterre en 890. Selon le récit authentifié de son voyage qu'il adresse au roi Alfred, Ohthere aurait longé la côte norvégienne "vers le nord jusqu'où les pêcheurs de baleine avaient l'habitude de monter[...]" Il

était à la recherche de "baleines qui avaient des dents faites d'os de grande valeur [...] Ces baleines sont bien plus petites que les autres puisqu'elles ne mesurent que 5 ells." L'auteur ajoute que c'est dans son pays qu'on capture les meilleures baleines "dont certaines atteignent 48 et même 50 ells de long." Avec cinq compagnons, il aurait tué 60 de ces grandes baleines en deux jours seulement[22].

Ce texte a confondu beaucoup d'historiens, et même aujourd'hui il ne fait pas encore l'unanimité. Il est bien évident que six personnes n'ont pu tuer 60 grandes baleines en deux jours. Même avec un équipement des plus modernes, nous ne pourrions réussir un tel exploit. La solution à cette ambiguïté réside dans l'interprétation qu'on donne à l'unité de mesure "ell" ou dans le chiffre 60. L'unité de mesure "ell" n'a pas été définie avec précision. Selon Charles M. Scammon, elle équivaudrait à 90 cm, sauf pour les Flamands pour qui elle serait égale à 67,5 cm[23]. En appliquant cette dernière équivalence au récit d'Ohthere, les "horse-whales", qui sont probablement des morses, mesureraient donc environ 3,3 m ce qui est une longueur normale pour un animal de cette espèce. Par contre, les plus grandes baleines atteindraient 34 m, soit la longueur d'une grande baleine bleue! Cette dernière possibilité est à éliminer complètement. En raison de leur rapidité, de leur force extraordinaire et de leur inaptitude à flotter après la mort, les grands rorquals n'ont pu faire l'objet de la pêche avant la fin du XIX^{e} siècle. Selon une autre échelle proposée par Schreiner, un "ell" égalerait 30 cm[24]. Dans ce dernier cas, la longueur des plus grandes baleines serait de 15 m, ce qui correspond plus ou moins à celle de la baleine du Groenland et de la baleine de Biscaye. La première est à éliminer puisqu'elle ne fréquente pas les régions situées aussi au sud que la Flandre. De plus, d'après le *Kongespeller* norvégien qui date de 1250, les marins de cette époque craignaient le "slettibaka" qui serait l'ancienne appellation pour la baleine franche[25]. Reste donc la baleine de Biscaye. Toutefois, en adoptant l'échelle de Schreiner, les morses n'ont plus que 1,5 m de longueur, ce qui est nettement en dessous de la moyenne. La seule donnée indiscutable dans ce récit d'Ohthere est qu'au IX^{e} siècle, les Flamands pêchaient des cétacés qui étaient de neuf à dix fois plus gros que les "horse-whales" de Norvège.

En admettant qu'il s'agisse de baleines de Biscaye, le nombre de 60 prises en deux jours dépasse nettement l'entendement. Selon le célèbre baleinier et scientifique anglais William Scoresby, ce chiffre est le résultat d'une erreur d'interprétation ou de transcription. Après avoir étudié le texte original, il en conclut que le nombre de prises devrait être de 6 et non de 60[26]. M. Scoresby prétend que les linguistes ont substitué le terme "syxtig" (60) au terme "syxta" (6). La capture de six baleines de Biscaye deviendrait donc tout à fait probable compte tenu des techniques de l'époque. En somme, il se dégage de ce texte que, dès le IX^{e} siècle, les Flamands pêchaient les grandes baleines.

Quant aux Norvégiens, selon la saga d'Olaf Tryggveson, ils recherchaient plus pour leur viande que pour leur huile, ces animaux qu'ils considéraient comme des poissons[27]. C'est le cas notamment des colons d'Éric le Rouge qui auraient pêché les cétacés au Groenland. Ils appréciaient aussi l'ivoire des dents, la vessie et les intestins qui, une fois gonflés, servaient de flotteurs. Le morse et le narval étaient

réservés au commerce en raison de leur grande valeur en Europe. Selon certaines légendes, c'est en poursuivant la baleine que les Vikings auraient accosté en Amérique vers l'an 1000[28].

Les Allemands

Du côté des Allemands, pour prendre les baleines, selon Albertus Magnus dans *De animalibus*, on les harponnait à partir d'embarcations transportant chacune trois hommes. Croyant que la baleine était sensible à la "musique", on rassemblait les barques et les pêcheurs jouaient des timbales et autres instruments. Lorsque la baleine prêtait l'oreille, on lui lançait des harpons attachés à de grandes cordes et on s'en éloignait en grande hâte. L'animal plongeait mais, blessé, il donnait bientôt des signes d'épuisement. Alors les pêcheurs l'encerclaient, puis ils l'achevaient à coups de pique. On l'attachait avec des cordages pour le remorquer jusqu'à la côte[29].

Au 1er millénaire de notre histoire, les peuplades nordiques ont donc pratiqué la pêche des cétacés dans l'Atlantique Nord. Certains de ces peuples n'ont pêché que les petites espèces alors que d'autres ont attaqué les grandes baleines. Chacun a trouvé son profit dans les multiples utilisations des diverses parties de ces animaux. Aucun ne semble en avoir fait plus qu'une activité de survivance ou de consommation domestique. Dans la plupart des cas, cette pêche a atteint un sommet entre le Xe et le XIIe siècle. À compter de cette époque, un nouvel élément vint modifier la situation. Le long des côtes du golfe de Gascogne, un petit peuple, qui pratiquait également cette pêche, commençait à s'affirmer. Il s'agit des Basques qui seront les premiers à faire de la pêche de la baleine une industrie internationale. Avec eux commence la véritable histoire de la pêche de la baleine dans l'Atlantique Nord. Les nations qui succéderont aux Basques seront redevables à ce peuple de marins hardis et inventifs.

LES BASQUES

Dans le golfe de Gascogne

Parce que l'histoire de la pêche de la baleine par les Basques est encore à faire[1], nous ne savons à quelle époque cette industrie a pris naissance le long des côtes du golfe de Gascogne. Des chercheurs ont découvert sur le territoire basque, des harpons qui datent du paléolithique, mais ces outils ne dépassent pas 30 centimètres de longueur[2]. À l'époque historique, les Basques expédiaient de l'huile pour servir à l'éclairage de l'abbaye de Jumièges dès 670[3]. Rien ne prouve toutefois que c'était de l'huile de baleine.

Les premiers documents connus qui témoignent véritablement de cette activité datent des XI^e et XII^e siècles. En France, dès 1059, des redevances en baleine étaient perçues sur ces animaux, surtout sur ceux qui étaient pêchés à l'embouchure primitive de l'Adour[4]. En Espagne, la pêche appartenait à la couronne en vertu de l'article XI de "Las Partidas". Toutefois, afin que les villes côtières se peuplent et assurent une meilleure défense du pays, le roi consentait des privilèges tout en se réservant une part des profits. Ainsi, en 1150, le roi Sanche le Sage de Navarre accordait à la ville de Saint-Sébastien, des privilèges au sujet de l'entreposage des fanons: les habitants de la ville ne payaient plus que deux dineros sur les charges de fanons de baleines[5]. Alphonse VIII de Castille et Ferdinand III étendront d'ailleurs le même privilège aux villes de Fontarabie en 1203, Motrico et Guetaria en 1204 et Zaraux en 12376. Finalement, le 6 septembre 1199, Jean sans Terre accordait à Vital de Bielle, gouverneur de Bayonne, et à ses héritiers, l'autorisation de prélever annuellement, 50 livres angevines sur le produit de la vente des deux premières baleines capturées par les pêcheurs de Biarritz[7].

De tous ces documents, même des plus anciens, il ressort que, déjà à cette époque, la pêche des grandes baleines était une activité que les Basques pratiquaient depuis de nombreuses années. L'ont-ils apprise des Normands qui envahirent la Gascogne au IX^e siècle et qui eux-mêmes la tenaient des Scandinaves, ou sont-ils les initiateurs de cette pêche dans le golfe de Gascogne? Si l'idée de pêcher les cétacés a pu leur être inculquée par des étrangers, il serait exagéré de prétendre que les Basques ont copié les méthodes scandinaves. Les fjords profonds dans lesquels les Norvégiens faisaient échouer les cétacés n'existant pas en Pays basque, les pêcheurs ont dû apprendre à capturer ces animaux en pleine mer. Cette distinction implique tellement de modifications dans les méthodes de pêche, qu'il est permis de parler de technique basque autochtone. Selon une hypothèse, cette technique aurait été acquise dès le IX^e siècle en chassant les cétacés qui venaient régulièrement détruire les filets de pêche. Découvrant que la baleine était timide et inoffensive, les Basques se seraient aventurés à la pêcher avec des harpons. C'est alors qu'ils découvrirent l'immense valeur de cet animal[8]. Cette nouvelle source de revenu était d'autant plus bienvenue que le Pays

basque en général, mais surtout la région du Labourd, était stérile et seule la pêche rapportait un certain bénéfice.

En l'espace d'un siècle, les Basques maîtrisèrent cette pêche au point de devancer tous leurs concurrents du Nord de l'Europe où le déclin de la pêche coïncide avec le sommet de l'activité basque aux XIII^e et XIV^e siècles. Pendant plusieurs siècles, la capture de ces cétacés procurera des revenus importants à tout le Pays basque de Saint-Jean-de-Luz en France jusqu'à la Cantabrie en Espagne. Les archives de Biarritz et de Lequeitio en particulier, témoignent abondamment de ce fait. Bon nombre de fruits et de légumes étaient encore inconnus à cette époque. La pêche fournissait donc l'essentiel du repas d'autant plus que l'année comptait 166 jours de jeûne. Bien sûr la morue était très populaire mais la baleine, qui était considérée comme un poisson, était aussi en faveur dans les pays où elle était pêchée ou transportée. On l'estimait tellement, que les Basques établirent même des consulats en Hollande, au Danemark et en Angleterre pour en favoriser la vente. Le lard se vendait à Paris sous le nom de "craspois" ou "lard de carême". Contrairement à ce qui se produira lorsque les Basques armeront pour des expéditions au long cours aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, on utilisait alors toutes les parties de l'animal: la chair servait à nourrir les populations pauvres et les équipages de navires[9]; l'huile se transformait en lumière et en lubrifiant ou entrait dans la préparation de divers produits comme le savon, la laine, le cuir et la peinture; les fanons, que les Basques utilisaient dès le XII^e siècle, s'employaient dans la confection des vêtements, des décorations comme les plumeaux des casques de chevaliers, des chapeaux de femmes, des corsets, des tabatières, des ressorts de chaises, des soies de brosses à cheveux, des cerceaux de jupes dont la grande robe de la reine; les vertèbres, les côtes et les mâchoires devenaient des sièges, des clôtures, des poutres, des ex-voto placés de chaque côté des portes d'églises et même des moellons comme c'est le cas dans plusieurs bâtiments médiévaux de Bayeux[10]; même les excréments étaient utilisés pour teindre les tissus en rouge[11]; finalement, dans les régions du Nord de l'Espagne, la graisse de baleine servait aussi de condiment d'où le surnom de "mangeurs de soupe à la graisse de baleine" qu'on donnait aux habitants de Tolosa. Tous ces produits étaient vendus en France, en Espagne, en Flandre ou en Angleterre. D'Aussy dans *La vie privée des Français* cite un manuscrit du XIII^e siècle selon lequel les marchés de Bayonne, de Ciboure et de Biarritz vendaient de la langue de baleine[12]. Cette partie de l'animal était un mets de la plus haute délicatesse réservé au clergé ou au roi. En 1565, deux quintaux en furent offerts à Charles IX et à Catherine de Médicis.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, les prises étaient à ce point importantes que les autorités royales et ecclésiastiques virent, dans la pêche de la baleine, une façon d'accroître leurs revenus. Jusqu'au milieu du XII^e siècle et en vertu d'une clause des Jugements d'Oléron, les Basques avaient été exemptés du droit de pêche; c'est donc dire que les sommes qu'ils versaient à leurs suzerains étaient des dons et non des impôts. C'est Henry II, roi d'Angleterre (1154-1189) et duc de Guyenne, qui renversa cette clause. Les archives basques contiennent des dizaines d'exemples de taxes et de redevances perçues sur ce commerce à partir de cette époque: à Biarritz, un règlement de 1268 fixait les droits que les

marins devaient payer au sénéchal pour chaque baleine prise[13]; à Guetaria, la coutume voulait que la première baleine de la saison soit offerte au roi qui en retournait habituellement la moitié[14]; sous la domination anglaise en 1270, le futur roi Édouard Ier confirmait aux habitants d'Anglet et de Biarritz, le droit de pêcher la baleine en échange d'une redevance qui était affectée aux fortifications de Bayonne[15]. En 1338, sous le règne d'Édouard III, cette redevance fut fixée à six livres par baleine[16]. Cette taxe devait constituer un revenu appréciable puisque le roi la légua à Pierre de Puyanne pour le dédommager des frais avancés pour équiper une flotte[17]. D'après le censier de la cathédrale de Bayonne, le 20 février 1261, Vital de Bielle, gouverneur de la ville, donnait à la paroisse Sainte-Marie et au chapitre, la dîme de toutes les baleines qui provenaient du port de Biarritz[18]. Ce genre de dîmes se retrouvait, à peu de différences près, dans la plupart des villes basques espagnoles qui faisaient la pêche.

D'autres preuves plus tangibles confirment d'ailleurs l'importance de la pêche de la baleine en Pays basque à cette époque. Les villes de Fontarabie, Guetaria, Motrico, Lequeitio, Bermeo et Castro Urdiales ont toutes des baleines dans leurs armoiries, ce qui implique que la pêche de ce cétacé était une caractéristique reconnue de ces villes. Plusieurs maisons possédaient aussi une pièce du rez-de-chaussée réservée à la fonte du lard. Encore au début du XXe siècle, des vestiges de tours ou de vigies témoignaient d'une époque où les Basques scrutaient la mer de ces postes d'observation.

Aux XIIIe et XIVe siècles la pêche de la baleine se pratiquait en haute mer dans le golfe de Gascogne[19]. C'est de cette époque que datent les méthodes de pêche qui seront en usage jusqu'au milieu du XIXe siècle. Un des grands avantages des Basques était de voir défiler le long de leurs côtes, à partir de l'équinoxe de septembre et pendant tout l'hiver, des centaines de baleines qui accomplissaient leur périple annuel vers le sud. Ces cétacés, qui portent le nom scientifique d'*eubalaena glacialis* et qui sont maintenant parmi les plus rares du monde, sont plus connus sous le nom de "baleine franche noire" ou "baleine de Biscaye". À l'époque où les Basques les pêchaient, les Français les nommaient "baleines des Sardes", les Norvégiens "nord-kaper", les Islandais "sléttbakùr" et les Basques "sardako", ce qui signifie baleine vivant en groupe. Ne dépassant pas 20 mètres de longueur, ces baleines étaient lentes et inoffensives. Elles étaient une proie rêvée en comparaison d'autres espèces trop rapides pour être poursuivies par des embarcations ou trop puissantes pour être capturées avec les moyens de l'époque. Elles avaient surtout la capacité de flotter après la mort, ce qui n'est pas le cas des baleinoptères. Grâce à cette flottabilité, les pêcheurs pouvaient les remorquer jusqu'à la côte ou jusqu'au navire pour les dépecer.

À compter du XVe siècle toutefois, ce genre de pêche semble disparaître du golfe de Gascogne. Pour une raison qui est encore mal connue, les Basques se lancent alors en plein Atlantique à la recherche de ces animaux. Selon la théorie la plus généralement admise, la pêche intensive des Basques, du XIIe au XVe siècle, aurait provoqué la rareté des baleines dans les eaux territoriales obligeant ainsi les pêcheurs à les poursuivre bien au-delà de leurs côtes. Cette hypothèse n'est pas encore

démontrée de façon satisfaisante et est peu probable compte tenu des moyens techniques utilisés à l'époque. Même s'il est admis que le rendement de la pêche de la baleine ait diminué le long des côtes basques au XVe siècle, il est impensable que cette diminution ait été due à une pêche excessive. Comparée à la pêche moderne, la pêche basque était insignifiante. Une recherche dans les archives a démontré qu'aucune des communautés engagées très activement dans cette pêche, n'a jamais tué plus de six baleines dans une saison. Même durant les meilleures années, les Basques n'auraient jamais pris plus de 100 baleines. Les archives de Lequeitio révèlent un total de 48 prises de 1517 à 1661[20]. Il est vrai que, déjà à cette époque, la baleine était sensée avoir délaissé les côtes d'Espagne. Mais, même en admettant qu'à l'époque de l'âge d'or de la pêche le long des côtes du golfe de Gascogne le nombre des prises ait été supérieur, il est peu probable que cette pêche ait affecté sensiblement le stock des baleines. Les pêcheurs anglais, hollandais et américains, qui succéderont aux Basques à compter du XVIIe siècle, en prendront des centaines de fois plus que les Basques ne l'ont fait du XIIe au XVe siècle. Pourtant, ils mettront plus d'un siècle à diminuer les stocks de baleines franches et de cachalots au point de rendre les expéditions de pêche improductives, et à menacer la survie des espèces. Favorisant l'hypothèse du déclin des réserves, il faut toutefois citer un document rédigé par les négociants du pays de Labourd en 1710. Selon ce texte, les Basques commencèrent de temps immémorial à faire la pêche de la baleine sur leurs propres côtes mais, ces animaux étant devenus rares, ils s'arrêtèrent "jusqu'à ce que l'usage du compas et de la balestrille fussent été connus"[21]. Il est à noter cependant que ce document est postérieur de trois siècles au présumé abandon de la pêche côtière par les Basques. Il est toutefois possible que le nombre des baleines de Biscaye ait été inférieur à celui des autres espèces. Nous avons déjà mentionné que cette baleine était lente et inoffensive ce qui la rendait plus vulnérable. Cependant il n'existe pas de statistiques à cet effet.

D'autres hypothèses plus plausibles peuvent expliquer cet abandon de la pêche côtière par les Basques à compter du milieu du XVe siècle. Suite à un changement dans les courants, ou pour une autre raison, il a pu se produire des modifications climatiques dans le milieu marin du golfe qui auraient forcé les baleines à rechercher un habitat plus propice. S'il n'existe aucune preuve à cette théorie, il subsiste cependant des exemples chez d'autres espèces, et ils sont d'autant plus valables qu'ils se sont produits en Europe, à la même époque. Ainsi la morue qui était abondante le long des côtes d'Espagne aurait fui vers l'Ouest vers la fin du Moyen Âge[22]. Dans le cas du hareng, les chroniques donnent avec précision l'année 1473 comme celle marquant sa désertion de la Baltique[23]. Le même phénomène aurait pu se produire dans le cas de la baleine de Biscaye forçant ainsi les pêcheurs à la poursuivre dans son nouveau refuge.

Il est également possible qu'après avoir été pourchassées pendant trois siècles le long des côtes, les baleines se soient instinctivement éloignées de ces lieux dangereux. Tout en continuant à fréquenter le golfe de Gascogne durant l'hiver, la majorité d'entre elles serait demeurée à l'écart des côtes obligeant ainsi les pêcheurs à les poursuivre en haute mer. Les pêcheurs qui n'avaient pas les moyens techniques et

financiers de le faire se contentèrent de capturer les rares specimens qui s'aventuraient près des côtes. Ce phénomène ne serait d'ailleurs pas unique dans l'histoire de la pêche de la baleine puisqu'il se produira au Spitsberg au XVII[e] siècle.

Une autre possibilité veut que, encouragés par les succès qu'ils connaissaient le long des côtes de France et d'Espagne durant l'hiver, les Basques soient partis à la recherche du repaire des baleines afin d'exploiter cette ressource durant toute l'année. C'est du moins l'opinion de Cleirac dans les *Us et coutumes de la mer*:

> Les grands profits, et la facilité que les habitans de Capbreton prez Bayonne, et les Basques de Guyenne ont trouvé à la pescherie des balenes, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre hazardeux à ce point, que d'en faire la queste sur l'Ocean, par les longitudes et les latitudes du monde. A cest effet ils ont cy-devant équippé des navires, pour chercher le repaire ordinaire de ces monstres.[24]

Cette hypothèse est d'autant plus plausible qu'un esprit moderne précipite dans la plupart des états occidentaux l'avènement d'un capitalisme commercial relativement développé. Ce capitalisme favorise à son tour la construction navale qui exige de gros investissements tandis que la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 force l'ouverture de nouvelles routes de commerce. Les Basques, qui étaient déjà de bons navigateurs si on en juge par la décision d'Édouard II de leur confier le soin de transporter Isabelle de France en Angleterre, ont certainement profité de cette évolution économique[25].

En Amérique

Que ce soit à cause d'une pénurie de baleines causée par une pêche trop intensive ou parce que ces excellents marins ont voulu accroître leurs revenus, il n'en demeure pas moins, qu'à compter du XV[e] siècle, et peut-être même avant, les Basques commencent à remonter les côtes de l'Europe atlantique à la recherche des baleines. Le fait qu'ils se soient dirigés vers le Nord ajoute un élément de preuve à l'hypothèse qu'ils aient voulu pratiquer la pêche à l'année longue. On a déjà mentionné, qu'avant d'atteindre le golfe de Gascogne à l'automne, les baleines fréquentaient les régions septentrionales. Les Basques auraient donc décidé de prolonger leur saison de pêche en allant à leur rencontre tout en demeurant à proximité des marchés de l'Europe du Nord.

Les dates de ces différentes expéditions et les destinations ne sont pas connues de façon certaine. Des auteurs prétendent qu'ils auraient atteint l'Écosse dès le XIV[e] siècle[26], et l'Islande en 1412[27]. Dans ce dernier cas, l'auteur s'appuie sur l'annonce de l'arrivée à Groenfjord, dans le golfe de Grunder, de 20 bâtiments basques équipés pour la pêche de la baleine. Le fait est certainement plausible puisque l'Islande possède des coutumes ancestrales qui sont d'origine basque comme la fabrication de la cilia qui est une boisson d'orge et d'eau[28]. De l'Islande à l'Amérique, il n'y avait qu'un pas pour ces excellents navigateurs.

La venue des Basques en Amérique du Nord est incontestable. Les pierres tombales de Placentia à Terre-Neuve et les fours de l'île aux Basques et de l'île du Havre Mingan dans le Saint-Laurent ne sont que deux des nombreux exemples qui démontrent la présence de ce peuple en Amérique à un moment précis de notre histoire. Si ces faits ne sont pas mis en doute, l'époque à laquelle ils se sont produits est par contre très contestée. Le but du présent travail n'étant pas de faire l'histoire de l'exploration basque en Amérique, ce qui d'ailleurs serait impossible compte tenu de l'état de la recherche, nous n'exposerons donc que les différentes hypothèses qui s'affrontent dans ce débat.

L'année 1372 est la plus hâtive qui soit mentionnée pour l'arrivée des Basques en Amérique, d'où la théorie qu'ils aient découvert le nouveau continent au moins un siècle avant Christophe Colomb[29]. Dans l'atlas de Branco de 1436, une terre qui porte le nom de "Scorafixa" ou "Stocafixa" apparaît très à l'ouest dans l'Atlantique. Plusieurs cartes du milieu du XVe siècle montrent également dans l'Atlantique ouest, des îles qui pourraient correspondre à celle de Terre-Neuve. Ces îles portent le nom de "Stockfish" ou "Bacalao". Ce dernier mot, qui signifie morue en espagnol, en viendra à désigner exclusivement l'île de Terre-Neuve[30]. Finalement, le mémoire de 1710 déjà cité, révèle qu'à l'époque où le compas et la balestrille furent connus, c'est-à-dire au XVe siècle, les Basques prirent la route de l'ouest à la recherche des baleines et qu'ils parvinrent ainsi à Terre-Neuve où ils trouvèrent des quantités prodigieuses de baleines et de morues[31]. Ce sont là trois des quelques documents qui affirment que l'Amérique fut découverte par les Basques avant le voyage de Colomb en 1492.

À partir de ces sources, plusieurs auteurs des XVIe et XVIIe siècles ont conclu que les Basques avaient vraiment découvert l'Amérique avant Colomb. De Guillaume Postel dans les *Merveilles des Indes et du Nouveau Monde* paru en 1553, jusqu'à Étienne Cleirac dans les *Us et coutumes de la mer* publié la première fois en 1647, en passant par Rondelet, Pierre de l'Ancre, Corneille Wysfler, Anthoine Magin et le père Fournier, tous ont reconnu le fait. Ce dernier affirme même qu'Alphonse Sanchez de Huelva aurait été jeté par la tempête sur l'île de Madère à son retour de Terre-Neuve; il serait mort en 1492 après avoir livré son secret à Christophe Colomb qui serait parti aussitôt avec des marins basques dont le célèbre Jean de Biscaye[32]. Si cette assertion est fondée, il est pour le moins étrange que Colomb soit arrivé aux Antilles et non à Terre-Neuve! D'autres auteurs croient que ces prétentions ne sont pas fondées et que les voyages des Basques sont postérieurs à celui de Colomb. C'est du moins l'interprétation de René Bélanger qui a étudié la présence basque dans l'estuaire du Saint-Laurent[33].

De tout ceci, il reste une certitude: avant 1493, il n'existe aucune carte, aucun document, aucun récit qui parle de l'Amérique d'une manière précise. En raison de la cartographie et de la toponymie imprécises du XVe siècle, il est impossible d'énoncer avec certitude que ces terres situées à l'ouest de l'Atlantique correspondent réellement à l'Amérique. Par contre, la plus simple logique oblige les experts à se demander à quoi elles se réfèrent sinon à l'Amérique! Chose certaine, contrairement à d'autres nations, les Basques ne semblent pas avoir pris officiellement possession des terres qu'ils visitaient dans leurs expéditions. Ils n'étaient ni des explorateurs ni des colonisateurs. Ils étaient

des pêcheurs qui voulaient garder le secret de leurs routes et qui étaient réticents à consigner par écrit des renseignements qui auraient pu faciliter les voyages de leurs concurrents[34].

Quoi qu'il en soit, il est sûr que les Basques ont découvert un grand nombre de baleines dans nos eaux qu'ils fréquentaient chose certaine dès la première moitié du XVI[e] siècle[35]. Dans les années 1550, la documentation historique prouve sans équivoque que les ports de Biarritz, Capbreton, Pasajes, Renteria, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Sébastien et Ciboure armaient annuellement plusieurs navires pour la pêche de la baleine et de la morue aux terres neuves. La première référence certaine à cette industrie au Labrador date de 1554. Par contre, le *Grand Insulaire et pilotage* du cosmographe André Thévet, rédigé vers 1550, dit qu'il existe près de Tadoussac (Thadoyzeau), une île où les Bayonnais et les Espagnols viennent chaque année faire la pêche de la baleine[36].

Cette présence a très certainement influencé les Amérindiens. Dans un document basque français déposé aux archives de la mairie de Saint-Jean-de-Luz, on peut lire que dès le début, les Basques établirent des liaisons commerciales avec les autochtones mais plus particulièrement avec les Esquimaux. Les langues de ces deux peuples étant bien sûr différentes, ils formèrent une espèce de langue franque composée de basque et de deux langues amérindiennes. "Les personnes qui ont fait des établissemens aux colonies françoises au Canada et en la partie septentrionale de l'Acadie, y trouvèrent ce langage étably depuis longtems, la première fois qu'ils y arrivèrent..."[37] Ceci est d'ailleurs confirmé par Marc Lescarbot dans son *Histoire de la Nouvelle-France* et par le père Charles Lalemant qui dit, dans sa relation de 1626, que les Indiens appellent le soleil Jésus et que ce sont les Basques qui sont les auteurs de cette dénomination[38]. Il ne faudrait pas croire pour autant que les Basques et les Amérindiens parlaient une langue commune. La ressemblance entre le basque et l'algonquin en particulier a pu faire croire à certaines personnes qui ne connaissaient pas ces idiomes qu'il s'agissait de la même langue. En fait, ces communications ont pu se faire à l'aide de quelques mots usuels appris de part et d'autre. D'ailleurs, pourquoi les Basques auraient-ils laissé un des leurs chez les Indiens en 1636, si ce n'est pour qu'il apprenne la langue? La toponymie témoigne également de leur présence: Terre-Neuve en particulier compte une liste impressionnante de vocables d'origine basque.

La paix entre la France et l'Espagne, signée à Cateau-Cambrésis en 1559 et confirmée par le mariage de Philippe II avec Élisabeth de Valois, contribua à accroître le nombre des armements dans les années 1560. Vers 1570, les Basques envoyèrent 50 baleiniers aux terres neuves[39]. Dans une lettre à Hakluyt le 13 novembre 1578, Anthony Parkhurst déclare avoir fait quatre voyages à Terre-Neuve où, à chaque occasion, il a rencontré une centaine de navires espagnols faisant la pêche de la morue et de 30 à 40 autres qui pêchaient la baleine[40]. À ce nombre, il faut ajouter ceux qui pêchaient dans le Saint-Laurent et ceux qui fréquentaient le Labrador. Ce dernier endroit bourdonnait alors d'activité du mois de juin jusqu'à l'automne. Le port de la baie Rouge en particulier est décrit de la façon suivante par Augustin Le Gardeur de Tilly, sieur de Courtemanche, en 1705:

> C'est aussy dans ce hâvre qu'on a fait autrefois la pêche de la balleine & que les esquimaux, au raport des Sauvages, ont fait abandonner aux Européens. On y voit encore les fourneaux à fondre huilles & les ossements de ballaine. Ils sont à la Coste comme des bois renversés les uns sur les autres & nous estimons qu'il fallait qu'il y en eut été tué plus de 2 ou 3 mils veu la quantité d'ossements qu'il y avait & que nous contâmes: 90 têtes dans un seul endroit d'une groseur prodigieuse.[41]

En 1579, le capitaine Martin de Hoyarsabal de Ciboure donnait à cette baie le nom de Boytus[42]. Quelques années plus tôt, l'appellation "las partes de Terra nueva" avait été remplacée par "la Provincia de Terranova" ce qui laisse supposer que les Basques espagnols avaient déjà établi leur domination sur le Labrador. Cette partie du continent était déjà distincte de l'île de Terre-Neuve depuis le voyage de Joro Fernandes en 1500. Un mémoire le confirme, celui de Bernardino de Mendoza qui, en 1578, fut chargé par le roi d'Espagne d'enquêter sur un voyage que les Anglais avaient fait "au pays appelé Labrador, qui jouxte Terre-Neuve où les Biscaïens vont pêcher la baleine"[43].

À la fin du XVI^{e} siècle, l'âge d'or de la pêche de la baleine au Labrador prend subitement fin[44]. Le centre d'activité se déplace plus à l'ouest dans le fleuve Saint-Laurent et la pêche est alors dominée par les Basques français. Cette pêche se pratiquait jusqu'en amont de Tadoussac. En juin 1626, Champlain déclare y avoir rencontré des Basques qui venaient pêcher la baleine à Sept-Iles[45]. Bien que limitée, l'activité se poursuivit au XVIII^{e} siècle. Dans les années 1730, les sieurs Detcheverry et Simon Darragory de Saint-Jean-de-Luz établirent leur pêcherie à Bon Désir, près de Tadoussac. Dans leur rapport de 1735 au ministre, ils disent avoir capturé neuf jubartes, un cachalot et une petite baleine. Leur pêche avait rapporté 145 quintaux d'huile. En 1736, le roi leur accordait le privilège exclusif de la pêche pour quatre ans. Cette concession les mettait toutefois en lutte contre les fermiers du Domaine d'Occident et, en 1738, les pêcheurs de baleine s'établirent à Sept-Iles. Six ans plus tard, ils abandonnaient la pêche[46]. Des Canadiens tenteront de leur succéder mais sans succès.

La raison de ce retrait progressif des Basques de la pêche de la baleine le long des côtes de l'Amérique pose un problème. En réalité, ce départ s'était amorcé dès la fin du XVI^{e} siècle pour les Basques espagnols et au début du XVII^{e} pour les Basques français. La cause principale de ce retrait réside dans la découverte, au début de ce dernier siècle, de nouveaux territoires de pêche au Spitsberg. Ce n'est certes pas sans raison toutefois que les Basques ont préféré ce lieu à leurs anciennes pêcheries du Canada. Plusieurs auteurs ont tenté d'en cerner les causes.

Dans la deuxième moitié du XVI^{e} siècle et durant tout le XVII^{e}, les Basques ont souvent été les victimes des guerres que se livraient les grandes puissances européennes. Suite à la défaite de l'Armada, l'Espagne ne pouvait plus assurer la protection à ses pêcheurs et plusieurs navires furent capturés par les corsaires ennemis et les pirates. Les impôts, les taxes élevées, les embargos, les réquisitions d'embarcations

et d'équipages et le monopole du sel sous Philippe III et Philippe IV incitèrent plusieurs pêcheurs à s'embarquer sur les terreneuviers de Saint-Jean-de-Luz. Du côté français, la situation n'était pas tellement meilleure. De 1598 à 1627, les Basques se heurtèrent aux compagnies qui détenaient le monopole du commerce dans le fleuve et dans l'estuaire du Saint-Laurent. Les nombreux affrontements entre les titulaires de ces monopoles et les Basques prouvent qu'à compter du début du XVII^{e} siècle, ces derniers ne jouissaient plus d'une entière liberté d'action. Peut-être ont-ils jugé moins rentable de s'aventurer si loin de leurs côtes?

La pêche de la morue pourrait être une autre cause du retrait des Basques de la pêche de la baleine en Amérique du Nord. Plusieurs pêcheurs, en découvrant les bancs de morue de Terre-Neuve, auraient préféré s'en tenir à cette pêche. C'est le cas notamment des Basques de Plaisance qui ne prenaient que de la morue. À bien des points de vue, cette pêche était plus profitable que celle de la baleine: si, comme la baleine, la morue produisait de l'huile, sa chair avait toutefois l'immense avantage d'être consommée par les populations d'Europe. Ce dernier facteur était d'une importance capitale à une époque où l'on consommait de très grandes quantités de poisson.

D'autres auteurs dont Bacqueville de La Potherie et Charlevoix ont prétendu que les Basques avaient délaissé la pêche de la baleine pour se consacrer au commerce des fourrures, plus lucratif et moins dangereux[47]. Le fait que la langue de plusieurs tribus amérindiennes ait été influencée par la langue basque démontre qu'il y a eu contact entre les deux peuples. Vers 1636, les Basques auraient même laissé un jeune garçon chez les Indiens pour qu'il apprenne la langue de la tribu. Ces derniers l'auraient mangé au cours de l'hiver[48]. Champlain signale également qu'en 1623, "un vaisseau de 50 à 60 tonneaux estoit arrivé à Tadoussac pour faire pesche de baleine[...]ayant à la valeur de six à sept cens escus de marchandises pour traitter"[49].

Ceci nous mène à une autre hypothèse, celle que les Basques, qui fréquentaient surtout la côte nord du fleuve, aient été chassés par les Esquimaux avec qui ils n'étaient plus en très bons termes. C'est du moins la conclusion de quelques chroniqueurs du début du XVII^{e} siècle, dont le père Biard qui raconte que la querelle aurait débuté lorsque les Basques enlevèrent la femme d'un chef esquimau "mais ils payèrent bien leur maudite incontinence, & non seulement eux, ains à leur occasion & ceux de S. Malo, & beaucoup d'autres ont paty, & patissent beaucoup tous les ans"[50].

Le stock des baleines pourrait aussi expliquer en partie ce départ. Non pas tellement que les baleines soient devenues rares mais plutôt en raison de la surabondance de ces cétacés dans les baies du Spitsberg où, selon Cleirac, "ces monstres najent et s'ébattent en troupes, comme les carpes dans un vivier"[51]. N'ayant encore jamais été pêchées dans ces régions, les baleines y étaient moins craintives et donc plus facilement capturables.

Finalement, il est aussi possible que cet abandon progressif des côtes américaines coïncide simplement avec la décadence générale de la pêche en Pays basque. C'est très certainement le cas de l'Espagne qui commence à donner des signes d'épuisement à partir de la mort de

Philippe II en 1598. Non seulement n'est-elle plus capable de protéger ses pêcheurs, mais elle leur impose en plus des taxes très lourdes. Le rôle que les Basques joueront dans la pêche au Spitsberg et plus tard dans le détroit de Davis, laisse croire que leur industrie baleinière était déjà en perte de vitesse lorsque ce nouveau territoire s'est ouvert au début du XVII[e] siècle.

Au Spitsberg

Ce transfert de l'Amérique au Spitsberg arrivait toutefois trop tard pour préserver ce qui restait de l'industrie basque. Au Spitsberg, qui s'appelait alors Groenland, les Basques se heurtèrent aux Anglais et aux Hollandais qui n'en étaient encore qu'à leurs premières armes dans la pêche mais qui allaient bientôt les devancer. Cette concurrence des Anglais mais surtout des Hollandais a contribué à mettre un terme à la pêche basque de la baleine.

La pêche au Spitsberg a débuté en 1611, soit 15 années après la découverte de l'île par le Hollandais Willem Barendszoo mieux connu sous le nom de William Barents. En 1607, Henry Hudson avait visité l'île pour le compte de la Muscovy Company et c'est lui qui découvrit la grande quantité de baleines du Groenland dans le secteur. Trois ans plus tard, la compagnie y envoyait un premier navire de 70 tonneaux commandé par le capitaine Jonas Poole. Ce navire n'était pas équipé pour la pêche de la baleine car à cette époque, les Anglais, comme les Hollandais, ne semblaient pas encore intéressés à cette industrie. Toutefois, il ne fallut pas beaucoup de temps aux membres de la Muscovy Company pour en saisir toute l'importance. Conscients de leur ignorance dans le domaine, ils tentèrent de profiter des connaissances et de l'expérience des Basques qui pratiquaient cette pêche depuis au moins 500 ans. Nathaniel Wright fut donc envoyé par la Muscovy Company au Pays basque afin d'y recruter des pêcheurs pour le compte de la compagnie. Sa mission dura 14 ans[52].

Six pêcheurs basques originaires de Saint-Jean-de-Luz firent partie, en 1611, de la première expédition organisée par la Muscovy Company pour capturer les baleines du Spitsberg[53]. L'expédition fut un échec. L'année suivante, les Anglais tentèrent à nouveau l'expérience avec des harponneurs basques, mais déjà ils n'étaient plus seuls. Ils rencontrèrent des Hollandais et des Basques, respectivement dirigés par Allen Sallowes, et Nichola Woodcocke, deux anciens employés de la Muscovy Company.

La part des Basques dans la pêche au Spitsberg se résume à leur participation à titre d'employés des Anglais ou des Hollandais et aussi à titre personnel. Dès le début, les Anglais employèrent des Basques que Baffin appelait "nos harponneurs [*strikers*] de baleine". Dans une lettre de 1612, le roi Jacques I[er] d'Angleterre demande d'ailleurs la permission au roi d'Espagne d'engager des Basques pour la pêche anglaise[54]. Cette politique fut adoptée très tôt également par les Hollandais. Dès 1613, l'équipage de deux navires armés pour la pêche de la baleine par ce pays comprenait 12 Basques dont 3 harponneurs, 3 maîtres de chaloupe, des dépeceurs et des bouilleurs[55]. Pour les récompenser et les inciter à

poursuivre cette collaboration, les Hollandais auraient même élevé des statues aux plus habiles capitaines et harponneurs basques. L'auteur d'un mémoire rédigé en 1710 sur la découverte de Terre-Neuve déclare: "On voit encore à présent de ces statues à Amsterdam, habillées à la mode ancienne des Basques"[56]. Selon Cleirac, s'il est juste de faire remarquer que les Basques étaient meilleurs pêcheurs, il faut également noter que les Hollandais étaient meilleurs navigateurs, les premiers étant plus disposés à "vider la bouteille, humer l'eau de vie et fumer le tabac, qu'à manier adroitement l'astrolabe, le grand anneau, le quadran ou quart de rond, le triangle ou l'arbalestille"[57]. La politique d'embauche de Basques eut pour double effet d'apprendre aux Hollandais et aux Anglais les techniques de pêche et de priver la flotte basque de plusieurs bons éléments.

La pêche basque à titre personnel, s'est trouvée coincée entre l'Angleterre et la Hollande en lutte pour le contrôle de la pêche au Spitsberg. En 1613, la partie espagnole du Pays basque envoyait huit navires de pêche dans l'île[58]. Cette même année fut toutefois marquée par l'émission d'une charte par laquelle Jacques Ier d'Angleterre concédait à la Muscovy Company, le privilège exclusif de la pêche au Spitsberg. Dès lors, toutes les nations se virent interdire l'accès à l'île, y compris les Anglais qui n'étaient pas membres de la compagnie. Cette dernière consentit une seule exception, soit un navire de Saint-Jean-de-Luz. En 1614, la Hollande ripostait à l'Angleterre par la formation de la compagnie Noodsche. La Muscovy Company, ne pouvant concurrencer cette nouvelle entreprise, finit par consentir au partage des côtes du Spitsberg entre Anglais, Hollandais, Danois, Hambourgeois, Français et Basques.

Dans les années 1620, la flotte de pêche hollandaise était de loin la plus puissante au Spitsberg, si bien qu'elle finit par éliminer tous ses adversaires. Après avoir appris des Basques les techniques de pêche, les Hollandais les chassèrent. C'est du moins le reproche que la Compagnie française du Nord faisait dans ses remontrances au Parlement en 1644:

> et comme lesdits Basques, et autres particuliers Français avec eux, prétendant y avoir mesme droict que les autres nations, voulurent continuer ladite pesche et y envoyer des vaisseaux ils en furent chasser [*sic*], leurs navires pris et leurs personnes emprisonnées...[59]

C'est en réaction à cette attitude que les Basques pillèrent les établissements hollandais de Jan Mayen en 1632.

À compter des années 1630, les Basques, qui se retrouvaient sans établissements côtiers, durent pratiquer la pêche hauturière. La nécessité étant la mère de l'invention, ils commencèrent alors à utiliser une nouvelle technique de transformation du lard mise au point par Martin Sopite, un Basque de Saint-Jean-de-Luz. Cette méthode consistait à dépecer et à faire fondre le lard de la baleine à bord du navire, rendant ainsi les expéditions totalement indépendantes de la terre. C'est grâce à cette découverte qu'ils auraient commencé à exploiter, immédiatement après avoir été chassés du Spitsberg, deux nouvelles réserves de baleines dont l'une était située entre le Spitsberg et le Groenland actuel, et l'autre dans un endroit qu'ils appelaient Sarde et qui se trouvait au

large de la Finlande. Au milieu du XVII[e] siècle, les villes de Saint-Jean-de-Luz, Bayonne et Ciboure armaient une cinquantaine de navires baleiniers de 200 à 300 tonneaux[60].

Tout au long du XVII[e] siècle, et malgré un interdit du roi en 1634, les Basques continuèrent à travailler pour le compte des Hollandais tout en armant leurs propres expéditions. Selon un ouvrage publié en 1666, les relations entre la Hollande et Saint-Jean-de-Luz étaient encore soutenues à cette époque. L'auteur déclare avoir rencontré dans cette ville en 1655, des Flamands qui avaient embauché une cinquantaine de pêcheurs basques[61].

La collaboration avec les Hollandais et surtout la très forte concurrence venant de ce pays allait avoir raison de l'industrie basque[62]. Au début du XVIII[e] siècle, les ports de Saint-Jean-de-Luz, de Ciboure et de Bayonne n'armaient plus qu'une trentaine de navires d'environ 250 tonneaux chacun[63]. La découverte des stocks de baleines du détroit de Davis vers 1720 revigora l'industrie mais pour peu de temps. Au milieu du XVIII[e] siècle, le déclin était amorcé de façon irrémédiable. L'échouage d'une baleine sur les côtes de Saint-Jean-de-Luz en 1764 en est un bel exemple: les pêcheurs l'attaquèrent avec des outils rouillés et en fort mauvais état. Une vingtaine d'années plus tard, la pêche de la baleine n'était plus qu'un souvenir en pays basque français. Ainsi prenaient fin au moins sept siècles de pêche continue par ce petit peuple du golfe de Gascogne.

Pourquoi, après avoir connu de si brillants moments, la pêche basque de la baleine a-t-elle cessé complètement à la fin du XVIII[e] siècle? L'entrée en scène des Anglais mais surtout des Hollandais, est certainement la principale cause de ce déclin. Après avoir acquis leurs connaissances des Basques, les Hollandais inondèrent les marchés européens, y compris la France, des produits dérivés de la baleine. Grâce à leur politique de prix très bas, allant même jusqu'à ne tirer aucun profit de leurs transactions, ils s'accaparèrent les débouchés des Basques. Il apparaît évident que si l'Espagne et la France avaient mieux protégé leurs pêcheurs de baleine, l'industrie basque aurait pu mieux résister aux Hollandais. Déjà mal protégés militairement sur mer, les Basques n'ont pu bénéficier de la protection ni des encouragements de leurs gouvernements qui n'ont rien fait pour contrer l'invasion des marchés par les produits étrangers. Au contraire, ces gouvernements ont plutôt agravé la situation des pêcheurs en les impliquant dans des guerres prolongées, en prélevant des taxes élevées, en mettant des embargos et en réquisitionnant des embarcations et des équipages.

La stérilité du pays basque est un autre facteur qui a précipité la chute de cette industrie. Obligés d'importer la plus grande partie des denrées nécessaires à l'armement de leurs navires, les Basques devaient donc payer plus cher pour l'équipement de leurs expéditions. Cependant, la présence des Hollandais les obligeait à s'en tenir à des prix de vente concurrentiels d'où une marge des profits réduite d'autant. Retirant moins de revenus de la pêche, les pêcheurs émigrèrent, changèrent de métier ou s'engagèrent chez les Hollandais qui payaient mieux. La rareté des marins provoqua à son tour la diminution du tonnage des navires et une augmentation des frais. Il est en effet démontré qu'il en coûtait plus cher pour armer un petit navire puisque, si le prix de

l'équipement était légèrement inférieur, par contre le rapport des prises par navire était nettement moindre[64].

La mésentente entre les armateurs basques au sujet de l'embauche des marins, le piètre état des ports qui rendait périlleux le mouvement des navires, le retard de la construction navale française et les tracasseries faites par l'Espagne, sont autant de facteurs qui ont aussi contribué à ce déclin. Le port de Bayonne en particulier était continuellement gêné par des bancs de sable qui obstruaient l'entrée de l'Adour et qui obligeaient les armateurs locaux à faire hiverner leurs baleiniers à Pasajes. De son côté, au début du XVIII[e] siècle, le roi d'Espagne défendait aux marins de Guipuzcoa de s'embarquer sur des navires étrangers. En effet, les armateurs français de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz recrutaient annuellement environ 200 rameurs et harponneurs dans cette province. Ce recrutement se faisait selon un cycle qui était presqu'un rituel: à chaque année et dans le but de nuire le plus possible à la pêche française, le roi d'Espagne attendait jusqu'à la dernière minute avant d'accorder la permission aux pêcheurs espagnols de s'engager chez les Français, ce qui occasionnait généralement de mauvaises pêches. Au retour, après maintes lettres d'excuse et de justification entre la Chambre de commerce de Bayonne et les délégués de l'Espagne, ceux-ci rappelaient à la cour d'Espagne les services rendus aux Espagnols par les pêcheurs français et la fraternité qui unissait les Basques des deux côtés des Pyrénées. Le roi promettait finalement que les harponneurs seraient facilement octroyés l'année suivante tandis que les armateurs français déploraient l'absence dans leur pays de pêcheurs qualifiés. L'année suivante, le même scénario se répétait à peu de chose près[65]. Ce malentendu compliquait la vie des armateurs français qui possédaient les capitaux mais qui devaient recourir aux Espagnols pour la main-d'oeuvre spécialisée. Dans une lettre du 31 décembre 1729, les Baylis et Jurats de Saint-Jean-de-Luz déclarent: "Nous nous apliquerons [...] à former des harponiers chès nous, pour pouvoir avec le Temps, nous mettre à l'abry des Caprices de nos voisins..."[66] Cette décision arrivait toutefois trop tard.

LES ANGLAIS

D'après certaines sources, les débuts de la pêche de la baleine par les Anglais remonteraient au moins au IXe siècle[1]. Cet énoncé est fondé sur le récit que le Flamand Ohthere fit au roi Alfred de son expédition le long des côtes norvégiennes en 890, Ohthere travaillant alors pour le compte de l'Angleterre[2]. Ce récit authentifié n'est toutefois pas une preuve que les Anglais pratiquaient déjà la pêche de la baleine à cette époque. Rien n'y dit que ce voyage fut fait dans le but de pêcher la baleine ou même d'en inventorier les possibilités; au contraire, l'exploit d'Ohthere semble plutôt être un accident de parcours.

Si jamais les Anglais ont pratiqué cette pêche au premier millénaire, ils avaient vraisemblablement cessé toute activité au XIIIe siècle. En effet, ce sont les pêcheurs normands qui fournissaient alors l'Angleterre en mammifères marins. À cette époque, la chair de la baleine était presque exclusivement réservée au roi. Ainsi en 1243 le roi Henri III ordonnait aux shérifs de Londres, de lui fournir 100 pièces de baleine pour sa table[3]. Au XIVe siècle, toutes les baleines échouées sur la côte étaient considérées comme des épaves royales en vertu des actes du parlement de 1315 et de 1324. On les coupait en morceaux et on les portait sur des chars dans les cuisines du roi. Quelques fois, les pièces étaient rôties à la broche mais le plus souvent elles étaient bouillies et servies avec des pois.

Ce n'est qu'au XVIe siècle que la documentation historique fournit les premières preuves d'expéditions de pêche baleinière organisées par les Anglais. En 1594, des armateurs de Bristol équipèrent des navires pour la pêche au Cap Breton. La *Grace* en particulier aurait connu beaucoup de succès; cette barque de 35 tonneaux montée par 12 hommes serait partie de Bristol le 4 avril. Elle aurait visité le golfe Saint-Laurent et la côte ouest de Terre-Neuve. Dans la baie Saint-Georges, l'équipage aurait découvert deux grands navires basques naufragés trois ans plus tôt et dont les cargaisons rapportèrent de 700 à 800 fanons. Ces expéditions étaient toutefois épisodiques, ou du moins elles n'ont laissé aucune trace.

Au Spitsberg

Ce n'est qu'avec la découverte du Spitsberg que la pêche baleinière anglaise démarre véritablement[4]. La présence de cette île fut reconnue pour la première fois le 19 juin 1596 par le Hollandais William Barents qui était à la recherche de la route des Indes via le Nord. Comme Cabot l'avait fait un siècle plus tôt au sujet de la morue de Terre-Neuve, Barents révéla l'importante quantité de baleines dans les environs de l'île. Le 1er mai 1607, l'Anglais Henry Hudson partait à son tour de Gravesend à bord du *Hopewell* de 80 tonneaux[5]. Il visita lui aussi le Spitsberg et fit les mêmes constatations que Barents sur la présence des

baleines dans le secteur. À cette époque, ni Barents ni Hudson ne considéraient ces baleines comme devant faire l'objet de la pêche. Toutefois, Hudson avait effectué son voyage pour le compte de la Muscovy Company qui, en 1576, avait obtenu, sous le nom de Fellowship of English Merchants for Discovery of New Trades, un monopole pour faire la pêche de la baleine. Ayant tenté d'exploiter les eaux du Nord, sur la recommandation en 1580 de Robert Hitchcock, la compagnie n'y connut que des échecs en raison des mauvais navires, de l'administration malsaine, du manque de coopération et de l'ingérence[6].

Au début du XVII[e] siècle, la Muscovy Company éprouvait de sérieuses difficultés à maintenir son commerce dans la mer Blanche à cause de l'opposition des Hollandais. C'est pour corriger cette situation qu'elle avait commandé l'expédition de Hudson de 1607. Si ce voyage n'atteignit pas son principal objectif, il eût au moins l'immense avantage de réitérer la constatation de Barents au sujet de la présence des baleines. Trois ans plus tard, se rappelant peut-être les recommandations de Hitchcock, la compagnie décidait d'investir dans l'industrie de la pêche de la baleine.

La première expédition baleinière anglaise au Spitsberg date de 1611. L'année précédente, Jonas Poole avait effectué, à bord de l'*Amitié* (70 tonneaux), un voyage d'étude à l'île aux Ours pour le compte de la compagnie. Si, à cette époque, les Anglais commençaient déjà à se familiariser avec l'Arctique, la pêche de la baleine demeurait encore un mystère pour eux. L'attitude de Poole en est certainement la meilleure preuve: il rencontra plusieurs baleines mais ne tenta pas de les capturer car "les Basques, à l'époque, étaient les seuls à savoir pratiquer la pêche de la baleine"[7]. Poole se contenta de récupérer les fanons des baleines échouées sur la plage.

Quand, en 1611, le même Jonas Poole revint au Spitsberg à bord de l'*Elizabeth* (50 tonneaux), il était accompagné de la *Mary Margaret* (160 tonneaux) commandé par Thomas Edge; l'expédition avait quitté Blackwall le 20 avril. Cette fois les deux navires étaient équipés pour la pêche de la baleine. La commission de Poole était d'ailleurs explicite à ce sujet: après lui avoir expliqué que la compagnie avait équipé à grands frais des navires pour faire la pêche, on lui ordonnait de se rendre au Spitsberg pour capturer "a whale, or two or three"[8]. Afin de répondre le mieux possible aux espoirs de la Muscovy Company, Poole eut la précaution de s'assurer les services de six pêcheurs basques de Saint-Jean-de-Luz. Ces pêcheurs avaient sans doute été engagés par Nathaniel Wright que la compagnie avait délégué en Pays basque pour recruter de la main-d'oeuvre spécialisée. C'est à cette expédition anglaise de 1611 que revient le privilège d'avoir tué la première baleine dans l'Arctique. Malgré la capture de 13 mammifères, le voyage se solda par un échec puisque les deux navires furent détruits par les glaces. Les équipages et une partie des cargaisons furent toutefois sauvés par un navire de Hull.

L'année suivante, la Muscovy Company équipait deux nouveaux navires: le *Whale* de 160 tonneaux commandé par John Russell et le *Seahorse* de 180 tonneaux dirigé par Thomas Edge. Ces navires, qui comptaient tous deux des membres d'équipage basques, prirent 17 baleines et plusieurs morses pour une production totale de 180 tonneaux d'huile et un profit net s'élevant à 90 pour cent du montant investi[9].

Mais déjà les pêcheurs anglais n'étaient plus seuls au Spitsberg. En effet, l'attrait du gain avait incité d'autres nations à y tenter leur chance. En 1612, un premier navire hollandais piloté par Allen Sallowes, un ancien employé de la Muscovy Company pendant 20 ans qui avait dû quitter l'Angleterre pour dettes, arrivait au Spitsberg. Il fut suivi par un bâtiment basque de Saint-Sébastien conduit par Nicholas Woodcocke, également ancien employé de la compagnie, lequel séjournera dans la Tour de Londres pour son geste. Étaient également présents, deux navires de Londres et un de Hull. Les employés de la Muscovy Company, sans aucune justification, chassèrent tous les concurrents.

En 1613, la Muscovy Company soutirait du roi Jacques Ier, une charte lui garantissant l'exclusivité de la pêche de la baleine au Spitsberg. La même année, elle envoyait sept navires dans l'île. Ces baleiniers rencontrèrent deux bâtiments hollandais qui transportaient 12 membres d'équipage d'origine basque, 13 navires français ou espagnols et 4 anglais qui ne faisaient pas partie de la Muscovy Company. Tous ces pêcheurs laissèrent clairement entendre qu'ils n'avaient pas l'intention de respecter la charte de Jacques Ier en faveur de la Muscovy Company. Les gens de la compagnie sortirent vainqueurs de ce premier affrontement: ils capturèrent et amenèrent à Londres deux navires hollandais avec leur cargaison et leur armement; les pertes de la Hollande s'élevèrent à 130 000 guilders[10]. Seuls trois navires basques obtinrent la permission de pêcher à Bell Sound en échange d'un tribut de huit baleines dont une partie devait être fondue au profit des Anglais. Cette dernière condition démontre bien que ces derniers ne s'y connaissaient pas encore dans la façon de fondre le lard de baleine et qu'ils tentaient de ménager leurs professeurs, les Basques.

En 1614, en réaction à la politique de la compagnie anglaise, les Hollandais fondèrent leur propre compagnie de commerce, la Noordsche. À compter de ce jour, les deux compagnies luttèrent farouchement pour se mériter le contrôle de la pêche au Spitsberg. Du côté anglais, la pêche fut relativement bonne puisqu'en 1616 et 1617, la Muscovy Company envoya 22 navires et 4 pinasses qui rapportèrent 3100 tonnes d'huile[11]. Quant aux Hollandais, à chaque saison, ils faisaient accompagner leurs baleiniers par trois ou quatre navires de guerre pour protéger leur flotte.

Finalement, un nouvel affrontement se produisit en 1618. Cette fois ce furent les Hollandais qui en sortirent vainqueurs et la Muscovy Company dut consentir au partage du Spitsberg. Les Anglais gardèrent les meilleurs ports de l'île soit Clock Bay, Safe Harbour, English Bay et English Harbour, et les Hollandais s'installèrent plus au nord, à North Bay, South Bay, Holland Bay et dans l'île Amsterdam. Les autres nations qui faisaient aussi la pêche au Spitsberg se partagèrent le reste de la côte: les Danois entre les Anglais et les Hollandais à Danish Bay; les Hambourgeois à l'ouest dans un endroit nommé Hambourg Bay; les Basques sur la côte la plus au nord à Biscay Hook.

À cette époque, les baleines du Groenland étaient nombreuses au Spitsberg. N'ayant pas encore été pêchées de façon intensive, elles fréquentaient encore le littoral de l'île qu'elles atteignaient au début de l'été. À la recherche de nourriture, elles pénétraient par troupeaux entiers dans les baies où elles séjournaient pendant quelque temps.

Les baleiniers transportaient généralement de 30 à 40 hommes et de 800 à 1000 barriques de 64 gallons (cardels)[12]. Ils jaugeaient de 250 à 400 tonneaux et mesuraient de 33 à 36 mètres de longueur sur 6,5 à 8,5 mètres de largeur. C.B. Hawes, citant Hakluyt, donne la liste du matériel nécessaire à l'armement d'un navire de 200 tonneaux, transportant 55 hommes d'équipage au début du XVII[e] siècle[13] (voir append. D). Il en coûtait environ 1200 £ pour armer un tel navire[14].

En arrivant dans l'île, les pêcheurs anglais choisissaient une baie fréquentée par les baleines, s'y ancraient et dégréaient le navire. L'installation à terre comprenait des habitations pour les pêcheurs, un atelier pour le tonnelier, et des fondoirs. Renversées sur la plage, les baleinières étaient prêtes à intervenir. Leur nombre était fonction du tonnage du navire: 6 pour un navire de 200 tonneaux et plus, 3 pour un bâtiment de 60 tonneaux. Chacune avait un équipage de 6 personnes: 1 harponneur, 1 barreur et 4 rameurs.

À l'arrivée des premières baleines, tout devait être prêt pour commencer la pêche. Des postes d'observation étaient alors installés en permanence sur les promontoires les plus élevés le long de la côte. Dès qu'une baleine était découverte, le gardien de la vigie transmettait l'information à la vigie la plus près ou directement aux pêcheurs quand c'était possible. Les communications se faisaient au moyen d'un panier (basket) hissé au sommet d'un mât. Les pêcheurs mettaient alors les baleinières à la mer et partaient à la poursuite de l'animal. La capture se faisait selon les méthodes enseignées par les Basques, à savoir à l'aide d'un harpon relié à l'embarcation par une corde. Si la pêche était fructueuse, on remorquait l'animal jusqu'à la côte où on le dépouillait de son lard et de ses fanons. Le lard était fondu dans les fours et transformé en huile. Celle-ci était ensuite versée dans des barriques qu'on faisait flotter jusqu'au navire et hissée à bord. Quand la saison était bonne, il arrivait que des navires soient affectés uniquement au transport de l'huile et des fanons entre le Spitsberg et l'Angleterre. Au début du XVII[e] siècle, 95 pour cent de l'huile était employée à la fabrication de savon de grande qualité, le reste servant surtout à l'éclairage[15]. (Voir append. E).

Le partage du Spitsberg et la fondation de Smeerenberg par les Hollandais en 1619 aggravèrent le déclin de l'industrie baleinière anglaise dans l'île. Deux raisons principales sont à l'origine de cette baisse. Au plan économique, alors que les coûts d'armement demeuraient les mêmes, l'importation massive d'huile en Angleterre eut pour effet d'en faire chuter les prix. Les profits s'en trouvant réduits d'autant, plusieurs armateurs hésitèrent à investir davantage dans cette industrie. De plus, le marché intérieur ne pouvant absorber plus de 2000 tonnes d'huile par année, les Anglais devaient donc trouver de nouveaux débouchés[16]. Or, cette solution fut contrecarrée par les intérêts politiques de l'Angleterre qui conclut même des ententes d'importations d'huile avec les Hollandais, les plus puissants concurrents des pêcheurs anglais.

La gestion interne de la Muscovy Company, qui pourtant avait été grandement avantagée dans le partage du Spitsberg, fut également une cause très importante du déclin de l'industrie baleinière. Henry Elking, dans son histoire de la pêche de la baleine au Spitsberg, attribue cette chute à plusieurs facteurs dont l'ingérence des capitaines de navires. Il

faut se rappeler qu'à l'époque, chaque baleinier avait deux chefs: le commandant qui s'occupait de la navigation et le "specksioneer" qui se chargeait de la pêche une fois rendu à destination. Sans avoir les compétences requises pour faire la pêche, le commandant ruinait souvent la saison de pêche en outrepassant ses pouvoirs. La façon de rémunérer les capitaines fut également une cause de ce déclin: payés à salaires fixes plutôt qu'en pourcentage sur les prises, certains d'entre eux, jugeant la pêche de la baleine trop exigeante et trop dangereuse, s'adonnaient plutôt à la chasse sur les côtes; cette activité leur était d'autant plus alléchante que tous les gains leur revenaient exclusivement. Finalement, les coûts exorbitants de l'armement des navires, la mauvaise qualité de l'huile et l'entretien inadéquat de l'équipement de pêche finirent par engloutir complètement les réserves de la Muscovy Company[17].

En somme au Spitsberg, après les Hollandais, les pires ennemis des Anglais étaient les Anglais eux-mêmes. Leur pêche n'aura véritablement duré que quelques années. Déjà en 1625 ils ne pouvaient plus concurrencer les Hollandais. La moyenne de 11 navires qu'ils avaient armés depuis le début diminuait régulièrement[18]. Vers 1630, l'Angleterre ne produisait plus que 1100 tonnes d'huile, soit environ 50 pour cent de la demande locale[19]. Pour résoudre leurs problèmes, et à l'instar des Hollandais, les Anglais tentèrent d'établir un poste permanent dans l'île en y transférant des condamnés à mort. En voyant l'île, ces derniers préférèrent toutefois l'exécution immédiate à un hivernement dans ces lieux.

À la fin des années 1630, une nouvelle épreuve s'abattit sur les pêcheurs anglais du Spitsberg. Les baleines, qui jusque-là avaient fréquenté les baies, commençaient à se faire plus rares et à s'éloigner des stations côtières. Cet exode impliquait des changements importants dans les méthodes de pêche. Il fallait maintenant que les navires soient en mouvement continuel en haute mer. Du même coup, la fonte du lard ne pouvait plus s'effectuer à proximité des lieux de la pêche: les navires devaient maintenant rapporter le lard cru à leurs ports d'attache pour le faire fondre. Cette modification comportait deux inconvénients sérieux: d'une part, puisque le lard cru occupait un plus grand volume que l'huile, les expéditions devenaient moins rémunératrices[20]; d'autre part, l'huile qu'on obtenait en faisant fondre le lard plusieurs mois après la mort de la baleine était de qualité inférieure, si bien que des industries comme celles du savon cessèrent de l'utiliser.

Déjà en fort mauvaise posture, l'industrie baleinière anglaise ne put s'adapter à la nouvelle situation. Alors que les Hollandais partaient à la poursuite des baleines à l'est du Groenland moderne, les Anglais continuèrent à exploiter les baies du Spitsberg. Toutefois, cette pêche n'atteignit jamais un niveau de productivité et de rentabilité suffisamment élevé pour qu'on puisse parler d'une industrie baleinière anglaise à cette époque: un seul bâtiment, probablement originaire de Hull, faisait la pêche en 1669[21], comparativement aux Hollandais qui armaient entre 300 et 400 navires[22].

En 1693, les Anglais firent une nouvelle tentative pour faire revivre cette industrie mais ce fut encore une fois un échec. La Company of Merchants of London Trading to Greenland, formée de 42

actionnaires ayant réuni 40 000 £, reçut maints privilèges protecteurs du gouvernement. Aux prises avec les mêmes problèmes que la Muscovy Company, la nouvelle compagnie fit faillite après seulement neuf ans d'existence. Après ce dernier échec, l'Angleterre abandonna la pêche et s'approvisionna chez les Hollandais.

Au détroit de Davis

Au début du XVIII[e] siècle, le stock de baleines du Spitsberg était épuisé et celui du littoral est du Groenland moderne commençait à s'appauvrir dangereusement. À la recherche de nouveaux stocks, les Hollandais, qui exerçaient l'hégémonie dans ce domaine, découvrirent, en 1719, l'importante réserve du détroit de Davis. En l'espace de quelques années, plus de 350 navires vinrent annuellement y faire la pêche[23]. À cet endroit, tout comme au large du Groenland, les navires devaient être en mouvement continuel, à la poursuite des baleines. Par contre, la pêche y était beaucoup plus dangereuse à cause de la présence des glaces et des icebergs.

Les premiers pêcheurs travaillaient dans un milieu totalement inconnu, et les capitaines devaient faire preuve d'une grande prudence et d'un savoir-faire peu commun pour ne pas se faire emprisonner par les glaces et perdre navires et équipages. Si la marge des profits était plus grande, le coût de l'armement était plus élevé et le voyage durait deux mois de plus qu'au Spitsberg, les départs s'effectuant au début du mois de mars.

Le retour des Anglais dans la pêche à la baleine coïncide avec la découverte de cette importante réserve. Sans être en mesure d'indiquer de façon précise en quelle année les Anglais ont commencé à l'exploiter, il semble évident que cette découverte au détroit de Davis les ait fortement incités à revenir à la pêche de la baleine. La brochure *View of the Greenland Trade and Whale-fishery* écrite par Henry Elking en 1722 a aussi contribué au changement d'attitude des Anglais face à cette industrie. Vers 1720, l'Angleterre ne participait plus à la pêche de la baleine en raison de ses insuccès passés. Plusieurs tentaient d'associer l'échec du Spitsberg à l'impossibilité pour l'Angleterre de concurrencer la Hollande dans ce domaine. En 1722, Elking réfuta les arguments des dénigreurs:

> C'est une erreur commune, mais si bien ancrée dans l'esprit des gens ignorants qu'il serait difficile de les en faire démordre, que de croire que les Hollandais peuvent armer leurs bateaux, aller au Groenland, et en un mot pratiquer la pêche de la baleine à bien meilleur compte et avec de plus grands bénéfices que les Anglais.[24]

S'il est vrai que les navires hollandais coûtaient moins cher à construire, par contre, ceux des Anglais étaient mieux faits, duraient plus longtemps et exigeaient moins de réparations. Les Anglais disposaient d'équipages tout aussi compétents et moins coûteux que ceux des Hollandais, tandis que l'armement et le voyage leur coûtaient moins cher.

En 1725, suite aux recommandations d'Elking ou encouragée par la valeur accrue de l'huile qui était en grande demande, la South Sea Company armait 12 navires de 300 tonneaux[25]. Les harponneurs étaient étrangers et une bonne partie de l'équipage et de la cargaison provenait des Orcades ou des Shetland. Tous les produits importés du Groenland ou du détroit de Davis par cette compagnie étaient exempts de taxes à la condition qu'ils entrent en Angleterre à bord de navires britanniques dont l'équipage serait composé d'au moins 33 pour cent de sujets britanniques. Cette compagnie fondée en 1711 commit cependant la même erreur que la Muscovy Company en payant une partie de ses équipages à salaires fixes. Les pêcheurs étant moins motivés, la compagnie dut en subir les contrecoups. De 1725 à 1733, l'année où elle mit un terme à ses activités, la South Sea Company perdit 177 782 £[26]. Un tel déficit semble inconcevable à une époque où un équipage qui ramenait trois baleines pouvait espérer faire un profit et qu'une bonne saison compensait généralement pour six mauvaises. D'ailleurs, à peu près à la même époque, soit de 1699 à 1708, les Hollandais armaient 1652 navires et capturaient 8537 baleines pour une production totale de 26 385 120 florins et un profit net de 4 727 120 florins ou 393 926 £[27].

À compter de 1733, l'Angleterre adoptait sa politique des subventions pour favoriser son industrie. Cette prime fut d'abord fixée à 20 shillings par tonneau pour tous les bâtiments dépassant 200 tonneaux[28]. Cependant, ce premier effort donna peu de résultats si ce n'est qu'il incita les marchands anglais à armer des navires pour aller chercher l'huile produite par les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre et la faire pénétrer en Angleterre. Les frais de douane étaient ainsi de 50 pour cent moins élevés[29]. L'augmentation de la subvention à 30 shillings en 1740 eut également peu d'effet sur la relance de l'industrie.

Ce n'est que lorsque la prime fut portée à 40 shillings en 1749 que l'industrie baleinière redémarra en Angleterre. Les baleiniers anglais dans le détroit de Davis passèrent de deux en 1749 à 20 en 1750. L'entrée en scène des Écossais porta leur nombre à 40 en 1752, à 49 en 1753, à 67 en 1754, à 82 en 1755 et à 83 en 1756[30]. Les subventions n'étaient pas l'unique raison de la magistrale reprise de cette industrie britannique. Le besoin accru d'huile a également joué un rôle très important. Ce besoin venait surtout de l'industrie textile qui l'utilisait pour laver la laine avant de la filer. Malgré sa réputation de qualité supérieure, c'est son coût inférieur qui la faisait préférer à l'huile de colza. Vu la forte demande de tenues militaires durant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, l'huile de baleine était assurée d'un débouché. L'industrialisation et l'urbanisation, par leur consommation accrue de lubrifiant, de peinture et d'éclairage, furent aussi des facteurs de développement très importants.

La participation de l'Angleterre à la pêche de la baleine prit davantage d'ampleur avec le début de la guerre de l'Indépendance américaine. Ce conflit eut pour effet de priver l'Angleterre d'importantes entrées d'huile. En effet, avant les années 1770, pas moins de 90 pour cent de l'huile de baleine qui entrait en Angleterre était produite par les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre[31]. Dans les circonstances, l'Angleterre n'eut d'autre choix que de produire elle-même l'huile dont elle avait besoin. C'est dans cette optique et aussi dans le but de former

de nouveaux marins pour ses navires de guerre, qu'en 1775, le Parlement britannique consentit une exemption de taxe aux navires qui allaient pêcher dans le golfe Saint-Laurent, à Terre-Neuve et au Labrador. Ce dégrèvement s'appliquait à tous les navires de construction britannique de 50 tonneaux et plus et portant un équipage d'au moins 15 hommes dont les trois quarts étaient sujets britanniques. Grâce à cette loi, ces navires pouvaient importer l'huile en Angleterre sans devoir payer la taxe d'entrée. De plus, les 5 plus grosses cargaisons se méritaient respectivement des bonis de 500, 400, 300, 200 et 100 £[32].

En 1786, l'Angleterre armait 162 navires pour le Groenland et le détroit de Davis. L'année suivante, le nombre passait à 250, puis à 255 en 1788 dont un bâtiment de 987 tonneaux. À chaque année, le gouvernement versait près de 100 000 £ en primes à 6000 pêcheurs[33]. Au total, de 1750 à 1788, l'Angleterre et l'Écosse armèrent respectivement 1449 et 430 baleiniers à destination du Groenland et du détroit de Davis[34]. La situation était d'autant plus propice, qu'à compter de cette période, l'industrie baleinière hollandaise commençait à décliner sérieusement.

Dans les années 1790, l'industrie baleinière était si bien établie que le gouvernement put réduire la prime à 25 puis à 20 shillings sans en freiner pour autant la croissance. C'est à cette époque que les Anglais commencèrent à exploiter les mers du sud. Les navires baleiniers partaient souvent avec un équipage d'indésirables qu'ils abandonnaient dans les îles pour revenir avec les cales remplies d'huile. Les premières expéditions pêchaient le cachalot dont le rythme de migration est très ponctuel. Petit à petit, on en vint aussi à pêcher la baleine franche dans les baies de Tasmanie, d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

La pêche anglaise de la baleine fut sévèrement affectée par les nombreuses guerres de la fin du XVIII^{e} siècle et du début du XIX^{e}. La Grande-Bretagne qui armait 255 navires pour l'Arctique en 1788, n'en armait plus que 50 en 1800. Avec la paix de 1802, le nombre grimpa à 118 mais chuta à nouveau avec la guerre de 1803[35]. Par contre, si le nombre des navires diminuait, la quantité des prises augmentait: en 1790, 97 navires avaient rapporté 3309 tonnes d'huile; en 1804, 84 navires en ramenèrent 7053 tonnes[36].

Dans la première décennie du XIX^{e} siècle, la valeur de l'huile augmenta légèrement mais celle des fanons subit une baisse prodigieuse. Cette dévaluation aurait été causée par un changement dans la mode. La chute des prix des fanons permit toutefois leur utilisation dans une plus grande variété de produits et les prix remontèrent quelques années plus tard. En somme, de 1790 à 1815, l'industrie baleinière anglaise fut aux prises avec des guerres et l'instabilité des prix. Ses activités étaient également partagées entre les mers du sud et le Pacifique, et l'Arctique. Les deux endroits avaient leurs avantages et leurs inconvénients: si le spermaceti des cachalots des mers chaudes valait de trois à quatre fois plus que l'huile des baleines, par contre, les expéditions vers le sud duraient quatre ans et leurs préparatifs nécessitaient des dépenses beaucoup plus considérables; de plus, le cachalot n'avait pas de fanons et donnait 10 fois moins d'huile; toutefois, les risques de perdre des navires étaient beaucoup plus grands dans l'Arctique à cause des glaces.

Après quelques années infructueuses dans les mers du sud et le Pacifique, la Grande-Bretagne fit un retour en force dans l'Arctique à compter de 1816 avec 146 navires[37]. Cette époque correspond à la découverte d'une quantité importante de baleines sur la côte ouest de l'île de Baffin. En 1820, la ville de Hull seule envoyait dans l'Arctique 60 baleiniers qui réalisèrent un revenu record de 318 800 £[38].

La pêche anglaise à cette époque était dominée par la présence des William Scoresby, père et fils, qui ont beaucoup contribué à la diffusion des connaissances sur cette pêche. Le père, né en 1760, fit son premier voyage sur un baleinier à bord de la *Henrietta*. En 1787, il était harponneur. De 1791 à 1823, il commanda plusieurs baleiniers dont la *Henrietta*, le *Dundee*, la *Resolution*, le *John* et le *Fame*. Il mourut en 1829. Son fils (1789-1857) fit son premier voyage à 10 ans avec son père à bord du *Dundee*. Après avoir suivi des cours de chimie et de géographie en 1807 et 1808, il fut nommé commandant de la *Resolution* en 1810 et du *Esk* en 1813. William Scoresby fils fut nommé membre de la Société royale d'Édimbourg en 1819 et "fellow" de celle de Londres en 1824. Il a écrit de nombreux ouvrages scientifiques dont *An Account of the Arctic Regions with a History and Description of the Northern Whale-fishery* qui est paru en 1820. Le premier volume de cette oeuvre magistrale traite de la géographie, de l'hydrographie, des glaces, du climat et de la faune du territoire. Le second porte uniquement sur la pêche de la baleine dans ces regions froides et en particulier sur la pêche anglaise. L'époque à laquelle l'ouvrage fut écrit correspond à l'âge d'or de la présence anglaise au Groenland et dans le détroit de Davis. L'auteur lui-même a participé à plusieurs de ces expéditions annuelles. Doté d'un excellent sens de l'observation et à la fine pointe des connaissances scientifiques de son temps, William Scoresby a su rédiger un ouvrage qui, par sa précision, son souci du détail et son caractère scientifique, demeure encore aujourd'hui parmi les meilleurs sur le sujet[39].

Selon Scoresby, le navire idéal pour pêcher la baleine dans l'Arctique à cette époque jaugeait de 330 à 340 tonneaux[40]: un bâtiment plus petit aurait exigé le même équipage tandis que plus grand, il aurait causé des dépenses inutiles. À cause des modifications qu'on devait apporter à l'architecture, il en coûtait plus cher pour armer ces bâtiments que tout autre navire. Afin de résister à la glace, les baleiniers devaient être renforcés à l'intérieur par des traverses supplémentaires et doublés à l'extérieur par des plaques de fer. Le départ pour le Groenland se faisait en mars ou en avril et pour le détroit de Davis, à la fin de février. L'aller se faisait sans cargaison d'où l'importance d'une bonne pêche pour entrer dans ses frais. Les navires se rendaient d'abord sur la côte nord du Labrador, dans le détroit de Cumberland. En mai, ils traversaient sur la côte est du détroit et en juillet, ils pénétraient dans la mer de Baffin. Le retour se faisait au début de novembre. Les banquises étaient l'endroit idéal pour tuer les baleines parce que les ouvertures où elles pouvaient faire surface pour respirer étaient plus limitées. Ces banquises constituaient toutefois un danger énorme pour les navires et plusieurs se sont faits écraser comme de simples jouets.

Une récolte de 40 à 50 tonnes d'huile couvrait amplement le coût de l'armement. Par contre, un navire qui revenait les cales vides perdait

2000 £[41]. En sachant qu'une baleine franche du détroit de Davis donnait généralement 1 tonne de fanons et 21 tonnes d'huile, il fallait donc être très malchanceux pour ne pas faire ses frais. La moyenne des cargaisons d'huile était de 160 tonnes[42]. En 1813, le *Esk* commandé par William Scoresby, revint avec une cargaison de 354 tonnes d'huile évaluée à 11 000 £[43]. Contrairement aux Basques et aux Américains, les Anglais n'ont jamais transformé le lard à bord des navires. La raison principale en est que les Anglais pêchant surtout la baleine franche, les fours n'auraient pu suffire à en fondre tout le lard: alors que le cachalot donnait 2 tonnes d'huile, la baleine franche en produisait 21; les basses températures de l'Arctique rendaient également les opérations de fonte encore plus difficiles. Cette huile servait, entre autres, à l'éclairage des rues[44], des ateliers, des maisons, des manufactures et des magasins; elle entrait dans la fabrication des savons doux, des vernis, des peintures, des cordages et dans la préparation du cuir et de la laine; une partie servait aussi de lubrifiant.

L'année 1820 marque le sommet de l'industrie baleinière anglaise et l'amorce du déclin. L'utilisation de plus en plus fréquente du gaz de houille et de l'huile de colza, la diminution du nombre des baleines et l'abandon de la politique de subventions en 1824 sont les principales causes de ce déclin. Dans les années 1830, plusieurs pêcheurs se mirent à diversifier leurs intérêts en pratiquant à la fois la pêche de la baleine et la chasse aux phoques. La solution n'était toutefois que temporaire et peu efficace puisqu'en 1844, la flotte anglaise qui avait compté jusqu'à 323 bâtiments au début des années 1820, n'en comprenait plus que 85[45]. Dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, l'industrie baleinière anglaise vivait ses derniers jours. Les capitalistes n'investissaient plus dans cette activité et les jeunes marins refusaient de s'engager sur les baleiniers. Seuls les Écossais armaient encore pour la pêche. Les ports d'Aberdeen, de Peterhead et de Dundee en particulier remplaçaient ceux de Hull et de Londres. En raison de son importante industrie de la jute, Dundee subsista jusqu'au début du XX^{e} siècle mais la pêche de la baleine disparut de l'Arctique.

ILLUSTRATIONS

1. Harponnement.
Cette illustration et les huit suivantes (fig. 2-9) représentent des scènes de pêche de la baleine inspirées du récit que John Monck fit de cette activité au Spitsberg en 1619-1620. (Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 4, p. 750. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118303.)

2. Remorquage.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 4, p. 750. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118308.)

3. Dépeçage.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 4, p. 750. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118304.)

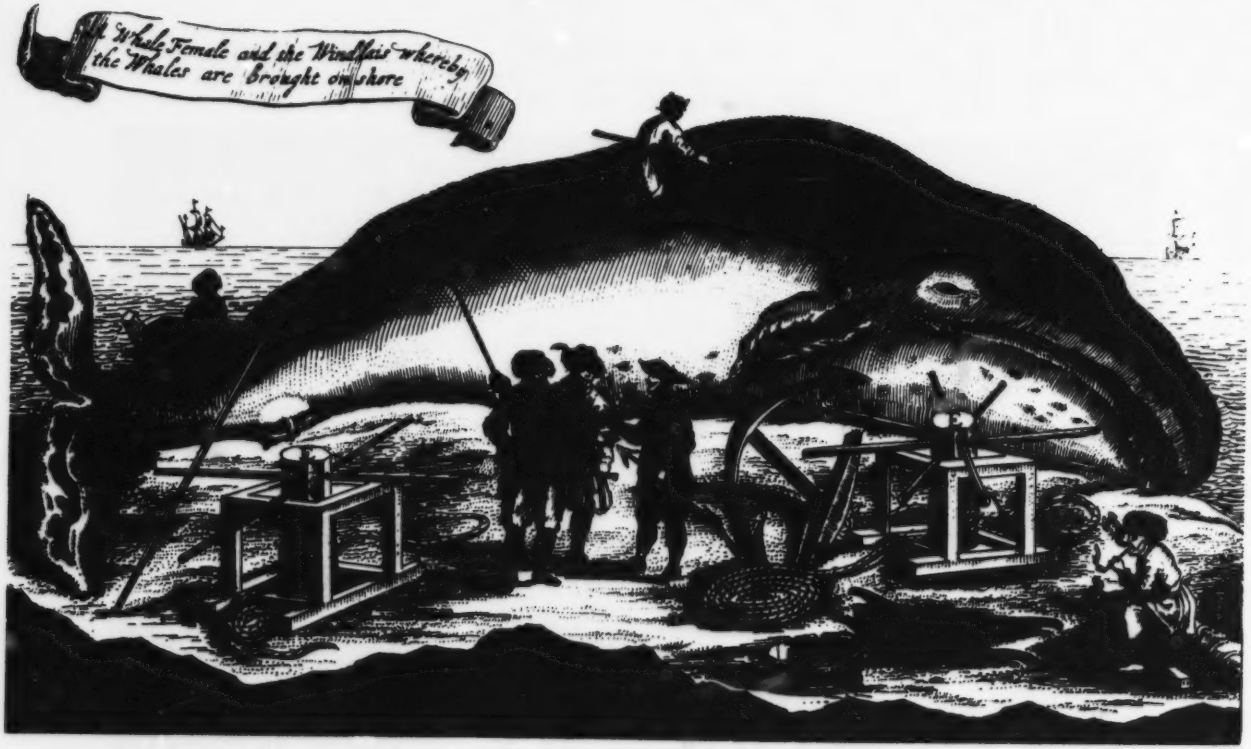
4. Installation sur la côte.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 4, p. 750. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118309.)

5. Fonte du lard.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 4, p. 750. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118305.)

6. Tonneliers au travail.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 4, p. 750. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118311.)

7. Façonnage des fanons.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 4, p. 750. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118310.)

8. La pêche au Spitsberg en 1630.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. I, p. 442. Archives publiques du Canada, Division de l'iconographie, C-118314.)

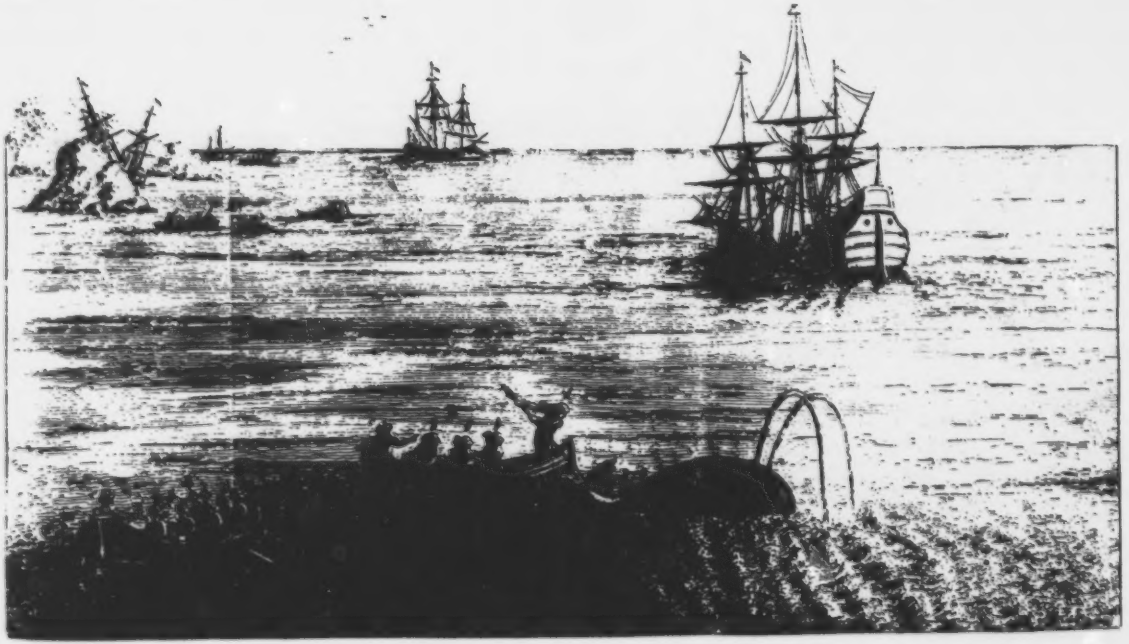


9. Treuils pour hisser la baleine sur la côte.
(Awnsham Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, Londres, Henry Lintot, 1744, vol. 1, p. 444. Archives publiques du Canada, Division de l'icono-graphie, C-118313.)

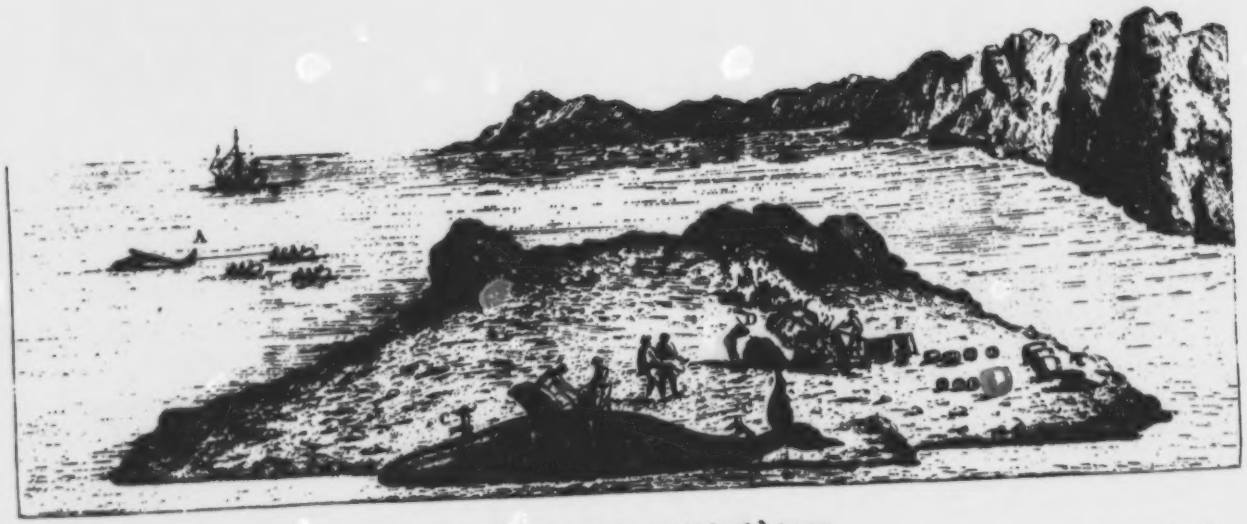
10. Pêcheurs.

1, 2, 3: pêcheurs hollandais tenant respectivement une lance, une gaffe et une lance; 4, 5, 6: pêcheurs basques lançant un harpon, tenant une bayonnette pour achever les baleines blessées, et lovant une corde. (Sanez Antonio Reguart, *Diccionario historico de los artes de la pesca nacional* Madrid, s. éd., 1795, dans Rafael Gonzalez Echegarry, *Balleneros Cantabros*, Santander, Institucion cultural de Cantabria, 1978, p. 133.)

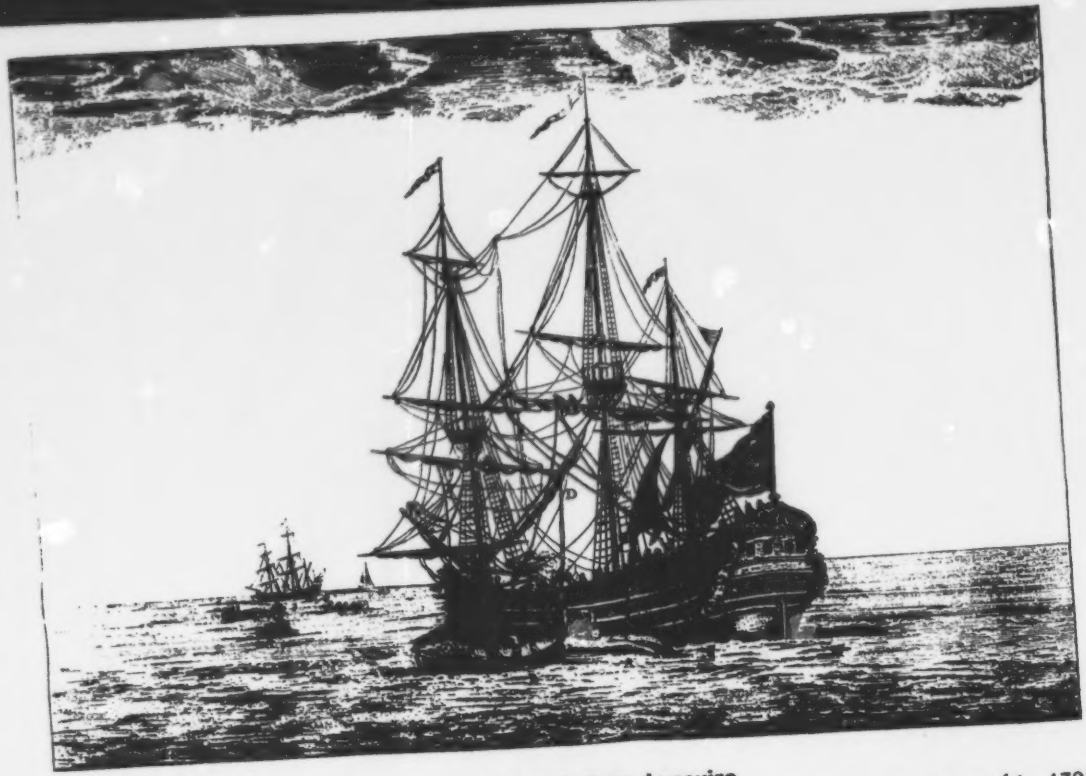
11. Baleinier hollandais du XVII^e siècle.
(Sanez Antonio Reguart, *Diccionario historico de los artes de la pesca nacional*, Madrid, s. éd., 1795, dans Rafael Gonzalez Echegarry, *Balleneros Cantabros*, Santander, Institucion cultural de Cantabria, 1978, p. 134.)



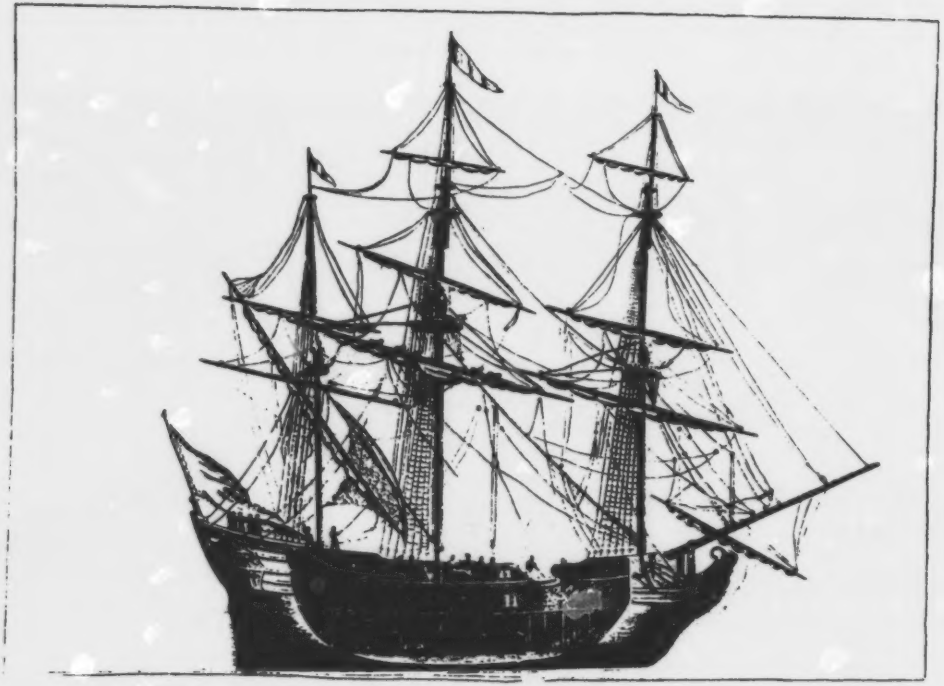
12. Harponnement de la baleine par les Hollandais.
(Sanez Antonio Reguart, *Diccionario historico de los artes de la pesca nacional*, Madrid, s. éd., 1795, dans Rafael Gonzalez Echegarry, *Balleneros Cantabros*, Santander, Institucion cultural de Cantabria, 1978, p. 137.)



13. Dépeçage et fonte du lard à terre.
A: baleine remorquée vers la côte; C: dépeçage d'une baleine attachée au rivage; D: morceaux de lard prêts à fondre; E: fondoir; F: réservoirs d'eau pour refroidir l'huile. (Sanez Antonio Reguart, *Diccionario historico de los artes de la pesca nacional*, Madrid, s. éd., 1795, dans Rafael Gonzalez Echegarry, *Balleneros Cantabros*, Santander, Institucion cultural de Cantabria, 1978, p. 143.)



14. Dépeçage le long du navire.
(Sanez Antonio Reguart, *Diccionario historico de los artes de la pesca nacional*, Madrid, s. éd., 1795, dans Rafael Gonzalez Echegarry, *Balleneros Cantabros*, Santander, Institucion cultural de Cantabria, 1978, p. 144.)



15. Entreposage de l'huile à bord du navire.
(Sanez Antonio Reguart, *Diccionario historico de los artes de la pesca nacional*, Madrid, s. éd., 1795, dans Rafael Gonzalez Echegarry, *Balleneros Cantabros*, Santander, Institucion cultural de Cantabria, 1978, p. 147.)

LES HOLLANDAIS

Si les Basques furent les premiers à faire de la pêche de la baleine une industrie, les Hollandais furent les premiers à l'exploiter de façon aussi intensive aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les industries hollandaise et anglaise ont toutes deux débuté au Spitsberg avec une année d'intervalle. Toutefois, pour des raisons économiques et politiques, en l'espace de quelques années seulement, les Hollandais devancèrent tous leurs concurrents et occupèrent pendant plus d'un siècle le premier rang des pays pêcheurs de baleine.

Au Spitsberg

Vers la fin du XVI^e siècle, commençait l'exploration des mers polaires afin de découvrir un nouveau passage vers les Indes. C'est à l'une de ces expéditions que nous devons la découverte de l'île du Spitsberg par le Hollandais William Barents en 1596. Barents, qui était accompagné du pilote Jacob Heemskerke et du capitaine Hendickszoon, perdit d'ailleurs la vie dans ce voyage.

Le résultat le plus éloquent de cette exploration fut de révéler l'importante quantité de baleines dans les environs de l'île. Toutefois, à l'instar des Anglais, les Hollandais mirent quelques années avant d'exploiter cette ressource. Ce n'est qu'en 1612 qu'ils armèrent leur première expédition dont l'unique navire était commandé par Allen Sallowes, un ancien employé de la Muscovy Company de Londres qui avait dû quitter l'Angleterre pour dettes[1]. L'année suivante, le nombre de navires passait à 2 et atteignait 18 en 1614. Cette augmentation très sensible était due à la création de la compagnie Noordsche l'année précédente. Cette compagnie, qui était la riposte à la Muscovy Company anglaise, se composait de représentants des Chambres de commerce de plusieurs villes hollandaises. En 1614, la flotte baleinière de la Hollande était aussi accompagnée par quatre navires de guerre dont la présence était la conséquence directe de la politique de la Muscovy Company. En effet, l'année précédente et sous le prétexte d'un droit exclusif à la pêche de la baleine accordé par le roi d'Angleterre Jacques I^er, cette compagnie avait capturé les deux navires hollandais causant ainsi une perte évaluée à 130 000 guilders[2]. C'est donc afin d'éviter que de tels gestes ne se répètent et aussi pour témoigner de son refus à reconnaître la charte de Jacques I^er, que la Hollande avait décidé d'expédier ces quatre navires de guerre.

De 1615 à 1617, la Hollande arma respectivement 14, 4 et 12 navires pour la pêche au Spitsberg[3]. Cette dernière année, la charte de la compagnie Noordsche fut renouvelée pour une période de quatre ans. La nouvelle charte défendait à quiconque de pêcher sans autorisation au Spitsberg sous peine de voir son navire confisqué et de payer une amende de 6000 guilders[4]. À cette époque, les Hollandais, comme les Anglais,

employaient des spécialistes basques pour diriger les principales opérations de la pêche. C'est également à cette époque que la Hollande commença à pêcher à l'île de Jan Mayen au sud-ouest du Spitsberg.

La querelle qui opposait les Hollandais aux Anglais dégénéra à nouveau en conflit armé en 1618. Cette fois, ce sont les Hollandais qui en sortirent vainqueurs. Personne n'y trouvant son compte, les différentes parties, qui comprenaient aussi les Danois, les Français, les Hambourgeois et les Basques, en vinrent à une entente par laquelle ils se partageaient le Spitsberg. Les Hollandais, qui furent les deuxièmes à choisir, arrêtèrent leur préférence sur les baies North, South et Holland de même que sur la petite île Amsterdam située au large de la pointe nord-ouest du Spitsberg. Si cette île n'est plus aujourd'hui qu'un désert de roches où les oiseaux font leurs nids, il en était tout autrement au XVII[e] siècle. C'est dans cette île que les Hollandais fondèrent l'établissement de Smeerenberg en 1619. En hollandais, ce mot signifie "cité de la fonte", et il convenait parfaitement à ce centre baleinier dans les années 1620 et 1630. Des douzaines de navires étaient ancrés le long des côtes tandis que d'autres allaient et venaient dans un mouvement continuel. La ville comprenait des cabarets, des tavernes, des magasins, un fort et même une église. Les 12 000 à 18 000 pêcheurs qui fréquentaient cet endroit étaient desservis par plusieurs marchands et corps de métier dont des forgerons qui préparaient les harpons et les lances et des boulangers qui cuisaient le pain[5]. Selon Martens, un chroniqueur de l'époque, les hommes vivaient dans d'immenses "tents" de 24 mètres sur 15:

> La porte d'entrée ouvrait sur une grande pièce dans laquelle se trouvaient les couchettes des hommes. Un mur percé d'une autre porte donnait sur une pièce plus petite appelée "la dépense" [...] La porte arrière ouvrait sur cette petite pièce d'où un escalier conduisait à la soupente ou au grenier [...] Les ateliers des tonneliers, surmontés d'un grenier dans lequel les hommes dormaient, étaient construits à part, tout comme les entrepôts. Il y avait aussi plusieurs autres baraques plus petites.[6]

D'immenses entrepôts et des montagnes de tonneaux étaient répartis tout autour de l'île. Les fondoirs fonctionnaient jour et nuit et les cargaisons s'accumulaient si rapidement que des navires étaient affectés uniquement à leur transport en Hollande.

Il existe six relations de la pêche hollandaise de la baleine au Spitsberg à cette époque et une histoire rédigée par Zorgdrager en 1720. D'après cet auteur:

> Les bateaux étaient ancrés dans la baie [Dutch Bay], au-delà de la batture de Smeerenberg, l'un derrière l'autre ou si près l'un de l'autre qu'une chaloupe pouvait à peine passer entre eux pour amener les barils d'huile de la côte à bord. Une ancre était jetée de l'avant des bateaux dans la baie et la poupe des bateaux était amarrée à la côte par un câble fixé à la base des fondoirs, à

> une grosse pierre ou à une mâchoire de baleine. Des mâchoires étaient entassées à divers endroits sur la plage à cette fin, et on peut encore en voir aujourd'hui. Ainsi, dans ce hâvre sûr, trois à quatre milles à l'intérieur des terres, à l'abri de tout vent, les Hollandais poursuivaient joyeusement leur pêche, allant et venant en chaloupe autour des bateaux dans la baie, où à l'époque le poisson foisonnait, et laissant suffisamment de traces de leurs activités pour qu'il soit possible de dire que s'il n'y avait pas eu ce genre de pêche ils ne se seraient pas installés aussi solidement autour de leurs fondoirs en laissant confortablement leurs bateaux à l'ancre. En outre, ils amenaient double équipage de 60, 70 et même 80 hommes dont certains étaient affectés aux chaloupes pour tuer les poissons [baleines] et les amener aux fondoirs, tandis que d'autres restaient à terre pour prélever le lard, le hacher menu et le réduire en huile dont ils remplissaient les barils qu'ils faisaient ensuite rouler jusqu'au bord de l'eau. D'autres restaient sur les bateaux pour amener les barils le long du bord, les hisser à l'aide d'une poulie et les embarquer.[7]

Chaque établissement correspondait à une des villes membres de la compagnie Noordsche et possédait son propre cabestan pour hisser les baleines sur la côte, tirer les navires à leur mouillage et soulever le lard et les barils d'huile. D'après un auteur, l'utilisation de ces treuils jumelés à une glissoire, serait l'une des trois contributions hollandaises à la pêche de la baleine, les deux autres étant l'établissement de bases saisonnières comme celle de Smeerenberg et la protection militaire accordée à la flotte de pêche[8]. Chaque ville avait également son fondoir; les plus anciennes et les mieux représentées comme Amsterdam, Rotterdam et Hoorn étaient les mieux situées le long de la côte. Tout l'équipement des installations côtières était transporté au Spitsberg par des navires spécialement affectés à cette fin. Une partie de ce matériel, dont les chaloupes, demeurait sur place pour la saison suivante[9]. Chaque navire avait deux chefs: le commandant dirigeait les opérations navales, et le *specksynder* ou *specksioneer* était responsable de la pêche. Ce dernier était presque toujours un Basque; avec le temps et l'expérience, les fonctions du *specksioneer* revinrent au commandant.

La fondation de Smeerenberg, jumelée aux nombreuses difficultés de l'industrie baleinière anglaise, propulsa la Hollande au premier rang des pays pêcheurs de baleine au début des années 1620. Les trois premières décennies de l'activité baleinière hollandaise se déroulèrent dans les baies du Spitsberg et plus particulièrement à Smeerenberg. C'est d'ailleurs en réaction à la défense que les Hollandais avaient faite aux Basques de pêcher à cet endroit que ces derniers détruisirent les pêcheries de Jan Mayen en 1632. Afin de minimiser les risques d'une nouvelle attaque, les Hollandais tentèrent d'y faire hiverner de leurs compatriotes mais cette politique échoua en raison des pénibles condi-

tions climatiques. Toutefois, déjà à la fin des années 1630, les baleines commençaient à se faire plus rares dans les baies de l'île. Plus prudents, les cétacés se réfugiaient désormais en haute mer et forçaient les pêcheurs à les poursuivre, rendant ainsi inutiles les établissements côtiers.

Vers 1640, en raison de cet éloignement des baleines, toute activité baleinière cessa à Smeerenberg. Désormais, l'établissement ne servira plus que de poste de secours ou d'escale sur la route des baleiniers. Ce déplacement de l'activité baleinière provoqua à son tour la disparition de la compagnie Noordsche. Loin d'affecter son rendement, cette suppression du droit d'exclusivité revigora l'industrie baleinière hollandaise en libéralisant le commerce. À partir de 1645, cet affranchissement de la pêche devait être étroitement lié à la montée fulgurante que connaîtrait cette industrie en Hollande dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle. Des quelques dizaines de navires que la compagnie Noordsche armait avant 1642, la flotte baleinière hollandaise passera à 300 bâtiments et à 18 000 pêcheurs dans les années 1670[10].

La pêche se pratiquait alors dans les baies du Spitsberg, du côté de la Norvège à l'est et du côté du Groenland moderne à l'ouest. Chaque navire devait déposer la somme de 6000 guilders afin de garantir son retour avec sa cargaison dans son port d'attache[11]. De la sorte, le gouvernement hollandais s'assurait l'exclusivité du commerce des produits de la baleine. Les années 1670 marquent d'ailleurs le début de la période la plus prospère de l'histoire de la pêche hollandaise. De 1675 à 1721, les Hollandais armèrent 6884 navires et tuèrent 32 908 baleines pour une valeur totale de 150 millions de florins ou 14 millions de livres sterling[12]. Dans les années 1680, la flotte hollandaise constituait 70 pour cent de la flotte mondiale des baleiniers[13]. Dans la seule décennie de 1699 à 1708, les Hollandais équipèrent 1652 navires et capturèrent 8537 baleines pour une valeur totale de 26 385 120 florins et un profit net de 4 727 120 florins[14]. Leur année record semble toutefois avoir été 1680 alors qu'ils armèrent 260 navires transportant 14 000 hommes[15]. Cette pêche était d'autant plus florissante que les Basques et les Anglais l'avaient pratiquement abandonnée, laissant le champ libre à la Hollande qui fournissait toute l'Europe en huile et en fanons. Au plan national, ce commerce était même plus lucratif que celui des épices qui a fait la renommée de la Hollande: contrairement aux épices que les Hollandais obtenaient en échange de florins, les produits de la baleine n'impliquaient aucun exode monétaire; au contraire, ils favorisaient l'entrée en Hollande de devises étrangères. De plus, ces produits n'étaient pas périssables[16].

Le transfert du champ d'activité de la pêche de la baleine des baies du Spitsberg à la haute mer a nécessairement impliqué des modifications dans les méthodes de capture et de transformation. Ne pouvant plus amener les baleines aux fondoirs en raison de l'éloignement des côtes, les Hollandais auraient pu, à l'instar des Basques, amener les fondoirs aux baleines en fondant le lard à bord des navires. Toutefois, ils ont toujours refusé d'adopter cette méthode par crainte du feu. Ils préféraient plutôt découper le lard en morceaux et l'entreposer dans des barriques pour le faire fondre en Hollande. Ce procédé avait cependant l'inconvénient de produire moins d'huile et d'une moindre qualité[17].

Pour les Hollandais, le navire idéal à cette époque mesurait 33,5 m sur 8,7 et 3,6 et jaugeait 400 tonneaux[18]. Il transportait un équipage de 40 à 50 hommes et il était renforcé de plaques de métal. Il portait trois mâts et un beaupré très incliné. Le pont était relativement dégagé et le gaillard, bien que plus élevé que le pont, était néanmoins plus bas que la lisse. Les Hollandais avaient une préférence pour la voile aurique qui leur permettait de mieux manoeuvrer dans les glaces et dans les fjords. La nourriture du déjeuner consistait en gruau; les autres repas se composaient de viande marinée, de poisson séché, de pois et de pain accompagnés d'eau. Lorsqu'ils en avaient la chance, ils consommaient du poisson frais, des oeufs ou des plantes trouvés sur la côte. Ils réussissaient ainsi à éviter plusieurs maladies causées par un régime alimentaire mal équilibré[19].

Après avoir capturé et dépecé la baleine selon les méthodes déjà expliquées, ils plaçaient les morceaux de lard dans des tonneaux que les Français nommaient "quartaux", les Allemands "kartels", les Anglais "quardeels", et eux-mêmes "kardeels". Ces tonneaux contenaient 64 gallons anglais[20]. On y entassait les morceaux de lard qui réduisaient de 20 pour cent à cause de la fermentation. De retour au pays, on vidait les tonneaux dans un grand bac et on remuait le lard afin de le délayer. On allumait ensuite le fondoir puis on jetait le contenu des bacs dans une chaudière de cuivre large et plate placée dans un massif de brique et de maçonnerie. Cette chaudière contenait deux *kardeels* de lard. Lorsque l'huile était chaude, on la remuait pour en détacher les parties qui ne fondaient pas. À mesure que l'huile s'accumulait dans la chaudière, on la ramassait avec des cuillères et on la transvidait dans le premier de trois autres petits bacs. Ces bacs étaient tous moins élevés les uns que les autres et communiquaient entre eux au moyen d'une gouttière. Les bacs contenaient de l'eau pour refroidir l'huile. Lorsque le premier était plein, l'huile s'écoulait dans le deuxième puis dans le troisième. À la sortie du dernier bac, refroidie et nettoyée, elle était versée dans les barriques pour être vendue en Hollande et à l'étranger[21]. Selon Duhamel du Monceau, l'huile ainsi produite se vendait moins cher parce que le lard ayant demeuré longtemps dans les tonneaux, elle avait contracté une odeur[22].

Au détroit de Davis

Les Hollandais furent les premiers à exploiter les réserves du détroit de Davis à compter de 1719. Deux ans plus tard, leur flotte baleinière comprenait 251 navires qui pêchaient au Groenland ou dans le détroit de Davis[23]. En 1725, un mémoire français sur l'armement et la pêche de la baleine à Saint-Jean-de-Luz parle de 400 navires hollandais et 20 000 marins, soit 20 fois plus que la flotte française[24]. Il en coûtait l'impressionnante somme de 1 800 000 guilders pour armer cette flotte, soit l'équivalent de 18 tonnes d'or. De ce montant, 540 000 guilders servaient à l'achat des provisions et de l'équipement et 1 200 000 étaient versés en salaire aux capitaines et aux équipages. Par contre, la flotte rapportait en moyenne 44 000 tonneaux de lard et 54 000 kilos de fanons pour une valeur totale de 2 100 000 guilders. Après avoir déduit les

coûts de manutention et de transformation, il restait un revenu brut de 1 900 000 guilders. Environ 70 pour cent de toute la production était expédiée à l'étranger[25]. À chaque année, les Hollandais exportaient, en France seulement, de 7000 à 8000 barils d'huile "et du savon à proportion"[26].

Au milieu du XVIII^e siècle, l'industrie hollandaise de la pêche de la baleine continuait à dominer le marché mondial mais l'écart se rétrécissait rapidement. Le déclin s'amorça à compter des années 1770 alors que deux rivaux de taille commençaient à offrir une sérieuse concurrence aux Hollandais: d'une part les Anglais qui étaient en train de reconstituer leur flotte, et d'autre part les Américains qui amorçaient alors la période de l'âge d'or de leur industrie de la pêche des cétacés. A la fin du XVIII^e siècle, l'industrie baleinière hollandaise était mourante. En 1791, elle n'armait plus que 62 navires[27]. Les pêcheurs de ce pays, qui avaient dominé la scène pendant 150 ans et qui, de 1669 à 1778, avaient capturé 64 576 baleines, durent céder la place à leurs concurrents[28].

LES AMÉRICAINS

Trois grandes phases se dégagent de l'histoire de la pêche de la baleine par les Américains[1]: la première, des débuts jusqu'en 1712, celle de la pêche côtière; la deuxième, de 1712 à 1761, celle de la pêche hauturière avec transformation du lard sur la côte; finalement, de 1761 jusqu'au XX^{e} siècle, celle de la pêche hauturière mais avec transformation du lard à bord des navires.

De 1614 à 1712

L'établissement des premiers Anglais en Nouvelle-Angleterre a suivi de quelques années seulement les débuts de la pêche de la baleine par leurs compatriotes au Spitsberg. Pour cette raison, il est probable que les premiers explorateurs et les premiers colons de cette partie du Nouveau Monde aient été initiés à cette pratique. Ce semble être le cas notamment du capitaine John Smith qui, en 1614, aurait délaissé son projet initial d'exploration pour pêcher la baleine[2]. C'est également le cas des membres d'équipage du *Mayflower*, un ancien baleinier, qui auraient choisi de s'établir au Cape Cod parce que "de grosses baleines de la meilleure espèce pour l'huile et les os venaient quotidiennement s'ébattre autour du bateau"[3]. Un poème de William Morrell écrit à Plymouth en 1623 laisse même supposer qu'on faisait déjà la pêche des cétacés, ou qu'on s'apprêtait à la faire:

> La puissante baleine hante les eaux de ce port
> Son huile, chez le marchand, vaudra de l'or.[4]

Cette allusion à la pêche dès 1623 est confirmée par une charte royale de 1629 qui accorde le droit de pêcher la baleine aux résidents du Massachusetts[5]. Vers la même époque, Richard Mather déclarait avoir vu "de puissantes baleines crachant de l'eau en l'air, telle une fumée sortant d'une marmite bouillante, et faire écumer et blanchir la mer autour d'elles, comme il est dit dans le livre de Job, et ces animaux sont d'une taille si impressionnante que je ne m'étonne pas que Jonas ait pu séjourné dans le ventre d'une baleine"[6].

À la même époque, les Amérindiens pratiquaient déjà la pêche de la baleine. Le capitaine George Waymouth décrit les méthodes en usage chez eux dans son récit de voyage de 1605:

> Ils ont une façon particulière de tuer la baleine qu'ils appellent *powdawe*; ils décrivent sa forme, comment elle souffle l'eau, ajoutent qu'elle mesure douze brasses et qu'ils s'en vont à la pêche avec leurs rois, dans une multitude de bateaux et comment ils la frappent avec un os taillé en forme de harpon attaché à une grosse corde solide, faite d'écorce, qu'ils laissent filer. Alors, ils encerclent la baleine et dès qu'elle remonte

> pour respirer, ils la tuent de leurs flèches. Lorsqu'ils l'ont ramenée à la côte, ils appellent tous leurs grands chefs, qu'ils nomment sachems, [*sagamores*] et divisent la prise en donnant à chaque homme une part, part qui sera suspendue près des maisons en guise de provision. Et quand ils la font bouillir, ils récupèrent la graisse et la mettent sur leurs pois, leur maïs ou les autres légumes qu'ils mangent.[7]

Il ne fait aucun doute que la pêche des indigènes ait influencé les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre. S'il n'est pas démontré que les Blancs aient appris leurs techniques des Amérindiens, il n'en demeure pas moins que leur pêche a pu inciter les colons à les imiter.

Toutefois, il faudra attendre une trentaine d'années avant que les colons anglais ne passent véritablement aux actes. Depuis les années 1620 jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, il semble bien que ces pionniers se soient contentés de récupérer les baleines échouées sur la côte ou emprisonnées dans des baies peu profondes. Dans tous les établissements s'échelonnant de la rivière Kennebec à Long Island Sound, les revenus provenant de ces prises étaient divisés en trois parts égales: une pour le gouvernement colonial, une autre pour la ville qui avait juridiction sur l'endroit de la découverte et une dernière pour la personne qui avait trouvé le cétacé[8]. En 1644, les villes de Southampton et de Long Island formèrent quatre corps de guet composés de 11 personnes chacun, dont deux étaient choisies à tour de rôle pour dépecer les baleines échouées sur la côte. Les deux dépeceurs recevaient une part double des revenus tandis que les autres membres du corps de guet se méritaient une part simple. L'année suivante, on décida d'accorder (sauf le dimanche) une récompense de 6 shillings à quiconque rapportait à un magistrat, la découverte d'une baleine échouée[9].

C'est vers le milieu du XVII[e] siècle que démarra véritablement la pêche de la baleine en Nouvelle-Angleterre. La première personne connue à tuer une baleine dans cette région fut William Hamilton vers 1660. Toutefois, dès 1645, les habitants des villages côtiers armaient des chaloupes qui patrouillaient le long de la côte pendant une ou deux semaines. L'équipage de ces embarcations s'arrêtait tous les soirs pour dormir à terre. Dès cette époque, la participation des Amérindiens à cette pêche était déjà très grande. De façon générale, ils s'engageaient comme baleiniers ou guetteurs chez des Blancs qui avançaient les capitaux. En 1650, pour un pourcentage sur l'huile produite, les habitants de Southampton employaient des membres des tribus environnantes. On retrouve également des preuves de cette association dans les livres de comptes de la ville: le 2 avril 1688, Jacobus Skallenger engageait des Indiens pour pêcher la baleine du 1[er] novembre au 1[er] avril, à 3 shillings par jour chacun. Tout l'équipement devait être fourni par Skallenger et ses associés[10]. De fait, ces Amérindiens, qui venaient surtout de la tribu des Gay Head, étaient si indispensables qu'on les exemptait de plusieurs taxes et du service militaire durant la saison de pêche qui durait tout l'hiver, et aucune autorité ne pouvait les poursuivre durant cette période. C'est de cette association entre Amérindiens et Blancs qu'est née l'industrie baleinière américaine.

En quelques années, grâce à cette collaboration entre les deux peuples, la pêche devint si importante, que tout homme devait obligatoirement prendre son tour de garde sur une colline avoisinante. En 1684, la pêche avait atteint un tel rendement le long de la côte est américaine que le gouverneur de New York autorisait l'imposition d'une taxe de 10 pour cent sur l'huile de baleine exportée ailleurs qu'en Angleterre, en Jamaïque, aux Bermudes ou dans quelques îles des Caraïbes[11]. À la fin des années 1680, le secrétaire John Randolph déclarait: "La nouvelle colonie de Plymouth tire grand profit de la pêche de la baleine. Je crois que ce sera l'un de nos meilleurs revenus maintenant que les castors et les pelleteries nous manquent."[12]

Au tournant du XVIII[e] siècle, Nantuckett devint le chef de file des ports baleiniers. Cette île dépendait plus de la baleine que toute autre colonie parce que c'était sa seule ressource. La première baleine y fut tuée vers 1660 après trois jours de captivité dans le port, soit le temps requis pour fabriquer des harpons. Les insulaires comprirent vite cependant tout le profit qu'ils pourraient tirer de cette pêche. En 1672, ils firent venir James Lopar, un baleinier du Cape Cod, pour leur enseigner les techniques de la pêche, et Ichabod Paddock en 1690. C'est de cette époque que daterait la phrase, peut-être légendaire, d'un pêcheur voyant le souffle des baleines au large: "Il existe de verts pâturages où les petits-enfants de nos enfants iront chercher leur nourriture"[13]. La pêche était alors tellement généralisée que la localité d'East Hampton fermait son école durant la saison de pêche. Même les instituteurs étaient payés en huile de baleine[14].

Il est évident que de la rencontre des cultures européenne et amérindienne sont nées des méthodes de pêche propres à la Nouvelle-Angleterre. Les premiers colons anglais arrivèrent probablement avec un minimum de connaissances de cette activité (encore toute nouvelle en Angleterre) mais aussi avec une technologie bien supérieure à celle des autochtones. Même si, à l'encontre des Anglais, les Amérindiens pêchaient la baleine depuis longtemps, leur équipement n'était pas adapté à l'ampleur de cette pêche. Contrairement à ce que plusieurs auteurs ont prétendu, les Anglais n'ont donc pas adopté les méthodes amérindiennes: ils ont simplement utilisé la seule et unique méthode de capturer les baleines, celle des Amérindiens bien sûr, mais aussi celle des Anglais, des Hollandais et des Basques. Fondamentalement, l'approche était la même partout; seuls les moyens techniques variaient d'un peuple à un autre. Les colons anglais de la Nouvelle-Angleterre n'ont qu'amélioré la technologie amérindienne en remplaçant le canot par la chaloupe, le harpon taillé dans un os par le harpon de fer, et en substituant les outils de métal aux outils de pierre. Il faut aussi ajouter qu'avant l'arrivée des Blancs, les Amérindiens n'extrayaient le lard que d'un seul côté de la baleine parce qu'ils étaient incapables de retourner cette masse de plusieurs tonnes.

À la fin du XVII[e] siècle, la pêche en Nouvelle-Angleterre se pratiquait de la façon suivante: des mâts coiffés de plates-formes d'observation étaient érigés à des endroits stratégiques le long de la côte. Les guetteurs accédaient à ces plates-formes par des tasseaux fixés dans le mât[15]. Quant la vigie signalait une ou plusieurs baleines, les pêcheurs, qui vivaient à proximité de façon à entendre l'appel,

mettaient aussitôt les embarcations à la mer. Paul Dudley, juge en chef du Massachusetts, écrivait en 1725:

> ces chaloupes sont faites de planches à clin en cèdre et sont si légères que deux hommes peuvent facilement les porter, même si elles mesurent 20 pieds de long et peuvent transporter 6 hommes, c'est-à-dire le harponneur, à la pointe de l'embarcation, 4 rameurs et un homme de barre. Ces bateaux sont très rapides et grâce à leur légèreté ils peuvent être rapidement mis à l'eau et ramenés, et ainsi rester à l'abri des dangers.[16]

De plus, étant pointues des deux extrémités, elles pouvaient être propulsées aussi rapidement d'avant qu'à reculons. Grâce au fond plat, l'équipage pouvait les faire pivoter rapidement sur elles-mêmes. Une loi de Nantuckett de 1694 défendait d'ailleurs de couper du cèdre sauf pour la construction de baleinières[17].

La poursuite se faisait à la rame ou à l'aviron. Quelques fois la baleine était tuée du premier coup; en d'autres occasions, il fallait lutter plusieurs heures avant qu'elle ne succombe ou qu'elle s'échappe, ce qui se produisait régulièrement. Lorsqu'ils tenaient leur prise, les pêcheurs la remorquaient à la côte à la rame ou à la voile. Un treuil la hissait sur la terre et la retournait pour en extraire le lard de tous les côtés. L'utilisation de ces treuils ressemble étrangement à la technique hollandaise au Spitsberg, décrite au chapitre précédent. La présence hollandaise à New York pendant un certain temps a peut-être influencé les méthodes de pêche américaines. D'ailleurs, ce n'est sans doute pas l'effet du hasard si la pêche a d'abord débuté dans cette région.

Une fois dépecé, le lard était placé dans des charettes et acheminé aux fondoirs situés à proximité des habitations[18]. Quant à la viande, elle était abandonnée sur la côte n'ayant aucune utilité.

À Nantuckett, cette pêche était organisée en coopérative et chaque pêcheur en retirait des revenus proportionnels à son investissement. Quant aux Amérindiens, ils étaient rémunérés en vêtements, en poudre, en alcool, en argent et même en huile qui servait de monnaie avec laquelle on payait des services. Malgré des méthodes rudimentaires, cette pêche était quand même efficace. En la seule année 1726, les habitants de Nantuckett capturèrent 86 baleines franches noires le long de leurs côtes[19]. Ils en auraient même tué 11 dans la même journée[20]. Cette activité employait 200 hommes pendant les mois d'automne et d'hiver[21].

De 1712 à 1761

Au début du XVIIIe siècle, les réserves de baleines à bosse et de baleines de Biscaye commençaient à diminuer le long des côtes de la Nouvelle-Angleterre. Le phénomène qui s'était produit au Spitsberg se répétait en Amérique: afin de continuer la pêche, les pêcheurs devaient donc s'éloigner de la côte et poursuivre leurs proies en haute mer. En raison de la situation géographique de leur île, les pêcheurs de Nantuckett furent les premiers à tenter de telles expéditions en 1698[22].

C'est présumément en 1712, au cours de l'une de ces expéditions, que Christopher Hussey, un capitaine de Nantuckett, captura le premier cachalot. Poussé loin des côtes par la tempête, Hussey s'attaqua, sans bien le reconnaître, à cet animal dont la présence avait souvent été signalée mais auquel personne n'avait encore osé s'attaquer.

Selon Charles Scammon, un biologiste américain du XIXe siècle, le cachalot produit moins d'huile que la baleine franche: alors que le premier peut donner 25 barils, la seconde en produit 60[23]. Toutefois, l'huile du cachalot est de qualité supérieure: elle est plus légère et plus pure que celle de la baleine. De plus, le cachalot donne trois produits de très grande valeur et qui font défaut chez la baleine: les dents, l'ambre gris et le spermaceti. Les dents d'un ivoire de très grande qualité, entraient dans la fabrication d'objets décoratifs. Sculpter ces dents était un des passe-temps préférés des équipages durant la saison de pêche. Plusieurs musées de la Nouvelle-Angleterre possèdent des collections importantes de ces sculptures connues sous le nom de "scrimshaw" et qui sont de véritables oeuvres d'art. Les intestins des cachalots contenaient également, à l'occasion, de l'ambre gris, un produit valant très cher qui servait surtout à fixer les parfums. On prétend même que le roi Charles II d'Angleterre mangeait ses oeufs avec de l'ambre gris tiré des cachalots échoués sur la côte[24]. Le produit rapportant le plus était toutefois le spermaceti ou blanc de baleine. La présence de ce liquide dans la tête de l'animal n'a pas encore été expliquée de façon satisfaisante. Certains chercheurs prétendent qu'en le comprimant, le cachalot peut ajuster son corps à différentes profondeurs. Ce serait un élément compensatoire de "flottabilité" sous la surface de l'eau. Le spermaceti se trouve à l'état liquide, et une tête de cachalot en contient une tonne. Exposé à l'air, il se transforme en une pâte onctueuse. Ce produit, qui se vendait de deux à trois fois plus cher que l'huile, servait de lubrifiant dans les mécanismes très délicats mais surtout à la fabrication de chandelles. Les bougies de blanc de baleine étaient diaphanes et donnaient une clarté très brillante. Considérées comme un moyen d'éclairage de luxe, elles étaient très en demande parmi les classes riches anglaises. La fabrication des bougies a donné naissance à des usines très prospères en Nouvelle-Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles.

L'aventure du capitaine Hussey donna donc le signal de départ à la pêche du cachalot. Toutefois, de par sa nature, cet animal ne fréquentait pas les eaux côtières peu profondes. Pour le capturer, il fallut donc changer la baleinière pour un bateau pouvant naviguer en haute mer. On assista alors à la naissance des premiers sloops construits à Nantuckett vers 1694. En 1715, l'île en comptait six, et la pêche du cachalot rapportait déjà 5000 $[25]. Les premières expéditions duraient six semaines ou jusqu'à ce que les barils soient remplis de lard de baleine ou de cachalot. Les navires se rendaient jusqu'à Terre-Neuve, revenaient ensuite décharger leurs cargaisons sur la côte et reprenaient la mer. Grâce à cette pêche, dès 1720, Nantuckett exportait de l'huile en Angleterre à bord de navires anglais qui venaient la prendre à Boston[26]. En 1726, l'île possédait 25 sloops principalement affectés à la pêche du cachalot. Cinq ans plus tard, elle produisait pour 3200 £ d'huile[27].

À mesure que le cachalot s'éloignait des côtes, les navires grossissaient et la durée des expéditions s'allongeait. Ces modifications

augmentèrent le rayon d'action des baleiniers qui se rendaient alors jusqu'au détroit de Davis, aux Bahamas, aux Indes occidentales et en Afrique. Leur itinéraire était le suivant: au printemps, ils mettaient le cap au sud vers les Carolines, les Bahamas et les Indes occidentales; de là ils tournaient à l'est vers les Açores, le Cap Vert et la côte ouest de l'Afrique; le retour s'effectuait vers Nantuckett en juillet pour repartir aussitôt vers les Grands Bancs. Ceux qui faisaient la pêche nordique, partaient en mars ou en avril pour revenir vers le mois d'octobre. Tous les ports de la côte atlantique, de la Nouvelle-Angleterre à la Virginie, participaient alors à l'une ou l'autre des deux pêches. Au total, près de 500 navires poursuivaient la baleine ou le cachalot[28]. Ce sont ces voyages que l'on surnommera "plum-pudding" pour les différencier des voyages du XIX^{e} siècle qui dureront 3 et même 4 années.

Cet essor de l'industrie baleinière en Nouvelle-Angleterre dans la première moitié du XVIII^{e} siècle est dû à plusieurs facteurs dont le déclin de la pêche hollandaise et la politique des subventions en Angleterre[29]. La hausse constante des prix de l'huile, l'industrialisation et l'urbanisation furent également des stimulants à cette industrie. La ville de Londres possédait à elle seule 5000 lampadaires fonctionnant à l'huile de baleine. Vers 1745, la pêche avait pris tellement d'ampleur que les colonies américaines exportaient directement en Angleterre, sans passer par Boston. Le gouverneur du Massachusetts, Thomas Hutchinson, écrivait alors:

> L'augmentation de la consommation d'huile par les lampes et par divers manufacturiers européens n'a pas peu contribué à faire prospérer notre pêche de la baleine. L'état florissant de l'île de Nantuckett est attribuable à cette pêche. La pêche de la morue et de la baleine étant les principales sources de notre commerce [*returns*] avec la Grande-Bretagne, il est évident que cette industrie n'est pas seulement d'intérêt provincial mais également d'intérêt national.[30]

Cette croissance rapide de la pêche de la baleine à compter de 1712 a sensiblement affecté la technologie et les méthodes associées à cette industrie. Le premier élément à subir des modifications fut le navire. Les sloops, que les Américains utilisaient au tout début de la pêche en haute mer, étaient inspirés des modèles hollandais à un mât du XVII^{e} siècle. Il faut se rappeler que les "Pilgrims" avaient d'abord séjourné quelque temps en Hollande avant de traverser en Amérique. De plus, les Hollandais eux-mêmes avaient eu une colonie à New York pendant quelques années. Ces navires, à faible tirant d'eau, étaient bien adaptés aux ports peu profonds de la Nouvelle-Angleterre. Ils jaugeaient de 30 à 40 tonneaux et mesuraient entre 12 et 15 mètres de longueur sur 4,5 de largeur. "Le hunier carré était caractéristique de ces bateaux à gréement aurique."[31] Ils transportaient deux embarcations dont l'une servait uniquement en cas d'urgence. Dans les années 1730, le tonnage de ces sloops atteignait 50 tonneaux[32]. Libérés de la contrainte de retourner à terre après chaque prise, les voyages duraient maintenant six mois pendant lesquels il fallait loger et nourrir l'équipage et entreposer le lard. Petit à petit, ces sloops se transformèrent donc en baleiniers.

Selon Obed Macy, certains atteignirent même 100 tonneaux dans les années 1750[33].

L'équipage se composait d'environ 13 personnes recrutées principalement dans les ports de la Nouvelle-Angleterre. À Nantuckett, il existait même une loge féminine de francs-maçons dont les membres refusaient d'épouser un homme qui n'avait jamais tué de baleine[34]. L'apprentissage des pêcheurs commençait alors à 12 ans et la recrue devait passer par tous les stades avant d'atteindre le sommet. À cette époque, les expéditions avaient un caractère familial, le capitaine dirigeant souvent ses propres enfants ou ceux de ses voisins.

Les cargaisons de lard étant dorénavant beaucoup plus importantes, elles ne pouvaient plus être fondues près des habitations. Les fondoirs se déplacèrent donc dans les ports, à proximité des quais de débarquement. Ces modifications de l'équipement et des méthodes durant la première moitié du XVIII[e] siècle s'appliquèrent autant à la pêche du cachalot qu'à celle de la baleine franche. De fait, le même navire pratiquait souvent les deux pêches.

De 1761 à 1860

Au début des années 1760, on allait modifier en profondeur l'industrie baleinière américaine: des fondoirs firent leur apparition sur les ponts des navires. Les Américains n'innovaient en rien en faisant cela; avant eux les Basques l'avaient fait, mais cette méthode avait été oubliée à l'époque de la pêche hollandaise et anglaise au Groenland. En effet, pour des raisons pratiques et de sécurité, ces deux peuples n'avaient jamais fondu le lard à bord des navires. Le premier navire américain connu à être doté d'un tel équipement fut le *Betsey* de Dartmouth. En date du 3 septembre 1762, on peut lire dans le livre de bord de ce baleinier: "on a demonté les fondoirs"[35].

Jusque-là, grâce au climat froid qui régnait dans l'Arctique, seuls les navires qui s'y aventuraient pouvaient conserver en bon état le lard des baleines. Les navires pêchant dans les régions tempérées devaient revenir à leurs ports d'attache à plusieurs reprises durant la saison. En faisant fondre à bord, les expéditions pouvaient désormais armer pour trois ou quatre ans ou jusqu'à ce que les cales soient remplies. De plus, il n'était plus nécessaire de défier les eaux dangereuses de l'Arctique que les Américains abandonnèrent dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. Ils se dirigèrent plutôt vers les Grands Bancs de Terre-Neuve et les eaux chaudes des Antilles, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud.

Avec la cession du Canada à l'Angleterre, le golfe Saint-Laurent s'ouvrait également aux Américains[36], et dès 1761 ils y envoyèrent 10 navires. Ce nombre passa à 50 en 1762 puis à 80 en 1763[37]. Le *News-Letter* de Boston, du 8 août 1765, citait:

> Mardi, l'un des sloops engagés dans la pêche de la baleine est rentré au port. Nous avons appris que les navires d'ici [Boston] et des villes maritimes voisines engagés dans cette pêche, soit une centaine de voiliers, ont connu une très bonne saison dans le golfe du Saint-Laurent et le détroit de

Belle-Isle puisqu'ils ont déjà jusqu'à présent plus de 9000 barils d'huile.[38]

La même année, un mémoire du 21 juillet signé par le lieutenant-gouverneur de Terre-Neuve, Otto Hamilton, venait toutefois refroidir l'enthousiasme américain:

> MÉMOIRE: Conformément aux directives du Gouverneur, tous les capitaines de navires baleiniers et les autres que cela peut concerner, sont par les présentes priés d'observer rigoureusement ce qui suit, à savoir:
>
> 1 Emporter au moins à trois lieues marines de la côte les parties inutiles des baleines qu'ils ont capturées, pour éviter de nuire aux pêcheurs locaux de morue et de phoque en laissant ces déchets sur la grève.
>
> 2 Ne pas transporter de passagers de Terre-Neuve ou de la côte du Labrador à quelque endroit des Plantations [Nouvelle-Angleterre].
>
> 3 Quitter la côte au plus tard le 1er novembre.
>
> 4 Ne pas pêcher dans les ports ou sur les côtes de Terre-Neuve entre la pointe Richi et le cap Bonavista.
>
> 5 Ne faire aucun commerce et n'avoir aucune relation avec les Français, sous aucun prétexte.
>
> 6 Traiter les Indiens avec la plus grande civilité, dans toutes les transactions, en n'essayant jamais de profiter de leur ignorance ou de leur indigence. Il est également strictement interdit de leur offrir des boissons alcoolisées.
>
> 7 Ne rien pêcher d'autre que la baleine le long de cette côte.
>
> Rédigé à bord du sloop de Sa Majesté, *Zephyr*, à l'isle Bois, sur la côte du Labrador, en date du 21 juillet 1765.[39]

Le dernier article était particulièrement néfaste aux pêcheurs américains qui parvenaient parfois à compenser les déboires de la pêche de la baleine par la pêche de la morue.

L'année suivante, le gouverneur Palliser émettait la proclamation suivante:

> Son Excellence Hugh Palliser, Gouverneur et Commandant en chef de l'île de Terre-Neuve, de la côte du Labrador et de leurs dépendances, arrête ce qui suit:
>
> Étant donné qu'un grand nombre des vaisseaux des Plantations [Nouvelle-Angleterre] de Sa Majesté, engagés dans la pêche de la baleine, fréquentent la partie du golfe du Saint-Laurent et de la côte du Labrador qui relève de

ma juridiction, et que j'ai été avisé qu'ils craignent, en raison des règlements que j'ai promulgués relativement aux différentes pêches en ces lieux, d'être complètement bannis de la Côte:

Je déclare par les présentes que les officiers du Roi en poste dans ces secteurs ont toujours reçu ordre de ma part de protéger, d'aider et d'encourager par tous les moyens en leur pouvoir tous les vaisseaux des Plantations qui viennent pêcher la baleine dans les eaux qui relèvent de ce gouvernement et que, selon les ordres qui m'ont été donnés par Sa Majesté, tous les vaisseaux des Plantations seront admis sur la Côte de la même façon qu'ils ont toujours été admis à Terre-Neuve; les anciennes pratiques et coutumes établies à Terre-Neuve pour la pêche de la morue, en vertu de la loi du Parlement promulguée dans les 10^{e} et 11^{e} années du règne de Guillaume III, restant toujours en vigueur.

Et par mes règlements visant à encourager les pêcheurs de baleine, moyennant certaines restrictions nécessaires stipulées dans le texte, ceux-ci sont également autorisés à débarquer et à dépecer leurs baleines au Labrador; cette licence ne leur a jamais été accordée à Terre-Neuve de crainte que cela ne nuise à la pêche de la morue pratiquée par nos bateaux aventuriers et par les gardes de la marine de Grande-Bretagne, légalement pourvus de certificats de pêche, en vertu de la loi susmentionnée, qui sont équipés à grands frais et risques, conformément à ladite loi et qui, de ce fait, ne doivent en aucune façon voir leur voyage interrompu ou rendu précaire par quelque moyen ou par quelque autre navire.

Et étant donné qu'un grand nombre des équipages de baleiniers qui arrivent des Plantations sur la côte du Labrador, au début du printemps, considèrent ce pays comme un pays sans loi et se rendent coupables de toutes sortes d'outrages avant l'arrivée des bateaux du Roi, pillant tous ceux qu'ils rencontrent sur la Côte et qui sont trop faibles pour leur résister, obstruant le passage de nos bateaux aventuriers en provenance de Grande-Bretagne par divers moyens, mouillant parmi leurs navires le long de la côte, ce qui ruine la pêche côtière et est contraire aux usages de la pêche les plus anciens et les plus strictement observés, faits qui ne peuvent être tolérés sous aucun prétexte; ils détruisent aussi les installations des pêcheurs sur la côte, volant leurs bateaux, agrès et engins de pêche, mettant le feu

aux bois le long de la côte, et pourchassant, dépouillant, enlevant ou assassinant les pauvres Indiens du pays; ils sèment par ces violences, barbaries, crimes notoires et autres énormités la confusion sur la Côte et mettent les Indiens en état de guerre.

Afin de prévenir de semblables pratiques à l'avenir, il est par les présentes déclaré que les Officiers de Sa Majesté en poste dans ces parages sont autorisés et fermement engagés à arrêter tout délinquant de ce genre surpris sur le territoire du gouvernement et à me l'amener afin qu'il comparaisse devant les Assises générales de ce lieu et, afin d'améliorer le gouvernement du pays, de réglementer les pêches et de protéger les sujets de Sa Majesté des insultes des Indiens, j'ai ordre de Sa Majesté de construire des blockhaus et de poster des gardes le long de la Côte.

Cet avis sera affiché dans tous les ports du Labrador qui font partie de mon gouvernement, et par les bons soins de Son Excellence le gouverneur Bernard, des copies en seront également affichées dans les ports de la province du Massachusetts, d'où viennent la plupart des baleiniers, pour que ceux-ci en prennent connaissance avant la prochaine saison de pêche.

Signé de ma main à Saint-Jean de Terre-Neuve, ce premier jour d'août 1766.[40]

Les modifications à l'article 1 du mémoire d'Otto Hamilton laissent croire que la pêche était rentable pour les autorités du Labrador et qu'elles avaient intérêt à éloigner les pêcheurs américains. Cependant et de plus en plus ceux-ci préféraient partir à la recherche du cachalot dans les mers du Sud.

En 1768, les habitants de la Nouvelle-Angleterre exportaient leurs produits en Méditerranée. Deux ans plus tard, ils acheminaient 6892 kilos de chandelles de spermaceti en Grande-Bretagne et en Irlande, 6375 ailleurs en Europe et 158 231 aux Indes occidentales. La valeur totale des prises à Nantuckett seulement était de 150 000 £[41]. Le Massachusetts était alors l'état où l'on pratiquait le plus intensément la pêche de la baleine. Au total, en 1774, la Nouvelle-Angleterre comptait 360 baleiniers, totalisant 33 000 tonneaux et employant 4700 marins[42]. Ces navires produisaient 45 000 barils de spermaceti, 8500 d'huile et 33 750 kilos de fanons[43].

Si la guerre qui débuta en 1775 entre l'Angleterre et les États-Unis donna l'indépendance aux Américains, elle causa temporairement la ruine de leur industrie baleinière. Tous les baleiniers furent contraints de rester au port où de faire la course à l'ennemi. Les équipages des navires capturés par les Anglais avaient le choix de servir sur les navires de guerre de l'Angleterre ou sur ses baleiniers. La plupart choisirent la dernière option. Il est intéressant de noter à cet effet que ce sont deux navires baleiniers qui transportaient la "cargaison de thé" dans le port de Boston au début des hostilités.

Seuls les pêcheurs de Nantuckett continuèrent à faire la pêche durant la guerre. Cette activité constituait la seule source de revenus des insulaires et ils s'empressèrent de la protéger en affichant leur neutralité dans le conflit. Au début, ni l'Angleterre ni le Congrès ne reconnurent cette neutralité, si bien que les pêcheurs de l'île subirent les attaques à la fois des Anglais et de leurs compatriotes[44]. Au total, durant ces années, l'île perdit 134 navires, et 1200 marins périrent ou furent enrôlés ou faits prisonniers. Sur environ 800 familles, Nantuckett comptait 202 veuves à la signature de la paix en 1783.

Si les pêcheurs de Nantuckett furent les seuls à poursuivre leurs activités durant la guerre de l'Indépendance, ils furent certainement les plus affectés par le retour de la paix. Privée des dérivés de la baleine durant la guerre, l'Amérique avait pris l'habitude de les remplacer par d'autres produits qu'elle continua à utiliser après 1783. De son côté, l'Angleterre imposa une lourde taxe de 18 £ sur chaque tonne de spermaceti importée des États-Unis. Nantuckett se trouva du même coup privée de ses marchés. Incapables de survivre, plusieurs pêcheurs, et des plus importants, quittèrent l'île pour s'installer en Nouvelle-Écosse et même en France où ils équipèrent six baleiniers pour le compte du roi Louis XVI.

En 1789, grâce, entre autres, à l'entente commerciale signée entre les États-Unis et la France, l'industrie baleinière américaine redémarra vers de nouveaux sommets. À cette époque, certains marchands exportaient encore leurs produits en Angleterre malgré le fort droit d'entrée exigé par les Anglais. De fait, le premier navire américain à jeter l'ancre devant la Tour de Londres après le traité de Versailles, fut le baleinier *Bedford* qui transportait un chargement d'huile. Ce marché était toutefois restreint. L'entente avec la France ouvrait donc un nouveau marché des plus profitables aux Américains. Aux États-Unis même, l'utilisation du spermaceti devenait de plus en plus à la mode. Même le gouvernement américain utilisait ce produit pour alimenter ses nombreux phares.

Vers la même époque, s'ouvraient également les territoires de pêche de l'océan Pacifique. Le premier baleinier à contourner le cap Horn fut l'*Amelia*, propriété de Charles Enderby de Londres, en 1788. En 1791, c'était au tour du navire américain *Beaver*. La lutte pour le contrôle de la pêche de la baleine dans le Pacifique était amorcée; elle mit en cause la France, l'Angleterre et les États-Unis, et s'est poursuivie jusqu'au XX^{e} siècle. La rivalité portait sur toutes les mers et a engagé des milliers d'hommes et de navires, et des millions en capitaux. L'hégémonie que les pêcheurs américains finirent par acquérir sur la pêche de la baleine dans le Pacifique a contribué pour beaucoup dans l'ascension rapide des États-Unis en tant que puissance mondiale.

Les guerres maritimes de la fin du XVIII^{e} siècle et du début du XIX^{e}, donnèrent à l'industrie baleinière américaine l'élan nécessaire pour atteindre de nouveaux sommets en la libérant des concurrents. Au début du XIX^{e} siècle, cette industrie commençait déjà à montrer des signes de vitalité très prometteurs. En 1807, le port de Nantuckett, qui était toujours le plus important port baleinier d'Amérique, comptait 120 navires qui pêchaient au Brésil, au cap de Bonne-Espérance, dans le Pacifique et même en Australie[45]. Cet essor fut momentanément freiné

par la guerre de 1812 qui eut un effet similaire à celui de la guerre de l'Indépendance sur la pêche américaine. Plusieurs navires furent capturés par les Britanniques et par les pirates chiliens et péruviens. Nantuckett, qui possédait 116 navires au début de la guerre, n'en comptait plus que 23 en 1815[46].

Avec la signature de la paix en 1815 s'amorce la période de l'âge d'or de la pêche de la baleine par les Américains. Le demi-siècle d'activité très intense qui allait suivre a été raconté par plusieurs historiens dont Obed Macy et Alexander Starbuck. Il a également été décrit par des auteurs dont Herman Melville dans *Moby Dick*. Cette oeuvre magistrale est une véritable fresque de la pêche de la baleine: les moindres détails ont été fouillés de façon à être parfaitement conformes à la vérité. Pour l'historien qui fait l'étude de la pêche de la baleine, ce roman est d'abord la description d'une expédition de pêche de cachalots. La partie romancée ne sert que de prétexte à l'auteur pour présenter une image des plus détaillées, des plus exactes et des plus précises de cette activité dans cette première moitié du XIX^{e} siècle.

Six ans après la guerre, Nantuckett comptait déjà 84 navires[47]. À compter du début des années 1820, le progrès fut rapide et constant. Cette croissance se fondait sur des échanges commerciaux avec les Indes occidentales et sur une demande accrue d'huile pour l'éclairage. Les États-Unis étaient alors en pleine croissance économique, et l'huile de cachalot et la chandelle de spermaceti se méritaient de plus en plus la faveur de la société américaine. En 1829, la flotte baleinière des États-Unis s'établissait à 203 navires. En 1834, ce nombre était porté à 421 bâtiments répartis dans 30 ports le long de la côte[48]. Les navires américains envahissaient alors le Pacifique jusqu'au Japon. Vers 1842, les États-Unis possédaient le tiers de tous les baleiniers du monde[49]. Les statistiques pour cette période sont abondantes: en 1844, le nombre total de baleiniers américains s'établissait à 644, le tonnage à 200 484 tonneaux et le nombre de marins à 17 594. Du premier nombre, 315 navires, avec un équipage moyen de 28 hommes et valant en moyenne 55 000 $, incluant les prises, faisaient la pêche du cachalot; 329 bâtiments, comprenant également 28 membres d'équipage et valant 40 000 $, pratiquaient la pêche de la baleine franche[50]. L'exposé de l'honorable Grinnell de New Bedford devant le Congrès en 1844 décrit le mieux l'état de la pêche américaine à cette époque:

> J'ai préparé avec grand soin un tableau de sources authentiques, pour indiquer la consommation d'articles nationaux et étrangers que fait notre flotte baleinière, maintenant constituée de 650 navires, trois-mâts barques, bricks et goélettes, totalisant 200 000 tonneaux de capacité de chargement; coût au moment du départ: 20 000 000 $; avec un équipage de 17 500 officiers et marins, dont la moitié sont des novices au moment où ils mettent à la voile. Ce tableau permettra de voir que la consommation annuelle faite par cette flotte atteint la somme de 3 845 500 $, avec 400 000 $ seulement de produits étrangers. Cette importante source de richesse nationale est tributaire

> des marchés intérieurs ouverts à ses produits. La valeur des importations annuelles d'huile et d'os de baleine à l'état brut est de 7 000 000 $; après transformation, cela monte probablement à 8 000 000 ou 9 000 000 $. Toutes les exportations d'huile, d'os de baleine et de bougies de blanc de baleine se chiffrent à 2 000 000 $, ce qui laisse 6 000 000 $ à 7 000 000 $ à consommer dans le pays. Les droits sur chaque navire baleinier avec armement de 300 tonnes sont de 1700 $.
>
> La flotte baleinière actuelle est la plus importante de tous les temps. Notre histoire commerciale n'a jamais rien connu de pareil, nos bateaux dépassent en nombre ceux de toutes les autres nations réunies, et les recettes de l'entreprise sont en proportion et sont réparties dans tous les coins du pays. Les voyages des pêcheurs de baleines durent en moyenne trois ans et demi; ils parcourent toutes les mers et restent souvent trois à quatre mois, avec une vigie à chaque ton de mât, sans apercevoir l'ombre d'une baleine. Cette flotte est manoeuvrée par 17 500 Américains. Ils sont vaillants, honnêtes et patriotes et défendront leur pays, comme ils l'ont fait au cours de la dernière guerre, si celui-ci est menacé; ils dirigeront nos navires et combattront pour nous sur les océans. Si nous devions encore recourir à la guerre pour défendre nos droits, ils seront, avec les autres marins de chez nous, le fer de lance de notre défense.[51]

Deux ans plus tard, en 1846, la pêche atteignait un sommet avec 735 navires et 233 189 tonneaux[52]. La valeur totale de la flotte dépassait 21 000 000 $ et toute l'activité baleinière impliquait 70 000 personnes pour un chiffre d'affaires de 70 000 000 $[53]. Selon le lieutenant Charles Wilkes, "la flotte baleinière américaine couvre l'océan Pacifique du moutonnement de ses voiles"[54]. Le port de New Bedford comptait à lui seul 254 bâtiments. Son plus proche rival était Nantuckett avec 75 baleiniers[55]. À cette époque, ce dernier port était en perte de vitesse à cause de son chenal peu profond qui ne permettait pas l'accès aux quais aux navires de plus en plus gros.

Les techniques de pêche, à l'époque où l'industrie américaine atteignit son sommet dans la première moitié du XIX^{e} siècle, présentent un certain intérêt puisqu'elles se rapprochent, dans une certaine mesure, de celles des Basques deux siècles plus tôt.

Dès la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, les navires avaient commencé à s'éloigner de la côte et à utiliser des fondoirs à bord. Vers 1830, ces bâtiments partaient pour des voyages qui pouvaient durer jusqu'à quatre ans. À cette époque, tous les océans et toutes les mers leur étaient accessibles. Certains baleiniers faisaient même le tour du monde à la recherche de leurs proies. Le tonnage de ces navires variait entre 200 et 500 tonneaux mais la majorité en jaugeait 400. Ils étaient

généralement larges, lents et peu élégants. La vitesse n'étant pas un facteur important, les navires étaient surtout fonctionnels. Ils transportaient une grande quantité de poulies et d'équipement qui comprenait des fondoirs, des cuves, des réservoirs, des baleinières et des barils. À ce matériel, s'ajoutaient les provisions pour un équipage de 30 hommes pendant plusieurs mois[56]. Ces baleiniers furent peut-être les navires à voile les plus solides jamais construits. Certains ont navigué pendant plus de 80 ans; le *Truelove* a même atteint l'âge de 109 ans[57]. Le taux de perte était également très bas (1 pour cent). Il existe des dizaines de descriptions de ces bâtiments:

> C'étaient des bateaux à nez court et à coque rebondie [...] tout en robustesse et peu taillés pour la vitesse. C'étaient généralement des trois-mâts carrés, avec un pont ras à l'avant comme à l'arrière, des mâts droits comme des I et un beaupré coquinement incliné à 45°, qui pouvaient difficilement passer pour autre chose que des navires baleiniers. Si, en dépit de leurs caractéristiques quelques doutes subsistaient quant à leur identité, ceux-ci étaient vite dissipés à la vue des quatre ou cinq baleinières suspendues aux grues de bord le long du bastingage, des fonfoirs en brique situés entre le grand mât et le mât de misaine, et des voiles et des vergues enfumées.[58]

Ces baleiniers avaient la particularité d'être mis à la cape très facilement ce qui était un immense avantage lorsque les pêcheurs étaient à la poursuite des cachalots et qu'il ne restait plus que cinq ou six hommes pour manoeuvrer.

Les navires comptaient entre 30 et 40 hommes selon le tonnage et le nombre de baleinières à bord. À compter des années 1830, les équipages devinrent très cosmopolites. Ils se composaient, entre autres, de Portugais et d'Indigènes des îles du Sud. Herman Melville a immortalisé dans le personnage de Queequeg le rôle de ces derniers dans cette pêche. La croissance exceptionnelle de l'industrie et les faibles salaires qui en éloignaient les Américains de souche britannique sont les deux principales raisons du recrutement étranger. Des revenus de la pêche, 30 pour cent seulement allaient aux pêcheurs. Une fois ce montant divisé en parts inégales entre tous les membres de l'équipage, le simple marin recevait environ 0,20 $ par jour, nourri et logé. À la même époque, un manoeuvre travaillant à terre, gagnait 0,90 $ par jour; après avoir déduit sa nourriture et son logement, il lui restait environ 0,55 $, soit près de trois fois le salaire d'un simple baleinier[59]. Malgré cela les hommes n'en continuaient pas moins à s'embarquer sur les baleiniers: ils ne pouvaient souvent trouver d'autres emplois, ou ils avaient tout intérêt à partir pour quelque temps; plusieurs se laissaient éblouir par l'idée de parcourir le monde tandis que d'autres se faisaient simplement rouler par les belles promesses des armateurs qui apposaient des affiches comme la suivante:

> **MEMBRES D'ÉQUIPAGE DEMANDÉS**
> Un millier de jeunes hommes solides, américains, sont demandés pour la flotte de navires baleiniers

> en partance pour le Pacifique Nord et Sud. La préférence sera donnée aux tonneliers, charpentiers et forgerons. Seuls les jeunes hommes travailleurs avec de solides références seront acceptés. Ils auront de bonnes chances d'avancement. Un équipement d'une valeur de soixante-quinze dollars sera remis à chacun avant le départ. Ceux qui désirent profiter de cette occasion superbe de voir le monde tout en acquérant un bon métier sont priés de se présenter au plus tôt devant le sous-signé.[60]

La très grande majorité des membres d'équipage avait environ 20 ans et ne comptait aucune expérience de la mer. C'est durant la traversée vers les territoires de pêche que le capitaine et les officiers formaient les novices. La vie à bord était rude et les punitions très sévères. Le fouet et la pendaison par les pouces étaient infligés pour la moindre offense. En 1844, le baleinier Justin Martin écrivait "mieux vaudrait être peint en noir et vendu à un planteur du Sud que d'être relégué dans le gaillard d'avant d'un navire baleinier"[61]. Dans les années 1840, la durée moyenne des expéditions était de 42 mois. Pendant tout ce temps, l'équipage ne touchait jamais la côte si ce n'est pour s'approvisionner (Açores et au Cap Vert). De fait, le navire était le véritable domicile de ces hommes de la mer. L'exemple le plus frappant est peut-être celui d'un baleinier américain qui, en 11 années de mariage, n'avait passé que 360 jours avec sa femme[62].

Lorsqu'à bord tout était prêt pour la pêche mais que la baleine se faisait attendre, l'ennui s'emparait alors de l'équipage. Il y avait bien quelques divertissements comme la danse, les dés, les cartes, les dominos et la sculpture, mais ces passe-temps ne parvenaient pas toujours à faire oublier l'absence prolongée du domicile et à combler les temps morts relativement nombreux. Dulles cite l'exemple d'un navire qui, en 1450 jours de voyage, avait mis ses baleinières à l'eau 175 fois pour un total de 57 prises[63]. En calculant le temps alloué au dépeçage et à la fonte du lard, l'équipage avait donc joui d'environ 700 jours libres durant cette expédition. Une entrée dans le livre de bord du *California* traduit bien le désoeuvrement de l'équipage: "Beau temps, temps, temps toute la journée"[64].

Au cri de "elle souffle" lancé du haut du mât, l'équipage renaissait soudainement: un ou plusieurs cachalots étaient en vue. Ces animaux étant grégaires, toutes les baleinières étaient mises à la mer dans l'espoir d'en capturer le plus possible. Ces embarcations étaient suspendues à des bossoirs métalliques ou de bois, trois à babord et une à tribord. Elles mesuraient de 8,4 à 9 mètres de longueur sur 1,8 mètre de largeur avec une profondeur de 55 centimètres au milieu et de 92,5 centimètres aux deux extrémités:

> Elles sont pointues des deux bouts et renflées au centre; d'une facture qui les rend très rapides et leur assure une parfaite tenue en mer. À la proue (ou "avant" comme disent les baleiniers) il y a une mortaise qui retient la poulie de métal sur laquelle la ligne file. Près du bout et des bords

> supérieurs de la mortaise, une goupille de bois dur ou d'os de baleine est passée dans des trous, au-dessus de la ligne, pour empêcher celle-ci de fouetter en filant. Tout cet appareil de la mortaise s'appelle "le clan". À peu près à trois pieds de la poupe se trouve le "banc de retenue", un solide banc avec une découpe vers l'arrière dans laquelle l'officier ou homme de barre engage une jambe pour résister au mouvement violent de l'embarcation provoqué par une mer agitée ou par les efforts désespérés d'une baleine qu'on "fatigue". L'espace entre le banc de retenue et le clan est couvert d'une espèce de pont, six pouces sous la lisse de plat-bord, et est appelé la "boîte" ou le "caisson de l'embarcation". Cinq bancs de nage, ou sièges, sur lesquels prennent place les rameurs, sont placés à bonne distance, entre le banc de retenue et la chambre; et face à chaque toletière, près du fond du bateau, il y a un solide taquet, pour recevoir la fusée ou poignée de l'aviron, appelé "taquet de fusée"; et lorsque l'embarcation est accrochée à une baleine ou que l'équipage se repose, le bout de l'aviron est mis dans le trou de ce taquet, mais l'aviron reste pris dans le tolet, si bien que sa pelle s'élève bien au-dessus de l'eau. La poupe est pontée sur environ quatre pieds, et vers l'avant de ce pont, un peu de côté, se trouve la balle à queue, qui se présente comme un manche avec une grosse tête qui dépasse la lisse de plat-bord de six à huit pouces, et c'est cette balle à queue qui contrôle la ligne lorsque l'embarcation est attachée à l'objet de sa poursuite.[65]

Ces baleinières, suffisamment légères pour que deux hommes puissent les porter assez facilement, pouvaient atteindre une vitesse de 16 kilomètres/heure à la rame.

L'équipement de ces embarcations comprenait:

> Un mât avec vergue ou baleston, une à trois voiles (mais généralement un foc et une grand-voile), 5 avirons de nage, un aviron de queue, 5 pagaies (pour propulser le bateau), 5 tolets (pour maintenir et retenir les avirons pendant la nage), 5 harpons, une ou deux bailles de ligne (où on enroule la ligne), 3 lances, 3 grelins (pour attacher le deuxième harpon à la ligne principale lorsque l'animal est harponné en double), un couteau à dépecer (pour couper les ligaments dans la partie étroite du corps de la victime, c'est-à-dire la partie située avant les nageoires de la queue, pour ainsi ralentir sa course dans l'eau), 3 grelins de lance, une aussière, une hache de bord, 2 couteaux

(pour couper la ligne au cas où elle s'emmêlerait et mettrait le bateau en danger, une fois fixée dans la baleine), un fanion de bord (pour lancer un signal ou identifier une baleine morte), un compas de bord, une gaffe (pour accrocher une nageoire de la baleine ou un câble de retenue ou pour maintenir le bateau en place), une ancre flottante (pour freiner la ligne lorsque la baleine est en course, ou pour repérer la ligne lorsqu'il faut la laisser filer), un grappin (pour lever les nageoires de queue de l'animal mort ou accrocher sa tête afin de tailler un trou pour fixer le câble de touage), un tonnelet d'eau potable, un seau, une écope, (pour vider l'eau du bateau), un tonnelet-lanterne (contenant une pierre, un briquet, une boîte d'amadou, une lanterne, des bougies, du pain, du tabac et des pipes), un fourcat (pour y poser le bout du harpon ou de la lance), une double toletière de quatrième aviron (pour maintenir celui-ci au-dessus de la baille de ligne, lorsque l'embarcation est remorquée par une baleine), 6 goupilles d'arrêt (pour maintenir la ligne dans la poulie), un rouleau de toile, un cornet de pointes (pour boucher les trous si l'embarcation était percée), 2 étrives (pour retenir la ligne lorsqu'elle se déroule rapidement); en tout 48 articles et au moins 82 pièces.[66]

L'équipage de la baleinière comptait six hommes: le barreur, l'officier responsable de toutes les opérations, dirigeait l'embarcation à l'aide d'une rame de gouvernail de 6,6 mètres de longueur; le harponneur, placé à l'avant de la chaloupe, ramait comme les autres jusqu'au moment de l'attaque; les quatre rameurs avaient chacun un rôle bien précis à jouer lorsqu'on attaquait la baleine. À l'exception du barreur, tous les membres de l'équipage tournaient le dos à leur proie.

Après avoir mis les embarcations à la mer,

> la ligne est placée entre les deux derniers bancs de nage. Les hommes sont tous assis à leur place et la ligne est envoyée vers l'arrière autour de la balle à queue puis ramenée vers l'avant au-dessus des avirons, et quelques brasses de la ligne sont lovées dans la boîte du bateau et deviennent alors la "ligne de caisson". Deux harpons sont placés à l'avant du bateau, avec leur manche retenu dans le fourcat. Le bout de la ligne de caisson est attaché au "premier fer"; le "deuxième fer" est relié à la ligne principale par un noeud de chaise fait dans un court grelin fixé au "deuxième fer". Les lances sont en place à l'avant du bateau, côté tribord, alors que le couteau à dépecer se trouve du côté opposé; la hache et l'un des deux couteaux se trouvent aussi à leur place à l'avant, tandis que l'autre couteau est prêt à l'arrière.[67]

À la rame ou à la voile, l'équipage se lançait à la poursuite du cachalot. L'approche se faisait par l'arrière parce que ce cétacé voit mal dans cette direction. Arrivé à environ trois brasses de l'animal, l'officier donnait l'ordre au harponneur de se lever. Celui-ci prenait alors un premier harpon qu'il projetait, avec toute la puissance de ses deux bras, dans le corps de sa victime, au voisinage de l'oeil. S'il en avait le temps, il lançait un deuxième harpon, sinon il le jetait à la mer pour éviter les blessures. La fonction du harpon était de relier la baleinière au cachalot au moyen d'une ligne. Venant du cétacé, cette ligne pénétrait dans l'embarcation par une rainure plombée située dans la proue; elle suivait ensuite l'axe de la baleinière, juste au-dessus des poignées des avirons, avant de s'enrouler sur le tambour arrière puis dans le baquet placé près du banc du dernier rameur. La ligne, tendue de l'avant à l'arrière, formait ainsi un axe parallèle à la quille.

Entraînée par l'animal, la baleinière filait à vive allure sur les vagues. C'est cette poursuite que les Américains nommaient "Nantuckett sleigh ride". Selon C.W. Ashley, ce n'est que dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle que les Américains ont commencé à fixer l'extrémité de la corde à l'embarcation[68]. Cette pratique aurait été inaugurée par les Britanniques dans l'Arctique; beaucoup plus dangereuse que la méthode conventionnelle, elle réduisait toutefois considérablement le nombre des baleines perdues.

Dès que la poursuite était amorcée, le harponneur et le barreur échangeaient leurs places. Ce geste typique aux Américains n'a jamais été expliqué. Il faut s'imaginer deux hommes traversant, dans le sens de sa longueur, une baleinière filant à grande vitesse, encombrée d'une cinquantaine d'objets, occupée par quatre autres personnes, et à l'intérieur de laquelle se déroule, à une vitesse si grande qu'il faut l'asperger d'eau pour l'empêcher de s'enflammer, une corde souvent meurtrière, pour comprendre toute la témérité de ce geste en apparence inutile. La seule explication valable est que le barreur, qui était le chef d'équipe, se réservait ainsi le droit d'exécuter la baleine.

Lorsque, épuisé, le cétacé ralentissait, les pêcheurs tiraient sur la corde pour s'en rapprocher. Si l'équipage qui avait harponné l'animal avait besoin d'assistance,

> le maître d'équipage (du bateau libre) envoyait le bout de sa propre ligne à l'officier de la baleinière qui avait harponné la baleine. Celui-ci attachait cette ligne à la sienne en faisant un noeud de fouet sur la pointe avant de l'embarcation. Quand la ligne du bateau chasseur était presque complètement déroulée – c'est-à-dire lorsqu'un pli de cordage environ restait dans la baille – l'officier resserrait son noeud et laissait filer. Souvent le noeud glissait jusqu'au bout de la ligne où il était repris par une épissure à oeil, et ainsi la ligne du bateau chasseur était attachée à la ligne du bateau libre pendant que la baleine se fatiguait. Ce processus pouvait être répété autant de fois que l'on désirait ajouter des lignes, en employant plus de bateaux.[69]

Rendu à proximité de l'animal, le barreur lui piquait à plusieurs reprises une lance dans le corps en tentant d'atteindre une partie vitale comme les poumons. Généralement, la baleine s'enfuyait à nouveau et il fallait recommencer l'opération plusieurs fois. Lorsqu'il était complètement épuisé, l'animal s'arrêtait; il respirait alors avec précipitation et crachait le sang par son évent: les marins disaient qu'il fleurissait. Son agonie durait parfois plus d'une heure. Finalement, il se renversait sur le dos puis mourait. Afin de vérifier s'il était vraiment mort, on lui enfonçait la lance dans l'oeil.

Toutes les baleinières remorquaient alors le cachalot vers le navire qui s'était rapproché du lieu de la capture. On l'amenait sur tribord de façon à permettre le mouvement des embarcations des bossoirs de babord. La tête vers l'arrière du navire, le cétacé était attaché avec une chaîne passée autour de la queue.

Si la pêche était dangereuse, le dépeçage constituait un travail énorme et non moins périlleux. En équilibre sur une plate-forme placée au-dessus du corps de l'animal, les pêcheurs, à l'aide de grands couteaux, taillaient dans le corps du cachalot d'immenses pièces de lard appelées "blanket-pieces". Ces pièces étaient hissées à bord avec un palan fixé au gréement du navire. Elles étaient ensuite coupées en briquettes ou "horse-pieces" de 37 à 45 centimètres de longueur, sur 15 à 20 centimètres de largeur et d'épaisseur. Avant de les plonger dans les chaudrons, on les coupait en fines lamelles en prenant bien soin toutefois de ne pas les traverser complètement. Les briquettes ressemblaient alors aux pages d'un livre d'où le nom de "bible-leave" que les pêcheurs leur donnaient.

L'étape suivante consistait à amener à ébulition ces morceaux de lard pour les transformer en huile. Cela se faisait sur des fondoirs installés sur le pont des navires. Ces ouvrages en mortier et en brique, reposaient sur des bases en bois placées près de l'écoutille avant, entre le mât de misaine et le grand mât. Ils avaient deux et quelques fois trois ouvertures pour des chaudrons de 250 gallons; ils mesuraient 3,3 mètres de longueur sur 2,4 de largeur et 1,2 à 1,5 de hauteur, et pesaient environ 450 kilogrammes. À l'avant, des portes de fer coulissantes donnaient accès aux foyers. Un réservoir de 30 centimètres de profondeur rempli d'eau de mer que l'on renouvelait à mesure qu'elle s'évaporait, isolait le fondoir du pont du navire. Les baleiniers transportaient toujours du sable pour éteindre tout début d'incendie qui aurait pu se propager à tout le bâtiment.

Pour allumer les fourneaux, on utilisait du bois bien sec. On jetait dans les marmites les morceaux de lard qui se fondaient en huile. Les résidus de la fonte étaient retirés avec une écumoire et utilisés pour alimenter le feu. L'odeur qui se dégageait de cette transformation était répugnante: "It smells like the left wing of the day of judgement; it is an argument for the pit"[70]. Des chaudrons, on transvidait l'huile dans un réservoir de cuivre. Elle y refroidissait pendant 24 heures avant d'être versée dans des barils de 31,5 gallons. Il fallait compter trois jours pour fondre le lard et entreposer l'huile d'un gros cachalot. Ce travail se poursuivait jour et nuit. À la fin du voyage, les pêcheurs démolissaient les fondoirs qu'ils jetaient à la mer. Le baleinier revenait alors à son port d'attache avec l'huile d'une centaine de cachalots dans ses cales.

L'essor de la pêche américaine se poursuivit au début des années 1850. Le 22 octobre 1852, le *London Mercantile Gazette* écrivait: "Les marins engagés sur les navires américains qui font la pêche de la baleine dans les mers du Sud suffiraient presque à eux seuls à équiper toute flotte ordinaire de navires de guerre que cette nation voudrait envoyer combattre sur les mers"[71]. Toutefois, cette croissance devait prendre fin au début des années 1860. Plusieurs facteurs sont à l'origine de ce déclin. Celui qui est noté le plus souvent et qui est peut-être le plus important par ses effets secondaires, fut la découverte du pétrole en 1859. Ce nouveau produit se vendait cinq fois moins cher que l'huile de cachalot, ce qui eut pour effet de faire chuter les prix. Cette régression arrivait à un moment où les expéditions étaient de plus en plus coûteuses. En effet, la rareté des cachalots obligeait les pêcheurs à parcourir des distances sans cesse accrues pour rejoindre leurs proies. Alors qu'en 1790, il en coûtait 12 000 $ pour armer un baleinier pour deux ans, en 1858, la même expédition exigeait 65 000 $[72]. Incapable d'offrir une concurrence efficace, la pêche du cachalot commença à diminuer sensiblement. L'industrie du coton de la Nouvelle-Angleterre, l'ouverture de l'Ouest américain et en particulier la ruée vers l'or de la Californie ont aussi contribué pour beaucoup au déclin en attirant la main-d'oeuvre avec de meilleurs salaires, des possibilités d'avancement et un travail plus humain. Finalement, la Guerre Civile américaine eut pour effet de réduire considérablement la flotte baleinière: ce sont des baleiniers qui composaient la "Stone Fleet" coulée devant Charlestown et Savannah. Durant le conflit, le nombre de navires diminua de 50 pour cent et le tonnage total de 60 pour cent[73].

Comme les Basques, les Anglais et les Hollandais l'avaient fait plus tôt, les Américains laissèrent la place à une autre nation qui prit la relève dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Les Norvégiens, qui disposaient de la technologie moderne de l'époque, dont le fusil-harpon inventé par un de leurs compatriotes, inauguraient alors la période moderne de l'histoire de la pêche de la baleine. L'industrie américaine vécut donc un peu plus de deux siècles, apportant la fortune à plusieurs et, dans une certaine mesure, la puissance économique et navale aux États-Unis:

> Nous leur sommes redevables de l'expansion de notre commerce dans les pays étrangers, d'importants progrès dans la somme de nos connaissances, et de tous les bénéfices que nous retirons de leurs découvertes et de leurs recherches dans les régions éloignées du monde.[74]

CONCLUSION

Bien peu de mammifères ont occupé une aussi grande place que la baleine dans l'économie des pays atlantiques. Pendant un millénaire, elle a fourni de l'huile et des fanons, formé de nouveaux marins et contribué à la naissance de plusieurs industries secondaires. Cette industrie tire son origine dans la pêche des divers cétacés que plusieurs peuples pratiquaient depuis les temps les plus lointains. L'humanité aurait d'abord découvert les qualités de ces animaux en dépeçant ceux qui s'échouaient sur la côte. Très vite, les pêcheurs apprirent à ne plus attendre ces événements fortuits mais à les provoquer en encerclant et en forçant les cétacés à s'échouer en eau peu profonde. On en vint bientôt à attaquer directement l'animal en mer. Après les tentatives perdues des Anciens, les Basques, les Anglais, les Hollandais et les Américains perfectionnèrent un art déjà millénaire et exploitèrent successivement une ressource estimée inépuisable. Le déclin des Américains dans cette industrie au milieu du XIX^{e} siècle marque la fin d'une époque.

Avec l'entrée en scène des Norvégiens dans les années 1860, débute la période moderne de l'histoire de la pêche de la baleine. Cette période, qui s'étend jusqu'à nos jours, se caractérise par l'utilisation d'une technologie nouvelle axée autour du fusil-harpon, des navires à vapeur et des navires-usines. Grâce au fusil-harpon inventé par le Norvégien Svend Foyn, les pêcheurs peuvent maintenant éliminer du même coup la poursuite en chaloupe et l'exécution du cétacé à la lance. Cette arme, qu'on lance du navire, est en effet munie d'une charge qui explose en pénétrant dans le corps de l'animal. De plus, le câble qui relie le harpon au navire est suffisamment fort pour retenir à flot les baleinoptères. Jusque-là, ces cétacés n'avaient jamais été pêchés en raison de leur poids et de leur vitesse mais surtout parce qu'ils ne flottent pas après leur mort. Jumelée à l'utilisation des navires à vapeur, cette arme devient encore plus meurtrière. En effet, ces navires puissants et rapides peuvent maintenant rivaliser de vitesse avec toutes leurs proies. Ils sont généralement accompagnés de navires-usines qui traitent les prises en pleine mer.

Ces progrès technologiques joints à une demande accrue des produits dérivés de la baleine ont provoqué un nouvel essor de la pêche de la baleine et un massacre des espèces au XX^{e} siècle. Si le prix de l'huile connut une chute importante après la découverte du pétrole, par contre la chair et les os en particulier trouvèrent de nouvelles applications. Ces produits entraient alors dans la fabrication de la glycérine, de fertilisants, de la peinture, de médicaments, de cosmétiques, de savons, de la margarine, de nourriture pour les animaux et même dans celle des humains. Les prises des navires-usines qui étaient de 13 775 baleines en 1927-1928 passèrent à 40 201 en 1930-1931. En 1932, les pays pêcheurs durent s'entendre pour limiter les prises afin de préserver l'espèce. En décembre 1946, les délégués de 19 pays réunis à Washington créèrent la

Commission baleinière internationale. Celle-ci décide des dates d'ouverture et de fermeture de la pêche, interdit la capture d'une femelle accompagnée de son baleineau, établit des tailles minimales selon les espèces et limite le nombre de prises par campagne; la commission décide également des espèces à protéger. Enfin, elle a créé pour les baleines une réserve naturelle où la pêche est interdite. Le respect de toutes ces dispositions est surveillé, à bord de chaque navire-usine et dans chaque station terrestre, par deux inspecteurs de la commission.

Aujourd'hui, les flottes modernes comprennent 1 navire-usine, 12 chasseurs, 3 embarcations pour marquer les baleines mortes, 2 corvettes pour les remorquer au navire-usine et 1 navire-citerne pour transporter le carburant et livrer au port le plus proche, les produits de la pêche. Un équipage de 150 hommes peut dépecer un cétacé de 30 mètres en une heure.

Si la pêche de la baleine a maintenant perdu de l'importance par rapport à de nouveaux secteurs de l'économie à la hausse, le nombre des prises est encore très élevé: dans les meilleures années, les Basques n'auraient jamais tué plus de 100 baleines, les Hollandais 1000 et les Américains 5000[1]; depuis le début du XX^e siècle, la moyenne annuelle des prises se situe aux environs de 20 000 avec un sommet de 54 835 en 1938[2].

Dans la pêche de la baleine surtout, l'humanité a fait preuve, tout au long de son histoire, d'un désir irraisonné de gain. Le rythme de reproduction des baleines est trop lent pour supporter une pêche aussi intensive. Plusieurs espèces sont maintenant éteintes et d'autres sont sérieusement menacées. Déjà au début du XIX^e siècle, le biologiste La Cepède tentait de sensibiliser l'humanité au danger d'extinction des baleines:

> L'homme, attiré par les trésors que pouvoit lui livrer la victoire sur les cétacés, a troublé la paix de leurs immenses solitudes, a violé leur retraite, a immolé tous ceux que les déserts glacés et inabordables des pôles n'ont pas dérobés à ses coups; et il leur a fait une guerre d'autant plus cruelle, qu'il a vu que des grandes pêches dépendoient la prospérité de son commerce, l'activité de son industrie, le nombre de ses matelots, la hardiesse de ses navigateurs, l'expérience de ses pilotes, la force de sa marine, la grandeur de sa puissance.
>
> C'est ainsi que les géans des géans [*sic*] sont tombés sous ses armes; et comme son génie est immortel, et que sa science est maintenant impérissable, parce qu'il a pu multiplier sans limites les exemplaires de sa pensée, ils ne cesseront d'être les victimes de son intérêt, que lorsque ces énormes espèces auront cessé d'exister. C'est en vain qu'elles fuient devant lui: son art le transporte aux extrémités de la terre; elles n'ont plus d'asyle que dans le néant.[3]

Ces mêmes propos sont encore d'actualité aujourd'hui, et même davantage.

APPENDICES

Appendice A.

L'ordre des cétacés

Tous les cétacés ont une nageoire caudale horizontale et un ou deux évents au sommet de la tête.
L'ordre se divise en deux sous-ordres: les mysticètes et les odontocètes.

MYSTICÈTES[1]

Familles	Balénidés			Eschrichtidés	Balénoptéridés	
Genres	Baleine	Eubalaena	Caperea	Bal. grise[4]	Baleinoptère[5]	Mégaptère[9]
Espèces	Bal. du Groenland[2]	Bal. de Biscaye[3] Bal. franche de l'Antarctique	Bal. franche naine		Rorqual boréal Petit rorqual Rorqual de Bryde Rorqual commun Rorqual bleu[6]	Rorqual à bosse

ODONTOCÈTES[7]

Familles	Monodontidés		Delphinidés	Ziphiidés	Physétéridés		Platanistidés	Phocénidés
Genres	Delphinapterus	Monodon	19 genres dont Dauphin gris Épaulard Globicéphale noir Dauphin commun	Bal. à bec de Blainville de Cuvier commune géante de Tasmanie	Cachalot nain	Physeter	Platanista Inia Stenodelphis Lipotes	Marsouin
Espèces	Beluga	Narval				Cachalot[8]		Marsouin

1 Les mysticètes ont des fanons à la mâchoire supérieure.
2 La baleine franche ou boréale. Elle a fait l'objet de la pêche dans l'Arctique du XVII[e] au XIX[e] siècle. Elle n'a pas de nageoire dorsale ni de sillons ventraux.
3 Elle fréquente l'Atlantique Nord. La baleine noire ou de Biscaye est celle que les Basques ont pêchée pendant plusieurs siècles.
4 La baleine grise de la Californie. Elle n'a pas de nageoire dorsale mais elle possède des sillons ventraux.
5 Ces cétacés n'ont fait l'objet de la pêche qu'à compter de la fin du XIX[e] siècle.
6 La baleine bleue est le plus grand des cétacés. C'est le plus gros animal ayant jamais vécu sur terre.
7 Ces cétacés sont pourvus de dents.
8 C'est le cachalot pêché par les Américains. Il est doté de dents à la mâchoire inférieure seulement.

Appendice B.

Noms des cétacés dans diverses langues

Anglais	Allemand	Norvégien	Hollandais	Français	Japonais	Russe
Greenland Right Whale	Grönlandwal	Gronlandshval	Groenlandse Walvis	Baleine franche	Hokkyoku Kujira	Grenlandskii Kit
Biscayan (N. Atlantic) Right Whale	Nordkaper	Nordkaper	Noordkaper	Baleine des Basques	Semi Kujira	Nastoiashchii Kit
Pigmy Right Whale	Zwergglattwal	Dvergretthval	Dwergwalvis	Baleine franche naine	Kosemi Kujira	
Californian Grey Whale	Grauwal	Grahval	Grijze Walvis	Baleine grise	Koku Kujira	Seryi Kit
Bleu Whale	Blauwal	Blahval	Blauwe Vinvis	Rorqual bleu	Shironagasu Kujira	Sinii Kit
Fin Whale	Finnwal	Finhval	Gewone Vinvis	Rorqual commun	Nagasu Kujira	Seldianoi Kit
Sei Whale	Seiwal	Seihval	Noordse Vinvis	Rorqual de Rudolf	Iwashi Kujira	
Bryde's Whale	Brydewal	Brydehval	Bryde's Vinvis	Baleine de Bryde	Nitaci Kujira	
Little Piked (Minke) Whale	Zwergwal	Vagehval	Dwergvinvis	Petit rorqual	Koiwashi Kujira (Minku)	Malyi polosatik kit zalinov
Humpback	Buckelwal	Knolhval	Bultrug	Mégaptère	Zatô Kujira	Gorbatyi Kit
Sperm Whale	Pottwal	Spermhval	Potvis	Cachalot	Makkô Kujira	Kashalot
Pigmy Sperm Whale	Zwergpottwal	Dverg-Spermhval	Dwergpotvis	Cachalot nain	Komakkô	Karlikovyi Kashalot
Bottlenose Whale	Entenwal	Naebhval	Butskop	Hypérodon		Butylkonos
Beluga	Weisswal	Hvidfisk	Beluga	Delphinaptère blanc	Shiro Iruka	Belukha
Common Porpoise	Meerschwein	Nise	Bruinvis	Marsouin	Nezumi Iruka	Morskaya Svin'ya
Killer (Orca)	Schwertwal	Spaekhogger	Orca	Épaulard	Shachi	Kosatka
Pilot Whale	Grindwal	Grindhval	Griend	Globicéphale noir	Gondô Kujira	Grindy
Bottlenose Dolphin	Grosser Tümmler	Tumler	Tuimelaar	Souffleur	Handô Iruka	Afaliny
Common Dolphin	Delphin	Delphin	Dolfijn	Dauphin	Ma Iruka	Del'finybelobochka

E.J. Slijper, *Whales* (Londres, Hutchinson, 1962), p. 490.

Appendice C.

Les huit espèces de baleines connues des Anglais en 1611

1 La première espèce de baleine est celle qui est appelée la barbue. Elle est de couleur noire, a la peau lisse et est blanche sous les mâchoires. C'est la meilleure de toutes et plus elle est âgée, plus son rendement est bon. Ce genre de baleine donne habituellement 400 à 500 fanons et 100 à 120 barriques d'huile.

2 La deuxième est la baleine appelée Sarda, de même couleur et allure que la précédente, mais un peu plus petite, avec des fanons d'une brasse au maximum, et un rendement en huile qui, dépendant de sa taille, peut atteindre 80 ou parfois 100 barriques.

3 La troisième espèce est appelée Trumpa. Elle est aussi longue mais pas aussi grosse que la première, sa peau est grise et elle n'a qu'un évent dans la tête, alors que les précédentes en ont deux. Elle a des dents longues d'un empan et aussi grosses qu'un poing, mais pas de fanons. Sa tête est plus grosse que celle des deux baleines précédentes et proportionnellement bien plus grosse que son corps. Dans son crâne se trouve le spermaceti qu'il faut conserver dans des barils à part de l'huile; vous pouvez mettre l'huile trouvée dans la tête avec le spermaceti, dans un même baril marqué pour le différencier des autres, et quand vous rentrerez au port nous séparerons l'huile crânienne du spermaceti. Il convient aussi de garder l'autre huile provenant de cette baleine à part de l'huile retirée des autres cétacés parce qu'une fois bouillie, cette huile devient aussi blanche et dure que du suif, et que si elle était mélangée à l'autre huile liquide vous dévaloriseriez à la fois l'un et l'autre produit. Il faut donc que vous conserviez dans les barils distincts l'huile du corps et du crâne de cette baleine, pour les raisons susmentionnées. Dans ce genre d'animal, vous pouvez trouver de l'ambre gris dans ses entrailles et ses intestins, matière qui a une couleur et une forme semblables à la bouse de vache. C'est pourquoi nous vous conseillons d'être présent à l'ouverture d'une baleine de ce genre pour faire mettre les résidus et entrailles dans un petit baril que vous ramènerez avec vous en Angleterre [...]

Nous aimerions aussi que vous gardiez les dents de cette baleine pour que nous puissions les soumettre à certains essais, ainsi que toutes les matières inhabituelles que vous pourriez observer dans cet animal. Ce genre de baleine donne en général 40 barriques d'huile en plus du spermaceti.

4 La quatrième espèce de baleine, la Otta Sotta, est de la même couleur que la Trumpa, elle a des fanons très blancs qui ne dépassent cependant pas une demi-verge de longueur, et elle est plus grosse mais pas aussi longue que la Trumpa. Elle donne la meilleure huile qui se puisse trouver, mais pas plus de 30 barriques environ.

5 La cinquième espèce, appelée Gibarta, est de couleur noire, comme les deux premières, mais a une nageoire dorsale d'une demi-verge de long. Elle est aussi grosse que la première baleine. Ses fanons n'ont guère de valeur parce qu'ils ne mesurent jamais plus d'une demi-verge. Elle donne environ 12 barriques d'huile quand le lard de son dos est fondu, mais on ne peut rien tirer de son ventre.

6 La sixième espèce de baleine, appelée Seveda, est de couleur blanchâtre et plus grande que toutes les précédentes. Ses fanons ne dépassent cependant pas un pied et elle donne peu ou pas d'huile.

7 La septième espèce, Saveda Negro, est de couleur noire avec une bosse sur le dos. Ce genre de baleine ne donne pas d'huile, pas de fanons, pas de dents, en dépit de sa taille démesurée.

8 La huitième espèce de baleine, la Sewria, de couleur blanche comme neige et de la taille d'une yole, ne donne qu'une ou deux barriques d'huile, pas de fanons, mais sa chair est fort comestible.

Basil Lubbock, *The Arctic Whalers* (Glasgow, Brown, Son & Ferguson, 1937), p. 62.

La liste des espèces est tirée des instructions données à Thomas Edge. Ces espèces correspondraient à: 1) la baleine du Groenland; 2) la baleine de Biscaye; 3) le cachalot; 4) ?; 5) un rorqual; 6) le rorqual bleu (?); 7) le rorqual à bosse; 8) le beluga.

Appendice D.

Équipement d'un baleinier anglais au XVII[e] siècle

250	tonneaux pour entreposer le pain
150	tonneaux de cidre
6	quintaux d'huile
8	quintaux de lard
6	tonneaux de boeuf
10	quartauts de sel
150	livres de chandelle
8	quartauts de fèves et de pois
	du poisson salé et du hareng
4	barriques de vin
1/2	quartaut de graine de moutarde et un moulin à moudre
1	meule
800	tonneaux en vrac
350	paquets de cercles de tonneaux et 6 "quintalines"
800	paires de couvercles de tonneaux
10	cordes pour les harpons
10	hampes de harpon
3	pièces de "baibens" pour les petits javelots
2	appareils de levage pour tourner les baleines
1	haussière de 27 brasses pour tourner les baleines
15	grands javelots
18	petits javelots
50	fers de harpons
6	couteaux pour découper la baleine
24	machettes pour hacher le lard
2	grands crochets pour tourner la baleine
3	paires de crocs à levier
6	crochets à douves
36	douves pour les fers de harpon
6	poulies pour tourner les baleines
10	grands paniers
10	lampes en métal
5	chaudrons de 150 livres chacun et 6 cuillers
1000	clous pour les pinasses
500	clous de Carabelie pour les habitations et les quais
18	haches et hachettes pour couper du bois
12	lignes et 72 hameçons
2	"beetles of Rosemarie"
48	avirons pour les pinasses
6	lanternes
500	de "Tesia"
	de la poudre et des briquets pour les arquebuses
5	pinasses
4	fondoirs
6	cuillers de cuivre
3	paires de grandes bottes
8	peaux de veau pour faire des tabliers

Charles Boardman Hawes, *Whaling* (Londres, W. Heinemann, 1924), p. 339-341.

Appendice E.

La technique de pêche anglaise au Spitsberg

Le journal de Fotherby de 1613 donne un très bon aperçu de la technique de pêche anglaise au Spitsberg, fortement inspirée de celle des Basques. Selon sa description, lorsque la baleine pénétrait dans un goulet, les pêcheurs quittaient le navire ou la côte pour se porter à sa rencontre dans leurs chaloupes. Arrivé à proximité de sa proie, le harponneur, qui se tenait à la proue de la baleinière, plantait son harpon dans le corps de l'animal avec toute la force de ses deux bras. En sentant l'arme pénétrer dans ses chairs, la baleine plongeait aussitôt entraînant avec elle la corde fixée à la douille du harpon. Cette corde pouvait mesurer jusqu'à 100 brasses de longueur et était parfaitement lovée dans une cuve à l'arrière de l'embarcation. Quand la baleine ralentissait sa course ou refaisait surface pour respirer, les rameurs tiraient sur la corde pour en récupérer le jeu et s'approcher ainsi de leur victime. Après avoir répété l'opération à plusieurs reprises, l'équipage arrivait finalement à proximité de l'animal. Le harponneur plantait alors une lance dans le corps de la baleine, près de la nageoire, en visant les parties vitales. Le cétacé entrait alors dans une fureur indescriptible; d'un coup de queue ou de nageoire, il pouvait facilement faire chavirer la baleinière et jeter son équipage à la mer. C'est d'ailleurs pour venir au secours des pêcheurs en péril que la capture se faisait toujours avec deux ou trois chaloupes. Si la lance avait touché le coeur ou les poumons, la baleine se mettait bientôt à éjecter du sang par ses évents. Avant de mourir, elle pouvait toutefois entraîner la baleinière sur une distance de 6 à 8 km. Quant elle était morte, on l'attachait par la nageoire caudale et les chaloupes la remorquaient jusqu'au navire.

L'étape du dépeçage commençait dès qu'on avait amarré la baleine à l'arrière du bâtiment. A cette fin, on plaçait une chaloupe montée par deux ou trois hommes le long du corps du cétacé. Pendant qu'un pêcheur retenait l'embarcation à proximité de l'animal à l'aide d'un crochet, un autre coupait les lisières de lard. Ce dernier faisait d'abord une entaille dans la couche de lard dans laquelle il fixait un crochet relié au treuil du gréement. A mesure que le dépeceur tranchait le lard, le cric soulevait la lisière jusqu'à ce qu'elle ait atteint environ un mètre de longueur. Le dépeceur la détachait alors complètement du corps de la baleine et le treuil la laissait tomber à la mer. Grâce à un trou préalablement percé sur le côté de ces pièces, un autre pêcheur reliait une dizaine de ces lisières à l'aide d'un câble et les remorquait au rivage. Une grue soulevait ensuite ces morceaux de lard au-dessus d'un récipient près duquel se tenaient deux autres trancheurs. Ces derniers coupaient ces grandes lisières en morceaux plus petits qui tombaient dans le contenant. De là, deux apprentis les transportaient à des tonneaux situés à proximité des hacheurs.

Les hacheurs étaient installés le long d'une chaloupe désaffectée et hissée à la hauteur des chaudrons, à environ deux mètres des fondoirs.

Une planche de sapin fixée au bordage de l'embarcation leur servait de table de travail, sur laquelle des morceaux de nageoire ou de queue de baleine servaient de bloc pour hacher. Des apprentis plaçaient les pièces de lard de 30 cm carrés devant le hacheur qui les réduisait en petites pièces de quatre centimètres. De là, ils les versaient avec une grande cuiller de cuivre, dans un réservoir suspendu entre les hacheurs et les chaudrons. A mesure qu'on retirait l'huile des chaudrons, des apprentis y mettaient les morceaux de lard contenus dans le réservoir. L'huile était transvidée dans une autre embarcation désaffectée et placée de l'autre côté du fondoir. Cette chaloupe était à demi remplie d'eau froide de façon à refroidir l'huile bouillante et à l'épurer de ses éléments étrangers. Une gouttière de bois aménagée dans la partie supérieure de la chaloupe permettait à l'huile de s'écouler dans les barriques. Une fois remplies, ces dernières étaient bouchées, identifiées puis roulées jusqu'au lieu d'entreposage.

Quant au prélèvement des fanons, l'opération commençait dès que la baleine était amarrée le long du navire. Pendant qu'une équipe découpait des lisières de lard, une autre sectionnait la tête de l'animal qui contenait la langue et les fanons, et la remorquait ensuite jusqu'à la côte. La tête de la baleine boréale équivalant environ au tiers de la longueur totale de l'animal, un simple cabestan ne pouvait toutefois la hisser sur le rivage. Les pêcheurs profitaient donc du jeu des marées pour la tirer le plus possible de façon que la carcasse soit au sec pendant le jusant. A l'aide d'une hachette, on sectionnait alors les fanons qu'on suspendait à une planche de sapin, à la hauteur d'un homme. Les pêcheurs commençaient par les nettover de la substance médulaire qui les recouvrait puis ils les frottaient dans le sable pour enlever la couche d'huile. Ensuite les fanons étaient séparés en cinq catégories puis attachés en paquets de 50 unités contenant chacun 10 fanons de chaque sorte.

Tiré de W. Martin Conway, *No Man's Land: a History of Spitsbergen from its Discovery in 1596 to the Beginning of the Scientific Explorations of the Country* (Cambridge, Cambridge University Press, 1906), p. 85-89.

Dans ses récits de voyages publiés à Londres en 1744 (cités dans Clifford W. Ashley, *The Yankee Whaler* [Boston, Houghton Mifflin, 1926], p. 95), Awnsham Churchill donne une description semblable à celle de Fotherby. Toutefois, il illustre une façon différente de dépecer la baleine, et cette dernière est hissée sur la côte au moyen de treuils (fig. 9). Cette méthode se rapproche davantage de celle des Hollandais.

NOTES

Avant-propos

1 Adolphe Bellet, La grande pêche de la morue à Terre-Neuve depuis la découverte du Nouveau Monde par les Basques au XIV^{e} siècle (Paris, Augustin Challamel, 1902), p. 3.

Introduction

1 Leonard Engel, The Sea (New York, Time Incorporated, 1961), p. 169.

2 Ibid., p. 7. Il faut cependant préciser que ce pourcentage était plus élevé au Moyen Âge. Depuis cette époque, le progrès de l'agriculture et de l'élevage, et l'observance moins rigide de la pratique du jeûne ont contribué à faire diminuer la part du poisson dans l'alimentation. Toutefois, cette part vient toujours au premier rang dans l'alimentation des habitants côtiers.

Les précurseurs

1 La Grande Encyclopédie: inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts, s.v. "Baleine".

2 Grahame Clark, "Whales as an Economic Factor in Prehistoric Europe", Antiquity, vol. 21, n^{o} 82 (juin 1947), p. 84.

3 E.J. Slijper, Whales (Londres, Hutchinson, 1962), p. 11.

4 Jacques-Yves Cousteau et Philippe Diolé, Nos amies les baleines ([Paris], Flammarion, 1972), p. 270.

5 R.B. Robertson, Of Whales and Men (New York, Alfred A. Knopf, 1954), p. 101; J.J. Cook et W.L. Wisner, Warrior Whale (New York, Dodd, Mead, 1966), p. 55; Ivan T. Sanderson, Follow the Whale (Boston, Little Brown, 1956), p. 39. Ces auteurs, entre autres, affirment que les Phéniciens ont pêché le cachalot. L'hypothèse que la baleine de Biscaye, en raison de sa grande docilité, ait fait l'objet de la pêche dès cette époque et même avant, mérite toutefois d'être envisagée.

6 Diderot, Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (Paris, Briasson, 1751), p. 35.

7 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 39, traduction. C'est probablement de cette époque et de cette région que date l'histoire de Jonas. Il est à noter que nulle part dans le texte, qui serait d'inspiration assyrienne, il n'est fait mention de baleine; le mot se traduirait plutôt par "grand poisson". Le sentiment de peur et d'impuissance face au léviathan qui se dégage de ce récit pourrait bien n'avoir qu'un sens symbolique. Dans l'Apocalypse d'Isaïe, le léviathan représente la puissance païenne qui doit se soumettre à Yahvé.

8 Ibid.

9 S.B.J. Noël, Histoire générale des pêches anciennes et modernes (Paris, Imprimerie Royale, 1815), p. 24.

10 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 33.

11 S.B.J. Noël, op. cit., p. 139.
12 Lucien Musset, "Quelques notes sur les baleiniers normands du Xe au XIIIe siècle", Revue d'histoire économique et sociale, vol. 42, nº 2 (1964), p. 148.
13 Ibid.
14 Ibid.
15 Ibid., p. 151.
16 Ibid., p. 154.
17 S.B.J. Noël, op. cit., p. 235.
18 Lucien Musset, op. cit., p. 149.
19 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 84.
20 Ibid., p. 79.
21 P. Budker, Whales and Whaling (Londres, G.G. Harrap, 1958), p. 100.
22 J. Ross Browne, Etchings of a Whaling Cruise with Notes of a Sojourn in the Island of Zanzibar to which is Appended a Brief History of the Whale Fishery its Past and Present Condition (New York, Harper & Brothers Pub., 1846), p. 512.
23 Charles M. Scammon, The Marine Mammals of the Northwestern Coast of North America Described and Illustrated; Together with an Account of the American Whale-fishery (New York, Dover Publication, 1968), p. 186, n.
24 Grahame Clark, op. cit., p. 86.
25 E.J. Slijper, op. cit., p. 16.
26 Charles M. Scammon, loc. cit.
27 S.B.J. Noël, op. cit., p. 221.
28 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 89.
29 S.B.J. Noël, op. cit., p. 223.

Les Basques

1 La pêche de la baleine par les Basques fera l'objet exclusif d'une autre étude à paraître plus tard. Dans le présent rapport, les Basques seront donc abordés au même titre que les autres nations qui ont pratiqué cette pêche durant la période étudiée. Nous ne faisons pas non plus de distinction entre Basques français et Basques espagnols. La majeure partie de la documentation provient toutefois de sources françaises.
2 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 133.
3 Maxime Dégros, "La grande pêche basque des origines à la fin du XVIIIe siècle", Bulletin de la Société des sciences, des arts et lettres de Bayonne, nº 35 (1940), p. 162.
4 Ibid.
5 Leonard Harrison Matthews, The Whale (Londres, Allen & Unwin, 1968), p. 96.
6 Clement Markham, "On the Whale-Fisheries of the Basque Provinces of Spain", Nature, vol. 25, (1882), p. 366.
7 Maxime Dégros, op. cit., nº 35 (1940), p. 163.
8 William Scoresby, The Arctic Regions and the Northern Whale-fishery (ci-après The Arctic Regions) (Londres, The Religious Tract Society, [1824]), p. 11.
9 S.B.J. Noël, op. cit., p. 230.

10 Lucien Musset, op. cit., p. 161.
11 Grand dictionnaire universel, s.v. "Baleine".
12 William Scoresby, The Arctic Regions, p. 14.
13 Jean Laborde, "La pêche à la baleine par les harponneurs basques", Gure Herria Hogoi-ta-Hiaugarren Urthea, nº 5 (1951), p. 261.
14 Clement Markham, op. cit., p. 366.
15 Jean Laborde, loc. cit.
16 William Scoresby, The Arctic Regions, p. 14.
17 S.B.J. Noël, op. cit., p. 15.
18 Édouard Ducéré, Dictionnaire historique de Bayonne (Marseille, s. éd., 1974), s.v. "Baleine".
19 Il est difficile de distinguer entre Basques français et Basques espagnols dans le Haut Moyen Âge; ces deux peuples ont signé plusieurs ententes commerciales mutuelles, même en période de guerre; ils se rendaient aussi des services réciproques allant même jusqu'à s'échanger leurs nationalités quand l'une des deux nations était en guerre avec une troisième (Maxime Dégros, op. cit., [1940], p. 165).
20 Ivan T. Sanderson, op. cit., p.130.
21 Maxime Dégros, op. cit., nº 35 (1940), p. 167.
22 Fernand Braudel, Civilisation matérielle et capitalisme; XVe - XVIIIe siècles ([Paris], Armand Colin, 1967), p. 162.
23 Ibid., p. 156.
24 E. Cleirac, Us et coutumes de la mer (Rouen, Jean Lucas, 1671), p. 129.
25 Il serait tentant d'associer les débuts de ces voyages au long cours avec l'apparition d'instruments de navigation à la fin du XVe siècle et au début du XVIe. Pour Jacques Heers (Christophe Colomb [Paris, Hachette, 1981]), cette théorie s'inspire davantage du désir d'exalter le rôle des techniques et de réduire celui du héros que de l'analyse des faits. Si le rôle de la boussole, dont disposaient tous les pilotes de l'époque, ne peut être mis en doute, son utilisation régulière et relativement correcte était connue en Occident depuis au moins le XIIIe siècle. Par contre, l'astrolabe restait encore mal connu et il semble bien que cet instrument ne pouvait donner des mesures exactes qu'à terre et non sur un navire. Quant aux longitudes, l'expérience des marins se révélait un outil aussi fiable que les sabliers pour déterminer cette coordonnée. En somme, naviguer à cette époque n'était pas encore une science mais un art dont le succès reposait sur les connaissances empiriques des pilotes acquises au cours de nombreux voyages. Aucun marin ne pouvait dire de façon précise où il se trouvait en mer ni en longitude ni en latitude.
26 J.-B. Bailac, Nouvelle chronique de la ville de Bayonne (Bayonne, Duhard-Fauvet, 1827), p. 57.
27 Mario Ruspoli, À la recherche du cachalot (Paris, Éditions de Paris, 1955), p. 66.
28 Maxime Dégros, op. cit., nº 35 (1940), p. 172.
29 Ibid., p. 168. Ce document de 1775 est déposé aux Archives des Basses Pyrénées (C. 336). Un autre document de 1715, conservé aux Archives municipales de Saint-Jean-de-Luz, mentionne l'année 1392.

30 Au début du XVIe siècle, "Terre-Neuve" a un sens très large: "Il est tout certain et notoire que mariniers vont... es terres neufves... En terre neufve a de bons ports et hables, Meilleurs deurope et fort belles rivieres, Grant pescherie..." (René Bélanger, Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent [Montréal, Presses de l'université du Québec, 1971], p. 35).

31 Maxime Dégros, op. cit., nº 35 (1940), p. 167.

32 Ibid.

33 René Bélanger, op. cit., p. 90.

34 Les Basques ne sont pas les seuls à revendiquer la découverte précolombienne de l'Amérique. Les Bretons et les Normands ont aussi les mêmes prétentions. Au cours d'un procès entre l'abbé de Fécamp et un armateur de Selles, ce dernier fait valoir qu'en 1487, Harfleur était le port "auquel tous les navyres faisant la pesche des morues aux terres neufves arrivoient" (Éric Dardel, État des pêches maritimes sur les côtes occidentales de la France au début du XVIIIe siècle [Paris, André Tournon, 1941], p. 107).

35 René Bélanger, op. cit., p. 36.

36 Ibid.

37 F. Michel, Le Pays basque (Paris, Firmin Diderot, 1857), p. 188.

38 Paul Gaffarel, Voyages des Français au Canada dans l'Amérique centrale et au Brésil dans les premières années du XVIe siècle (Lausanne, Imprimeries Réunies, 1972), p. 215, n.

39 David S. Henderson, Fishing for the Whale; a Guide-catalogue to the Collection of Whaling Relics in Dundee Museum (Dundee, Dundee Museum and Art Gallery, 1972), p. 8.

40 James Travis Jenkins, A History of the Whale Fisheries (Londres, H.F. and G. Witherby, 1921), p. 74.

41 René Bélanger, op. cit., p. 46

42 Selon René Bélanger (loc. cit.), Hoyarsabal aurait donné le nom de Ballenne au port de la baie Rouge; ce nom s'appliquerait plutôt à Carrol Cove.

43 James Travis Jenkins, op. cit., p. 68.

44 En 1631, Guipuzcoa n'envoie plus un seul bâtiment à Terre-Neuve. Maxime Dégros, op. cit., nº 35 (1940), p. 172.

45 Marcel Moussette, "La pêche à la baleine; méthodes de capture de la baleine utilisées dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent", Revue d'histoire de la Gaspésie, vol. 10, nº 1 (janv.-mars 1972), p. 19.

46 N. Fauteux, "Privilège exclusif pour la pêche à la baleine", Bulletin des recherches historiques, vol. 52, nº 3 (mars 1946), p. 79.

47 Le Roy de Bacqueville de La Potherie, Claude-Charles, Histoire de l'Amérique septentrionale (Paris, Jean-Luc Nion, 1722), p. 276, et Marcel Moussette, op. cit., p. 19.

48 René Bélanger, op. cit., p. 49

49 Ibid., p. 66.

50 Ibid., p. 78.

51 Ibid., p. 77.

52 W. Martin Conway, No Man's Land: a History of Spitsbergen from its Discovery in 1596 to the Beginning of the Scientific Explorations of the Country (Cambridge, Cambridge University Press, 1906), p. 42.

53 S. Purchas, Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes (Glasgow, Hakluyt Society, 1906), p. 31.
54 Clement Markham, op. cit., p. 367.
55 W. Martin Conway, op. cit., p. 52.
56 F. Michel, op. cit., p. 191, n.
57 Ibid.
58 Clement Markham, Voyages of William Baffin, 1612-1622 (Londres, Hakluyt Society, 1881), p. 40.
59 René Bélanger, op. cit., p. 78.
60 F. Michel, op. cit., p. 190.
61 Ibid., p. 192.
62 Ibid., p. 190.
63 Éric Dardel, op. cit., p. 130.
64 Maxime Dégros, op. cit., nº 35 (1940), p. 157.
65 Ibid., nº 44 (1943), p. 96.
66 Éric Dardel, op. cit., p. 132.

Les Anglais

1 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 151.
2 J. Ross Browne, op. cit., p. 512.
3 B. Henry Révoil, Pêches dans l'Amérique du Nord (Paris, Hachette, 1863), p. 192.
4 Au début, le Spitsberg se nommait Groenland parce que Barents, et plus tard Hudson, croyaient que cette terre était un prolongement du Groenland actuel. Dans les milieux de la pêche de la baleine, cette appellation gardera son sens originel jusqu'au XIXe siècle.
5 Les historiens anglais contestent généralement la découverte du Spitsberg par Barents. Ils l'attribuent plutôt à Hudson en 1607. L'erreur vient de John Playse qui a transcrit dans son propre journal quelques extraits de celui de Hudson. Il est à noter que Hudson n'a jamais prétendu avoir découvert le Spitsberg.
6 En 1580, Robert Hitchcock déclarait: "The whale is upon the coasts of Russia towards Muscovy and St. Nicholas. The killing of the whale is both pleasant and profitable, and without great charges, yielding great plenty of oil, the tun where of is worth ten pounds" (Gordon Jackson, The British Whaling Trade [Hamden, Archon Books, 1978], p. 5).
7 W. Martin Conway, op. cit., p. 35.
8 Gordon Jackson, op. cit., p. 7.
9 S. Purchas, op. cit., p. 12.
10 Henry Elking, View of the Greenland Trade and Whale-fishery (Londres, J. Roberts, 1722), p. 41.
11 David S. Henderson, op. cit., p. 110.
12 John Narborough, An Account of Several Late Voyages and Discoveries to the South and North [...] (Londres, Sam Smith, 1694), p. 166.
13 Charles Boardman Hawes, Whaling (Londres, W. Heinemann, 1924), p. 339-341.
14 E.J. Slijper, op. cit., p. 19.
15 Gordon Jackson, op. cit., p. 20.
16 Ibid., p. 21.

17 James Travis Jenkins, op. cit., p. 163.
18 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 154.
19 W. Martin Conway, op. cit., p. 178.
20 La proportion entre le lard et l'huile est de 4/3, c'est-à-dire qu'avec 4 tonnes de lard, on produit 3 tonnes d'huile.
21 W. Martin Conway, op. cit., p. 203.
22 William Scoresby, The Arctic Regions, p. 103.
23 Ibid., p. 25.
24 Henry Elking, op. cit., p. 49.
25 Selon Scoresby, en raison de l'ambiguïté du terme Groenland, il est impossible de déterminer avec précision si les Anglais pêchaient à l'est du Groenland ou dans le détroit de Davis ou même à partir de quelle année ils ont commencé à fréquenter ce dernier endroit (William Scoresby, The Arctic Regions, p. 115). Fondamentalement, la distinction n'a pas beaucoup d'importance.
26 James Travis Jenkins, op. cit., p. 183.
27 William Scoresby, The Arctic Regions, p. 105.
28 Ibid., p. 20.
29 Gordon Jackson, op. cit., p. 52.
30 William Scoresby, The Arctic Regions, p. 26.
31 Gordon Jackson, op. cit., p. 91.
32 William Scoresby, An Account of the Arctic Regions with a History and Description of the Northern Whale-fishery (ci-après An Account) (Édimbourg, Archibald Constable, 1820), vol. 2, p. 137.
33 De 1733 à 1785, l'Angleterre aurait versé 1 265 461 £ en primes (ibid., p. 110).
34 William Scoresby, The Arctic Regions, p. 117.
35 Gordon Jackson, op. cit., p. 70.
36 Ibid., p. 82.
37 David S. Henderson, op. cit., p. 11.
38 Ibid.
39 Jackson R.E. Scoresby, The Life of William Scoresby (Londres, T. Nelson and Sons, 1861).
40 William Scoresby, An Account, vol. 2, p. 507.
41 John Leslie, Narrative of Discovery and Adventure in the Polar Seas and Regions [...] (Édimbourg, Oliver & Boyd, 1835), p. 443.
42 E. Keble Chatterton, Whalers and Whaling: the Story of the Whaling Ships up to the Present Day (Philadelphie, J.B. Lippincott, 1926), p. 24.
43 William Scoresby, The Arctic Regions, p. 123.
44 Un gallon d'huile de baleine correspondait à 2,40 mètres cubes de gaz.
45 La Grande Encyclopédie [...], s.v. "Baleine".

Les Hollandais

1 S. Purchas, op. cit., p. 12.
2 Henry Elking, op. cit., p. 41.
3 S. Purchas, op. cit., p. 17.
4 William Scoresby, An Account, vol. 2, p. 33.
5 Ibid., p. 143. Selon Sir W. Martin Conway (op. cit., p. 138), le nombre de pêcheurs à Smeerenberg aurait été largement exagéré,

et n'aurait jamais dépassé 1000 ou 1200 personnes.

6 W. Martin Conway, op. cit., p. 137.

7 James Travis Jenkins, op. cit., p. 127.

8 Ivan T. Sanderson, op. cit., 168. Quant aux bases saisonnières, elles furent probablement inspirées d'expériences européennes antérieures; on rapporte en effet que de telles bases existaient en Flandre dès 875 (ibid., p. 165).

9 Charles Boardman Hawes, op. cit., p. 23.

10 W. Martin Conway, op. cit., p. 191.

11 James Travis Jenkins, op. cit., p. 136.

12 Henry Elking, op. cit., p. 38.

13 F.V. Morley et J.S. Hodgson, Whaling North and South (Londres, Methuen, 1927), p. 52.

14 William Scoresby, An Account, vol. 2, p. 105.

15 Basil Lubbock, The Arctic Whalers (Glasgow, Brown, Son & Ferguson, 1937), p. 81.

16 Henry Elking, op. cit., p. 39.

17 D'après Diderot, trois barriques de lard donnaient une barrique d'huile. Un navire de même capacité de chargement rapportait donc trois fois plus aux Basques qu'aux Hollandais (Diderot, op. cit., p. 311). Ce rapport semble exagéré si on le compare à la note 21 du chapitre précédent.

18 John Leslie, op. cit., p. 424.

19 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 172.

20 D'après Scoresby (An Account, vol. 2, p 94, n.), un quardeel égalait 12 stecken hollandais ou 60,27 gallons anglais.

21 Diderot, op. cit., p. 35.

22 Duhamel du Monceau, Traité général des pêches et histoire des poissons qu'elles fournissent tant pour la subsistance des hommes que pour plusieurs autres usages qui ont rapport aux arts et au commerce (Paris, Desaint, 1782), tome IV, p. 27.

23 James Travis Jenkins, op. cit., p. 167.

24 Eric Dardel, op. cit., p. 130.

25 James Travis Jenkins, op. cit., p. 168.

26 Diderot, op. cit., p. 35.

27 James Travis Jenking, op. cit., p. 197.

28 William Scoresby, An Account, vol. 2, p. 156.

Les Américains

1 À compter du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e, les Américains pêcheront le cachalot qui n'est pas une baleine selon la classification française. Toutefois, puisque la nature de l'animal, les techniques de pêche et l'utilisation des produits sont très semblables à celles de la baleine franche, nous avons jugé utile d'inclure cette pêche dans le présent travail.

2 Alexander Starbuck, History of the American Whale-fishery from its Earliest Inception to the Year 1876 (New York, Argosy-Antiquarian, 1964), vol. 1, p. 5, n.

3 Ibid.

4 Glover M. Allen, "The Whalebone Whales of New England", Memoirs of the Boston Society of Natural History, vol. 8, n° 2 (1916), p. 147.

5 Charles M. Scammon, op. cit., p. 202.
6 Dauril Alden, "Yankee Sperm Whalers in Brazilian Waters, and the Decline of the Portuguese Whale Fishery 1773-1801", The Americas: a Quarterly Review of Inter-american Cultural History, vol. 20, nº 3 (janv. 1964), p. 273.
7 George Waymouth, "A True Relation of the Most Prosperous Voyage Made this Present Year, 1605, by Captain George Waymouth in the Discovery of the Land of Virginia [...]" Collections of the Massachusetts Historical Society, 3e série, vol. 8 (1843), p. 156.
8 E.P. Hohman, The American Whaleman (Clifton, Augustus M. Kelley, 1972), p. 25.
9 Ibid.
10 Ibid., p. 24.
11 Alexander Starbuck, op. cit., p. 15.
12 Dauril Alden, op. cit., p. 273.
13 E.P. Hohman, op. cit., p. 26.
14 Irwin Shapiro, Story of Yankee Whaling (New York, American Heritage, 1959), p. 15.
15 E.P. Hohman, op. cit., p. 26.
16 Foster Rhea Dulles, Lowered Boats; a Chronicle of American Whaling (New York, Harcourt, Brace, 1933), p. 31.
17 Edouard A. Stackpole, The Sea-Hunters: The New England Whalemen during Two Centuries 1635-1835 (New York, J.B. Lippincott, 1953), p. 21.
18 Clifford W. Ashley, The Yankee Whaler (Boston, Houghton Mifflin, 1926), p. 96.
19 E.P. Hohman, op. cit., p. 26.
20 J. Ross Browne, op. cit., p. 517.
21 Glover M. Allen, op. cit., p. 160.
22 Dauril Alden, op. cit., p. 273.
23 Alexander Starbuck, op. cit., vol. 2, p. 661n.
24 Foster Rhea Dulles, op. cit., p. 33
25 A. Hyatt Verrill, The Real Story of the Whaler (New York, D. Appleton, 1916), p. 33.
26 Alexander Starbuck, op. cit., vol. 1, p. 20.
27 Ivan T. Sanderson, op. cit., p. 212.
28 Alexander Starbuck, op. cit., vol. 1, p. 22.
29 Les subsides anglais s'appliquaient à tous les navires étrangers protestants ayant moins de deux ans qui pêchaient au Groenland et qui livraient leur cargaison en Grande-Bretagne.
30 Dauril Alden, op. cit., p. 275.
31 Edouard A. Stackpole, op. cit., p. 31.
32 E.P. Hohman, op. cit., p. 28.
33 Clifford W. Ashley, op. cit., p. 47.
34 James Temple Brown, "Whalemen, Vessels, Apparatus and Methods of the Fishery" dans George Brown Goode, The Fisheries and Fishery Industries of the United States (Washington, Government Printing Office, 1884-1887).
35 Clifford W. Ashley, op. cit., p. 96.
36 Pas moins de 90 baleiniers auraient participé à l'attaque de Québec en 1759; Gordon Jackson, op. cit., p. 65.

37 William Scoresby, An Account, vol. 2, p. 135.
38 Alexander Starbuck, op. cit., vol. 1, p. 44.
39 Ibid., p. 45.
40 Ibid., p. 47.
41 Edouard A. Stackpole, op. cit., p. 48.
42 E.P. Hohman, op. cit., p. 32.
43 Ibid., p. 33.
44 La première autorisation de pêcher ne fut accordée qu'en 1781.
45 E.P. Hohman, op. cit., p. 38.
46 Ibid., p. 39.
47 F.V. Morley et J.S. Hodgson, op. cit., p. 60.
48 Ibid.
49 Charles M. Scammon, op. cit., p. 212.
50 E.P. Hohman, op. cit., p. 41.
51 J. Ross Browne, op. cit., p. 539.
52 F.V. Morley et J.S. Hodgson, loc. cit.
53 Charles M. Scammon, op. cit., p. 212.
54 Foster Rhea Dulles, op. cit., p. 198.
55 E.P. Hohman, op. cit., p. 41.
56 Charles M. Scammon, op. cit., p. 312.
57 Le Truelove fut construit à Philadelphie en 1764. Il participa à 72 voyages de pêche.
58 Foster Rhea Dulles, op. cit., p. 80.
59 E.P. Hohman, op. cit., p. 240.
60 Foster Rhea Dulles, op. cit., p. 93.
61 Robert Owen Decker, Whaling Industry of New London (York, Liberty Cap Books, 1973), p. 91.
62 E.P. Hohman, op. cit., p. 85.
63 Foster Rhea Dulles, op. cit., p. 156.
64 Ibid., p. 117.
65 Charles M. Scammon, op. cit., p. 224.
66 Ibid.
67 Ibid., p. 227.
68 Clifford W. Ashley, op. cit., p. 93.
69 James Temple Brown, op. cit., p. 262.
70 Herman Melville, Moby-Dick or the Whale (Franklin Centre, The Franklin Library, 1974), p. 387.
71 A.H. Clark, "History and Present Condition of the Fishery", dans G.B. Goode, op. cit., p. 7.
72 A. Hyatt Verrill, op. cit., p. 219.
73 F.V. Morley et J.S. Hodgson, op. cit., p. 65.
74 J. Ross Browne, op. cit., p. iv.

Conclusion

1 F.V. Morley et J.S. Hodgson, op. cit., p. 74.
2 Paul Budker, Whales and Whaling (Londres, G.G. Harrap, 1958), p. 157.
3 La Cepède, Histoire naturelle des cétacés (Paris, Plassan, An XII), p. xxxi.

BIBLIOGRAPHIE

Alden, Dauril
"Yankee Sperm Whalers in Brazilian Waters, and the Decline of the Portuguese Whale Fishery 1773-1801", The Americas: a Quarterly Review of Inter-american Cultural History, vol. 20, nº 3 (janv. 1964), p. 267-288.

Allen, Glover M.
"The Whalebone Whales of New England", Memoirs of the Boston Society of Natural History, vol. 8, nº 2 (1916), p. 105-322.

Allen, J.A.
"The North Atlantic Right Whale and its Near Allies", Bulletin of the American Museum of Natural History, vol. 24 (1908), p. 277-329.

Anderson, George
"A Whale is Killed", Beaver, vol. 277, nº 4 (mars 1947), p. 18-21.

Anderson, J.W.
"The Whales of the St. Lawrence", The Canadian Naturalist, vol. 6, nº 2 (1872), p. 203-208.

Andrews, Clarence L.
"Alaska Whaling", Washington Historical Quarterly, vol. 9, nº 1 (janv. 1918), p. 3-10.

Andrews, Roy Chapman
Whale Hunting with Gun and Camera, New York, D. Appleton, 1931.

Arne, P.
"La baleine des Basques", Bulletin du Musée basque, vol. 18-19, nº 21-22 (1942-1943), p. 189-196.

Ash, Christopher
Whaler's Eye, New York, Macmillan, 1962.

Ashley, Clifford W.
The Yankee Whaler, Boston, Houghton Mifflin, 1926.

Bailac, Jean-Baptiste
Nouvelle chronique de la ville de Bayonne, Bayonne, Duhart-Fauvet, 1827.

Barkham, Selma
"Building Materials for Canada", Bulletin of the Association for Preservation Technology, vol. 5, nº 4 (1973), p. 93-94.

---. The Spanish Province of Terranova, manuscrit classé, Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Ottawa (1974).

Barron, William
An Apprentice's Reminiscences of Whaling in Davis Straits: Narrative of the Voyages of the Hull Barque Truelove, 1848-1854, Hull (G.-B.), M. Waller, 1890.
---. Old Whaling Days, Cardiff, Conway Maritime Press, 1970.

Baudrillart, J.J.
Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches, Paris, Arthur Bertrand, 1827.

Beale, Thomas
The Natural History of the Sperm Whale, Londres, Holland Press, 1973.

Beddard, F.E.
A Book of Whales, Londres, J. Murray, 1900.

Bélanger, René
Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent, Montréal, Presse de l'université du Québec, 1971.

Bell, J.J.
The Whalers, Londres, Hodder & Stoughton, 1914.

Bellet, Adolphe
La grande pêche de la morue à Terre-Neuve depuis la découverte du Nouveau Monde par les Basques au XIVe siècle, Paris, Augustin Challamel, 1902.

Bennett, F. Debell
Narrative of a Whaling Voyage Round the Globe, 1833-1836, Londres, Bentley, 1840.

Bernard, Jacques
Navires et gens de mer à Bordeaux, 1400-1550, Paris, S.E.U.P.E.N., 1968.

Blond, Georges
La grande aventure des baleines, Ottawa, Amiot-Dumont, 1953.

Bockstone, John R.
Steam Whaling in the Western Arctic, New Bedford, Darthmouth Historical Society, 1977.

Bodfish, Hartson Hartlell
Chasing Bowhead, Cambridge, Harvard University Press, 1936.

Boissonnade, P.
"La marine de commerce et de pêche du Pays basque et du Labourd au temps de Colbert", Bulletin de la section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques, t. 49 (1934), p. 43-87.

Bosworth, Allan R.
Storm Tide, New York, Harper & Row, 1965.

Boucault, Sieur
"État présent du Canada (1754)", Rapport des Archives du Québec (1920-1921), p. 11-50.

Brandt, Karl
"Whale Oil, an Economic Analysis", Fats and Oils Studies, nº 7 (1940).
---, Whaling and Whale Oil during and after World War II, Stanford, Food Research Institute, 1948.

Braudel, Fernand
Civilisation matérielle et capitalisme; XVe-XVIIIe siècles, [Paris], Armand Colin, 1967.

Brown, James Temple
The Whale Fishery and its Appliances, Washington, Government Printing Office, 1883.

Brown, Richard
Notes on the Northern Atlantic, for the Use of Travellers, Londres, Sampson, 1880

Brown, Robert N.R.
"The Commercial Development of Spitsbergen", Scottish Geographical Journal Magazine, vol. 28 (nov. 1912), p. 561-571.
---. The Polar Regions, a Physical and Economic Geography of the Arctic and Antarctic, Londres, Methuen, 1927.

Browne, J. Ross
Etchings of a Whaling Cruise with Notes of a Sojourn on the Island of Zanzibar to which is Appended a Brief History of the Whale Fishery its Past and Present Condition, New York, Harper & Brothers Pub., 1846.

Browne, P.W.
Where the Fishers Go; the Story of Labrador, New York, Cochrane Pub., 1909.

Budker, Paul
"Baleines et baleinoptères", Naturalia, nº 6 (mars 1954), p. 28-31.
---. Whales and Whaling, Londres, G.G. Harrap, 1958.

Bullen, F.T.
The Cruise of the "Cachalot"; Round the World after Sperm Whales, Londres, Smith, Elder, 1901.

Burton, Robert
The Life and Death of Whales, Londres, A. Deutsch, 1973.

Butel-Dumont, G.M.
Histoire et commerce des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, Londres, Le Breton, 1755.

Canada. Ministère des Pêches et de l'Océan, Conseil consultatif de recherches, Section de l'Arctique
The Biology and Hunting of Beluga or White Whales in the Canadian Arctic, Montréal, 1962.

Canada (province). Assemblée législative.
"Rapport annuel de Pierre Fortin, magistrat commandant l'expédition pour la protection des pêcheries dans le golfe Saint-Laurent pendant la saison 1861-1862", dans Documents de la session, nº 11, 1862, Québec, Hunter Rose, 1862.

Chatterton, E. Keble
Whalers and Whaling: the Story of the Whaling Ships up to the Present Day, Philadelphie, J.B. Lippincott, 1926.

Cheever, Henry T.
The Whale and his Captors, Londres, T. Nelson & Sons, 1858.

Chippendale, H.A.
Sails and Whales, Cambridge, Houghton Mifflin, 1951.

Christison, Robert
"On the Capture of Whales by Means of Poison", New Philosophical Journal, nouv. sér., vol. 12 (1860), p. 72-80.

Church, Albert Cook
Whales, Ships and Whaling, New York, Norton, 1960.

Churchill, Awnsham
A Collection of Voyages and Travels, Londres, Henry Lintot, 1744.

Clapperton, George A.
"Il est né l'année de la baleine", Revue d'histoire de la Gaspésie, vol. 9, nº 3 (juil.-sept. 1971), p. 335-336.

Clark, Grahame
"Whales as an Economic Factor in Prehistoric Europe", Antiquity, vol. 21, nº 82 (juin 1947), p. 84-104.

Clark, J.G.D.
"Seal-Hunting in the Stone Age of North Western Europe", Proceedings of the Prehistorical Society, vol. 12 (1946), p. 12-48.

Clark, Robert
"Electric Whaling", Nature, vol. 169, nº 4308 (24 mai 1952), p. 859-860.

Cleirac, Étienne
Us et coutumes de la mer, Rouen, Jean Lucas, 1671.

Cocks, Alfred Heneage
"The Finwhale Fishery of 1885 on the North European Coast", Zoologist, 3e sér., vol. 10-14 (1886-1890).

Colnett, James
A Voyage to the South Atlantic and around Cape Horn into the Pacific Ocean for the Purpose of Extending the Spermacetti Whale Fisheries and Other Objects of Commerce, Londres, W. Bennett, 1798.

Colwell, M.
Whaling around Australia, Londres, s.éd., 1970.

Commission for Whaling Statistics
International Whaling Statistics, vol. 1-13 (1930-1939), Oslo.

Conway, W. Martin
Early Dutch and English Voyages to Spitsbergen in the 17th Century..., Londres, The Hakluyt Society, 2e sér., nº 11, 1902.
---. No Man's Land: a History of Spitsbergen from its Discovery in 1596 to the Beginning of the Scientific Explorations of the Country, Cambridge, Cambridge University Press, 1906.

Cook, John Atkins
Pursuing the Whale; a Quarter-century of Whaling in the Arctic, Boston, Houghton Mifflin, 1926.

Cook, John Atkins et S.S. Pederson
Thar she Blows, Boston, Chapman & Gumes, 1937.

Cook, J.J. et W.L. Wisner
Warrior Whale, New York, Dodd, Mead, 1966.

Cousteau, Jacques-Yves et Philippe Diolé
Nos amies les baleines, [Paris], Flammarion, 1972.

Crisp, Frank
The Adventure of Whaling, Londres, Macmillan, 1954.

D'Abartiagne, William
"L'Atlantique et les Basques", Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne , nº 22 (1937), p. 262-273.

Dakin, William John
Whalemen Adventurers, Sydney, Angus & Robertson, 1934.

Dardel, Éric
État des pêches maritimes sur les côtes occidentales de la France au début du XVIIIe siècle. D'après les procès-verbaux de visite de

l'Inspecteur des pêches, Le Masson du Parc, 1723-1732, Paris, André Tournon, 1941.

Davis, William
Nimrod of the Sea or the American Whaleman, Boston, Charles E. Lauriat, 1926.

Decker, R.
The Whaling City, Chester, Pequot Press, 1976.

Decker, Robert Owen
Whaling Industry of New London, York, Liberty Cap Books, 1973.

Dégros, Maxime
"La grande pêche basque des origines à la fin du XVIIIe siècle", Bulletin de la Société des sciences, des arts et lettres de Bayonne, nos 35-50, 1940-1945.

De Reste, Bernard
Histoire des pêches, des découvertes et des établissements des Hollandais dans les mers du Nord, Paris, Nyon, 1801.

Dewhirst, John
The origins of Nootkan Whaling, manuscrit classé, Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Ottawa (1977).

Diderot
Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Paris, Briasson, 1751-1765, 17 vol.

Doan, K.H. et C.W. Douglas
Beluga of the Churchill Region of Hudson Bay, Ottawa, Ministère des Pêches et Océans, 1953.

Dow, George Francis
Whale Ships and Whaling. A Pictoral History of Whaling during Three Centuries, with an Account of Whale Fishery in Colonial New England, Salem, Marine Research Society, no 10, p. i-xii.

Ducéré, Édouard
Dictionnaire historique de Bayonne, Marseille, s.éd., 1974.

Duhamel du Monceau
Traité général des pesches et histoire des poissons qu'elles fournissent tant pour la subsistance des hommes que pour plusieurs autres usages qui ont rapport aux arts et au commerce, Paris, Desaint, 1782.

Dulles, Foster Rhea
Lowered Boats; a Chronicle of American Whaling, New York, Harcourt, Brace, 1933.

Echegarry, Rafael Gonzalez
Balleneros Cantabros, Santander, Institucion cultural de Cantabria, 1978.

Edwards, Everett J. et J.E. Rattray
Whale off, New York, Frederick A. Stokes, 1932.

Elking, Henry
View of the Greenland Trade and Whale-fishery, Londres, J. Roberts, 1722.

Engel, Leonard
The Sea, New York, Time Incorporated, 1961.

Fauteux, J.N.
Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français, Québec, Proulx, 1927.

Fauteux, N.
"Privilège exclusif pour la pêche à la baleine", Bulletin des recherches historiques, vol. 52, nº 3 (mars 1946), p. 78-79.

Ferguson, Robert
Arctic Harpooner, a Voyage on the Schooner Abbie Bradford, 1878-1879, Philadelphie, University of Pennsylvania, 1938.

Ferland, J.B.A.
Le Labrador; notes et récits de voyage, Montréal, Beauchemin, 1858.

Figuier, Louis
L'art de l'éclairage, Paris, Jouvert, 1887.

Fischer, M.
"Cétacés du Sud-Ouest de la France", Actes de la Société Linnéenne, 4e sér., vol. 35, nº 5 (1881), p. 5-219.

Fitter, Richard
Les animaux sauvages en voie de disparition dans le monde, Paris, s.éd., 1970.

Flyger, Vagn
"Succinylcholine Chloride for Killing or Capturing Whales", Norsk hvalfangst-Tidende, nº 4 (1964), p. 88-90.

Fourquin, Guy
Histoire économique de l'Occident médiéval, Paris, Armand Colin, 1969.

Frazer, F.C.
"Early Japanese Whaling", Proceedings of the Linnean Society of London (1937), p. 19-20.

Gaffarel, Paul
Voyages des Français au Canada dans l'Amérique centrale et au Brésil dans les premières années du XVI[e] siècle, Lausanne, Imprimeries Réunies, 1972.

Gallop, Rodney
A Book of the Basques, Reno, University of Nevada Press, 1930.

Gardi, René
Chasse à la baleine, Paris, V. Attinger, 1948.

Gardner, G.
"La pêche à Terre-Neuve", Actualité économique, vol. 2, n° 4 (fév. 1941), p. 322-343.

Gauroy, Pierre
"Dans le sillage des chasseurs de baleines", Naturalia, n° 2 (1953), p. 41-44.

Giambarba, Paul
Whales, Whaling and Whale Craft, Centerville, Scrimshaw Pub., 1967.

Goode, George Brown
The Fisheries and Fishery Industries of the United States, Washington, Government Printing Office, 1884-1887.

La Grande Encyclopédie: inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts
Paris, Société anonyme de la grande encyclopédie, "s.d.".

Grant, C.D.
A Descriptive Report on Technique Employed by Whalers, s.l., s.éd., 1947.

Gray, R.W.
"The colour of the Greenland Sea and the Migrations of the Greenland Whale and Narwhal", Geographic Journal, vol. 78 (sept. 1931), p. 284-290.

Hadley, J.
"Whaling off the Alaskan Coast", Bulletin of the American Geographical Society, vol. 47, n° 12 (1915), p. 905-921.

Haldane, R.C.
"Whaling in Scotland and Shetlands", Annals of the Scotland Natural History, n° 54 (avril 1905), n° 59 (juil. 1906), n° 61 (janv. 1907), n° 66 (avril 1908), n° 70 (avril 1909), n° 73 (janv. 1910).

Haley, Nelson Cole
Whale Hunt: the Narrative of a Voyage by NCH, Harpooner in the Ship Charles W. Morgan, 1849-1853, New York, Washburn, 1967.

Hamy, E.T.
"Les Français au Spitzberg", Études historiques et géographiques (1896), p. 309-332.

Hanssen, Helmer Julius
Voyages of a Modern Viking, Londres, George Routledge & Sons, 1936.

Hare, Lloyd C.M.
Salted Stories; the Story of the Whaling Fleets of San Francisco, Mystic, The Marine Historical Association, 1960.

Harmer, Sidney F.
"The History of Whaling", Proceedings of the Linnean Society, 140e session (1927-1928).

Harrington, Lyn
"The Whalers of Coal Harbour", Imperial Oil (déc. 1958), p. 1-4.

Hawes, Charles Boardmann
Whaling, Londres, W. Heinemann, 1924.

Heers, Jacques
Christophe Colomb, Paris, Hachette, 1981.

Hegarty, Reginald B.
Returns of Whaling Vessels Sailing from American Ports, New Bedford, s.éd., 1959.
---. The Rope's End, Boston, Houghton Mifflin, 1965.

Heizer, Robert Fleming
"A Pacific Eskimo Invention in Whale Hunting in Historic Times", American Anthropologist, vol. 45, nº 1 (janv.-mars 1943), p. 120-122.

Henderson, David S.
Fishing for the Whale; a Guide-catalogue to the Collection of Whaling Relics in Dundee Museum, Dundee, Dundee Museum & Art Gallery, 1972.

Herubel, Marcel A.
"Baleines et baleiniers", Revue maritime (mai 1931), p. 591-633.

Hessel, Gérard A., éd.
Histoire du pays nommé Spitsberghe comment il a esté descouvert, la situation & de ses animauls avec le discours des empeschemens que les navires esquippés pour la pêche des baleines tant Basques, Hollandois, que Flamens ont soufferts de la part des Anglois en l'année présente 1613, Amsterdam, s. éd., 1613.

Hjort, Johan et J.T. Rudd
"Whaling and Fishing in the North Atlantic", Conseil permanent international pour l'exploration de la mer, vol. 56 (1929), p. 1-123.

Hohman, E.P.
The American Whaleman, Clifton, Augustus M. Kelley, 1972.

Holmes, L.
The Arctic Whaleman, Boston, Wenworth, 1857.

Hornell, James
"Sea-trade in Early Times", Antiquity (sept. 1941), p. 233-256.

Hough, Henry Beetle
Great Days of Whaling, Boston, Houghton Mifflin, 1958.

Housby, Trevor R.
The Hand of God, Londres, Abelard-Schuman, 1971.

Howland, Chester Scott
Thar she Blows, New York, W. Funks, 1951.

Huntington, Gale
Songs the Whaleman Sang, Barre, Barre Pub., 1964.

Hyde, Alexander
The Frozen Zone and its Explorers, Hartford, Columbian Book, 1874.

Hyde, Michael
Arctic Whaling Adventures, Londres, Oxford University Press, 1955.

Ingerbrigtsen, A.
"Whales Caught in the North Atlantic and Other Seas", International Council for the Study of the Sea, vol. 56, nº 2 (1929), p. 1-26.

Jackson, Gordon
The British Whaling Trade, Hamden, Archon Books, 1978.

Jameson, William
"Narrative of a Voyage to Davis' Straits in 1820", Philosophical Journal, vol. 5 (oct. 1821), p. 309-318.

Jenkins, James Travis
A History of the Whale Fisheries, Londres, H.F. and G. Witherby, 1921.
---. "Bibliography of Whaling", Journal of the Society for the Bibliography of Material History, vol. 2, part. 4 (1948).
---. Whales and Modern Whaling, Londres, Witherby and Co., 1932.

Jones, A.
"The Whaling Trade of Bristol, 1750-1758", Bristol Chamber of Commerce Journal, vol. 27, nº 12 (mars 1953), p. 9-11.

Kerr, George
"An Arctic Whaling Journal of 1791", Polar Record, vol. 9, nº 63 (sept. 1959), p. 534-546.

Laborde, Jean
"La pêche à la baleine par les harponneurs basques", Gure Herria Hogoi-ta-Hiaugarren, nº 5 (1951).

Labrie, Arthur
"Notre territoire de pêche maritime", dans Esdras Minville, Pêche et chasse, Montréal, École des hautes études commerciales, 1946.

Laccoureye, J.
"La pêche à la baleine, la pêche à la morue et la petite pêche par les Biarrots", Bulletin de Biarritz association, vol. 11 (1906), p. 34-130 (passim), Biarritz.

La Cepède
Histoire naturelle des cétacés, Paris, Plassan, An XII.

Laing, John
An Account of a Voyage to Spitsbergen, Londres, J. Mawman, 1815.

Lantis, Margaret
"The Alaskan Whale Cult and its Affinities", American Anthropologist, vol. 40, nº 3 (juil.-sept. 1938), p. 438-464.

La Roncière, Charles de
"La France arctique ou les baleiniers basques au Spitzberg", Revue du Béarn et du Pays basque (1905), p. 49-97.

Larousse, Pierre
Grand dictionnaire universel, Paris, Grand dictionnaire universel, 1905.

Laverdière, C.H.
Oeuvres de Champlain, Québec, Université Laval, 1870.

Lawrence, Mary
The Captain's Best Mate; the Journal of Mary Lawrence on the Whaler Addison, 1856-1860, Providence, Brown University Press, 1966.

Le Blant, Robert
"Une sédition basque à Terre-Neuve en 1690", Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays basque (janv.-fév. 1932), p. 46-64.

Le Moine, J.M.
Les pêcheries du Canada, Québec, Atelier typographique du Canadien, 1863.

Le Roy de Bacqueville de La Potherie, Claude-Charles
Histoire de l'Amérique septentrionale, Paris, Jean-Luc Nion, 1722.

Leslie, John
Narrative of Discovery and Adventure in the Polar Seas and Regions: with Illustrations of their Climate, Geology, and Natural History; and an Account of the Whale-fishery, Édimbourg, Oliver & Boyd, 1835.

Lubbock, Basil
The Arctic Whalers, Glasgow, Brown, Son & Ferguson, 1937.

Macy, Obed
The History of Nantuckett, Boston, Hillard Gray, 1835.

Manby, George William
Journal of a Voyage to Greenland in the Year 1821, Londres, G. and W.B. Whitaker, 1823.

Markham, Albert Hastings
A Whaling-cruise to Baffin's Bay and the Gulf of Boothia and an Account of the Rescue of the Crew of the Polaris, Londres, S. Low, 1874.

Markham, Clement
"On the Whale-Fisheries of the Basque Provinces of Spain", Nature, vol. 25 (1882), p. 365-368.
---. Voyages of William Baffin, 1612-1622, Londres, Hakluyt Society, 1881.

Matthews, Leonard Harrison
A Note on Whaling, Oxford, Clarendon Press, 1968.
---. The Whale, Londres, Allen & Unwin, 1968.

McDougall, David J.
"The Shipbuilders, Whalers and Master Mariners of Gaspé Bay in the Nineteenth Century", dans The Enterprising Canadians: Entrepreneurs and Ecocomic Development in Eastern Canada, 1820-1914, éd. L.R. Fischer et E.W. Sager, St-Jean (T.-N.), Maritime History Group, 1979, p. 123-145.

McFarland, Raymond
History of New England Fisheries, Philadelphie, University of Pennsylvania, 1911.

McLaughlin, W.R.D.
Call to the South, Londres, White Lion Pub., 1962.

McNab, Robert
The Old Whaling Days, Christchurch, Whitcombe and Tombs, 1913.

Melville, Herman
Moby-Dick or the Whale, Franklin Centre, The Franklin Library, 1974.

Michel, Francisque
Le Pays basque, Paris, Firmin Diderot, 1857.

Millett, Samuel
A Whaling Voyage in the Bark Willis, 1849-1850, Boston, à compte d'auteur, 1924.

Mitchell, Edward D.
"Les baleines dans le monde", Nature Canada, vol. 2, nº 4 (oct.-déc. 1973), tiré à part.
---. Porpoise, Dolphin and Small Whale Fisheries of the World; Status and Problems, Morges, International Union for Conservation of Nature and Natural Resources, 1975.

Morel, M.F.
Bayonne, vues historiques et descriptives, Bayonne, Lamaignère, 1836.

Morley, F.V. et J.S. Hodgson
Whaling North and South, Londres, Methuen, 1927.

Moussette, Marcel
"La pêche à la baleine; méthodes de capture de la baleine utilisées dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent", Revue d'histoire de la Gaspésie, vol. 10, nº 1 (janv.-mars 1972), p. 16-30.

Mowat, Farley
A Whale for the Killing, Toronto, McClelland & Stewart, 1976.

Murdoch, W.G.B.
From Edinburgh to the Antarctic, Londres, Longmans, 1894.
---. Modern Whaling and Bear Hunting, Londres, Seeley Service, 1917.

Murphy, Robert Cushman
"The Way of the Sperm Whalers", Sea-Power, vol. 2-3 (1917).

Musset, Lucien
"Quelques notes sur les baleiniers normands du Xe au XIIIe siècle", Revue d'histoire économique et sociale, vol. 42, nº 2 (1964).

Narborough, John
A Account of Several Late Voyages and Discoveries to the South and North Towards the Streights of Magellan, the South Seas, the Vast Tracts of Land Beyond Hollandia Nova, also Towards Nova Zembla, Greenland or Spitsberg, Groynland or Engrondland, Londres, Sam Smith, 1694.

Noël, S.B.J.
Histoire générale des pêches anciennes et modernes, Paris, Imprimerie Royale, 1815.
---. Tableau historique de la pêche de la baleine, Paris, Fuchs, An VIII.

Nogaret, Joseph
"Petite histoire du Pays basque français", Bulletin de la Société des sciences, lettres, arts et d'études régionales de Bayonne, vol. 44, nos 1-2 (1923), p. 1-96.

Nordhoff, C.
Whaling and Fishing, New York, Dodd Mead, 1895.

Norris, Kenneth S.
Whales, Dolphins and Porpoises, Los Angeles, University of California Press, 1966.

Olmstead, Francis Allyn
Incidents of a Whaling Voyage, New York, D. Appleton, 1841.

Patursson, Svere
"Whale Hunting in the Faroes", The Trident, vol. 8, nº 90 (1946), p. 426.

Pedersen, Torbjorn
A Bibliography of Whales and Whaling, Oslo, Jacob Dybwad, 1946.

Peterson, Randolph L.
The Mammals of Eastern Canada, Toronto, University of Toronto Press, 1966.

Purchas, S.
Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes, Glasgow, Hakluyt Society, 1906.

Rabot, Charles
"The Whale Fisheries of the World", Annual Report of the Smithsonian Institution (1913), p. 481-489.

Rainey, Froelich G.
"The Whale Hunters of Tigara", Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, vol. 41, part. 2 (1947), p. 231-283.

Redgrave
"Journal of a Whaling Voyage from Dundee to Davis Straits, 1894", The Polar Record, vol. 10, nº 65 (mai 1960), p. 126-135.

Reinfeld, Fred
Whales and Whaling, New York, Garden City, 1960.

Révoil, B. Henry
Pêches dans l'Amérique du Nord, Paris, Hachette, 1863.

Riedman S.R. et E.T. Gustafson
Home is the Sea: for Whales, Chicago, Rand McNally, 1966.

Ritter, Raymond
"Victoire de quatre capitaines basques sur les baleiniers hollandais", Bulletin de la Société des sciences, arts et lettres de Bayonne, nº 130 (1974).

Robertson, R.B.
Of Whales and Men, New York, Alfred A. Knopf, 1954.

Rochemonteix, Camille
Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, Paris, Letouzey et Ané, 1904.

Rondelet, Guillaume
Histoire entière des poissons, Lyon, M. Bonhomme, 1558.

Ross, W. Gillies
Whaling and Eskimos: Hudson Bay 1860-1915, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1975.

Roy, Pierre-Georges
Les petites choses de notre histoire, 2e sér., Lévis, s.éd., 1919.

Ruspoli, Mario
À la recherche du cachalot, Paris, Éditions de Paris, 1955.

Sanderson, Ivan T.
Follow the Whale, Boston, Little Brown, 1956.

Savary des Bruslons, Jacques
Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle et des arts et métiers, Copenhague, Philibert, 1759, 5 vol.

Scammon, Charles M.
The Marine Mammals of the Northwestern Coast of North America Described and Illustrated; Together with an Account of the American Whale-fishery, New York, Dover Publication, 1968.

Scoresby, Jackson R.E.
The Life of William Scoresby, Londres, T. Nelson and Sons, 1861.

Scoresby, William
An Account of the Arctic Regions with a History and Description of the Northern Whale-fishery, Édimbourg, Archibald Constable, 1820, 2 vol.
---. The Arctic Regions and the Northern Whale-fishery, Londres, The Religious Tract Society, [1824].

Sergeant, David E.
"Whaling in Newfoundland and Labrador Waters", Norsk Hvalfangst-Tidende, vol. 42, nº 12 (déc. 1953), p. 687-695.

Shapiro, Irwin
Story of Yankee Whaling, New York, American Heritage, 1959.

Slijper, E.J.
Whales, Londres, Hutchinson, 1962.

Smith, Charles Edward
From the Deep of the Sea: the Diary of Charles Edward Smith, Surgeon of the Whaleship Diana of Hull, Édimbourg, P. Harris, 1977.

Snelling, William Joseph
The Polar Regions of the Western Continent Explored, Boston, W.W. Reed, 1831.

Solyanik, A.
Cruising in the Atlantic; an Account of the Seventh Cruise of the Slava Whaling Flotilla, Moscow, Foreign Languages Publication House, 1956.

Southwell, Thomas
"Notes on the Seal and Whale-fishery of 1881", Natural History Society of Glasgow, vol. 5 (fév. 1882), p. 215-221.

Spears, John R.
The Story of the New England Whalers, New York, Macmillan, 1908.

Stackpole, Edouard A.
The Sea-Hunters: the New England Whalemen during Two Centuries 1635-1835, New York, J.B. Lippincott, 1953.
---. Whales and Destiny: the Rivalry Between America, France, and Britain for Control of the Southern Whale Fishery, 1785-1825, [Boston], University of Massachusetts Press, 1972.

Starbuck, Alexander
History of the American Whale-fishery from its Earliest Inception to the Year 1876, New York, Argosy-Antiquarian, 1964.

Tanner, V.
Outlines of the Geography, Life and Customs of Newfoundland-Labrador, Helsinki, OY. Tilgmann AB., 1944.

Tower, Walter S.
"A History of the American Whale-fishery", Political Economy and Public Law, nº 20 (1907).

Uncle Philip
Uncle Philip's Conversations about the Whale Fishery and Polar Regions, Londres, Tegg & Son, 1837.

United States. Bureau of Fisheries
A History of Whaling, with a résumé of the Whaling Industry of the United States, 1937-1940, Washington, Government Printing Office, 1941.

Van Beneden, P.J.
"Un mot sur la pêche de la baleine et les premières expéditions arctiques", Académie royale de Belgique, 2e sér., t. 46 (1878), p. 967-985.

Venables, B.
Baleia, the Whalers of the Azores, Londres, The Bodley Head, 1968.

Verrill, A Hyatt
The Real Story of the Whaler, New York, D. Appleton, 1916.

Veyrin, P.
Les Basques, Bayonne, s. éd., 1943.

Villiers, Alan J.
Whalers of the Midnight Sun; a Story of Modern Whaling in the Antarctic, New York, Scribner's, 1944.
---. Whaling in the Frozen South, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1925.

Waterman, T.T.
The Whaling Equipment of the Makah Indians, Seattle, University of Washington Press, 1967.

Waymouth, George
"A True Relation of the Most Prosperous Voyage Made this Present Year, 1605, by Captain George Waymouth in the Discovery of the Land of Virginia, Where he Discovered, Sixty Miles up, a Most Excellent River; Together with a Most Fertile Land", Collections of the Massachusetts Historical Society, 3e sér., vol. 8 (1843), p. 125-162.

White, Adam, éd.
A Collection of Documents on Spitsbergen and Greenland, New York, Burt Franklin, 1955.

Wilkes, Charles
Narrative of the United States Exploring Expedition During the Years 1838-1842, Philadelphie, Lea & Blanchard, 1845.

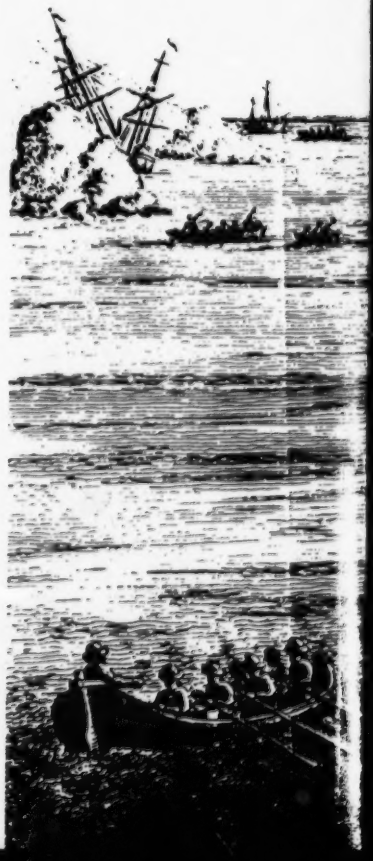
Yturbide, Pierre
"La pêche des baleines au Pays basque du XIIe au XVIIIe siècles", Société bayonnaise d'études régionales, bull. sup. no 5 (1918).

Pendant un millénaire, la baleine a éclairé les pays atlantiques et alimenté plusieurs industries secondaires, tout en contribuant à la formation des marins, au progrès de la navigation, à l'exploration des mers du globe et à l'essor économique de plusieurs contrées.

L'humanité aurait d'abord découvert la valeur des cétacés à partir des spécimens qui s'échouaient sur les plages. Très vite l'homme apprit à ne plus attendre ces accidents mais à les provoquer. Fort des derniers progrès de la navigation et enhardi par la promesse de gains énormes, il en vint à attaquer l'animal, puis à le traquer jusqu'aux confins des mers les plus lointaines.

Même si la pêche de la baleine remonte à la plus haute antiquité, son exploitation systématique ne commença qu'au Moyen Âge. De toutes les nations qui s'y sont alors adonnées, ce sont les Basques espagnols et français, les Anglais, les Hollandais et les Américains qui ressortent par l'importance de leur implication dans cette activité.

Dans un exposé clair et méthodique, Jean-Pierre Proulx nous initie à l'art des pêcheurs, nous fait découvrir avec eux de nouveaux territoires et de nouvelles techniques, et nous fait partager leurs motivations, leurs grandeurs et leur misères.



Canada